

LE SCRIBE MASQUÉ

**JOURNAL BIMESTRIEL PDF
DE SCRIBO DIFFUSION
ET DES ÉDITIONS DU MASQUE D'OR**

N°20

mars 2017

ISSN 2271-9784

Directeur de publication : Thierry ROLLET

Comité de lecture et de rédaction : Thierry ROLLET, Audrey WILLIAMS, Claude JOURDAN et Jean-Nicolas WEINACHTER

Interviews, critiques littéraires : Audrey WILLIAMS et Thierry ROLLET

adresse : 18 rue des 43 Tirailleurs 58500 CLAMECY

Tél/fax : 03 86 27 96 42

e-mail : rolletthierry@neuf.fr (à contacter pour tout abonnement)

vente au numéro : 1,50 € le numéro

abonnement : 7,50 € pour abonnement annuel (6 numéros)

Chèque à l'ordre de Thierry ROLLET ou paiement sur www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr

**Le Scribe masqué n'existe que sous format PDF
et n'est pas disponible sur papier**



SOMMAIRE

- EDITORIAL page 3
- LIENS page 3
- INFOS page 5
- Paru en février 2017 : *Enfer d'enfance* de Christian FRENOY page 7
 - Extrait page 8
- Les livres de mars-avril :
 - *Sourire amer* de Claude RODHAIN page 11
 - ❖ *Extrait du roman* page 12
 - *La Loi des Élohim* de Thierry ROLLET page 17
 - ❖ *Extrait du roman* page 18
 - *Le Meurtre de l'année* de Roald TAYLOR page 25
 - ❖ *Extrait du roman* page 26
- *Edition de nouvelles : conditions de publication* page 30
- *Volunteers for the Black Death* Thierry ROLLET page 32
 - *Extrait* page 32

DOSSIER :

Les personnages de peintres dans Aurélien de Louis ARAGON (1^{ère} partie)

- ✓ Introduction page 37
- ✓ Le rôle social des peintres page 37

- Les énigmes du Masque d'Or :
 - *Nous les attendons...* page 39
- LA TRIBUNE LITTÉRAIRE (courrier des abonnés)
 - Pas d'invasion publicitaire (réédition) page 40
 - À propos du téléchargement du *Scribe masqué* page 40
- NOUVELLES :
 - ◆ *Pour le salut des Primanthropes*, de Thierry ROLLET page 41
 - ◆ *Francis au Congo Kinshasa*, par Jeannette FIEVET-DEMONT page 47
- FEUILLETON :
 - *L'Omniscience*, de Michel SANTUNE (2^{ème} épisode) page 52
- Morceau choisi :
 - *Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné* de Thierry ROLLET page 61
- BRADERIE DE LIVRES page 71
- OUVRAGES PUBLIES EN LIGNE page 77
- CATALOGUE MASQUE D'OR page 79
- BON DE COMMANDE page 96
- LES PUBLICATIONS DE NOS ABONNES page 97
- OFFRES COMMERCIALES page 100

- **Concours littéraires SCRIBO : les lauréats 2017** **page 101**



EDITORIAL

Rapport du jury des Prix SCRIBO 2017

CETTE ANNÉE fut grandiose ! Je n'exagère pas. En effet, si le jury, désormais rodé, a pris la bonne habitude de lire chaque manuscrit au moment de sa retransmission par SCRIBO – au lieu de tout lire au terme des concours –, son choix a tout de même été particulièrement ardu lors de cette édition 2017.

Les concours littéraires SCRIBO attirent toujours de nombreux écrivains, confirmés comme en herbe, car bien des auteurs déjà publiés – bien entendu, le jury ne l'a su qu'après proclamation des résultats – nous ont confié leurs œuvres. C'est dire l'importance que ces concours ont pu prendre depuis bientôt 18 années qu'ils existent, ainsi que la notoriété sans cesse grandissante de l'entreprise organisatrice.

C'est ainsi que nous sont parvenus des textes pour la plupart très élaborés, talentueux même, aux intrigues aussi originales que savoureuses. Notre régal fut réel. Finie, l'époque du « tout-venant littéraire », durant laquelle des auteurs manquant singulièrement de maturité nous adressaient des textes sans profondeur ni imagination. Désormais, comme on nous sait exigeants, on ne nous donne à lire que des romans qui méritent tous ou presque d'être publiés, même si, sélection oblige, nous sommes contraints de désigner un vainqueur pour chaque concours.

Le Prix SCRIBOROM, notamment, peut s'enorgueillir d'avoir reçu cette année des auteurs talentueux dont les intrigues, variées et plaisantes, ont nécessité des relectures attentives pour parvenir à désigner un lauréat. Nous avons été très favorablement impressionnés, dès la première lecture, par *Sourire amer* de Claude RODHAIN. Pourtant, ses deux outsiders, *le Roncier* de Maryse DAUDENET et *Là où l'aventure garde les yeux clairs* de Marie BERCHOUD ont donné lieu à d'âpres discussions. Le jury poussa la conscience professionnelle jusqu'à refaire un second classement, d'où *Sourire amer* finit par sortir vainqueur, sans nul doute pour la plus grande joie de ses futurs lecteurs.

Le Prix ADRÉNALINE lui-même fascina les auteurs de polars et les amateurs de mystères d'une façon plus marquée encore que l'an dernier. La tendance au polar moderne, à mi-chemin entre le crime et l'aventure, s'est confirmée en 2017. C'est ainsi que le très moderne et très exotique *Homme aux pieds nus* d'Hervé BUTIN fut couronné, quoiqu'il fût suivi de très près par *Des chauves-souris dans les carbeta* et par *le Cimetière abandonné*. Leurs auteures, Ondine FILIPPI-CODACCIONI et Anne GICQUEL, nous ont enchantés par leur goût de l'énigme, du mystère et leur façon de les agencer. C'est ainsi que le Prix ADRÉNALINE va acquérir ses lettres de noblesse : en couronnant des textes à l'imagination débordante, bien dans la ligne du concours.

Nous nous souhaitons à nous-mêmes autant de plaisir pour l'an prochain, afin d'assurer la pérennité des concours SCRIBO et la reconnaissance qu'ils permettent à leurs lauréats d'acquérir auprès du public.

Jean-Nicolas WEINACHTER

Pour voir les présentations des livres Masque d'Or sur le site « le choix des libraires », [cliquez ici](#).

Pour voir le catalogue n°1 des éditions papier du Masque d'Or, [cliquez ici](#)

Pour voir le catalogue n°2 des éditions papier du Masque d'Or, [cliquez ici](#)

Pour voir le catalogue complet des livres de Thierry ROLLET, [cliquez ici](#)

Pour visionner la page **SF ET FANTASTIQUE** sur le site de Thierry ROLLET [cliquez ici](#).

Pour visionner la page **ROMANS MARINS** sur le site de Thierry ROLLET, [cliquez ici](#)

Pour visionner la page **HISTOIRES D'ANIMAUX** sur le site de Thierry ROLLET, [cliquez ici](#)

Pour voir la chronique TV des Éditions du Masque d'Or sur Var TV, [cliquez ici](#).

NB : tous ces liens fonctionnent parfaitement.

Si vous avez des difficultés à les ouvrir, veuillez le signaler à rolletthierry@neuf.fr

À noter : le format PDF peut nuire au bon fonctionnement de ces liens.

**Vous pouvez les copier-coller dans un fichier Word :
leur fonctionnement normal reprendra alors.**



INFOS.....INFOS.....INFOS.....

Publicité et diffusion :

LES SALONS DU LIVRE

Futures participations :

(NB : elles n'ont rien de définitif et se basent sur des informations données par les organisateurs ou par mes éditeurs)

Pour plus de détails, se rapporter à mon agenda [en cliquant ici](#) ou sur ma page Facebook « Thierry ROLLET écrivain ».

Ces dates et événements seront reportés au fur et à mesure sur la page « Thierry ROLLET » des réseaux FACEBOOK et BOTTIN DU LIVRE.

2 SALONS :

- ✓ **LE SALON DU VAL D'AJOL (VOSGES) :** Thierry ROLLET y reste fidèle comme enfant du pays. Date : 19 février 2017.
- ✓ **LE SALON DU FANTASTIQUE :** Thierry ROLLET y sera avec l'association DENTS D'ENCRE au Paris Event Center, 20 avenue de la Porte de la Villette, les 6 et 7 mai 2017.

LES ENIGMES DU MASQUE D'OR

Vous ne nous avez pas envoyé d'énigmes ! Quel dommage ! Nous comptons sur nos auteurs de polars notamment... Affaire à suivre.

UNE NOUVELLE TRADUCTION POUR Thierry ROLLET :

Volontaires pour la Mort Noire a été traduit en anglais sous le titre *Volunteers for the Black Death* par les éditions américaines Dedicaces LLC (www.dedicaces.us) Nous publions ci-après un extrait du roman traduit.

Publications :

PUBLICATIONS ET PRÉ-PUBLICITÉS :

EN SORTIE OFFICIELLE :

Février 2017 :

- *Enfer d'enfance* de Christian FRENOY (voir BDC)

Mars 2017 :

- *Sourire amer* de Claude RODHAIN (voir BDC) – **Prix SCRIBOROM 2017**

EN PRÉ-PUBLICITÉ :

Avril 2017 :

- *La Loi des Elohim* de Thierry ROLLET (voir BDC)

Mai 2017 :

- *Le Meurtre de l'année* de Roald TAYLOR (voir BDC)

Dossier et autres rubriques :

NOUVEAU DOSSIER :

Un dossier est traité dans chaque numéro du *Scribe masqué*.

Dans celui-ci : **Les personnages de peintres dans *Aurélien* de Louis ARAGON (1^{ère} partie)**

EDITION DE NOUVELLES

Les Éditions du Masque d'Or éditent des nouvelles sur www.amazon.fr sous format électronique. Tous les auteurs intéressés peuvent nous contacter. Le comité de lecture retiendra les meilleurs textes, qui feront l'objet d'un contrat d'édition.

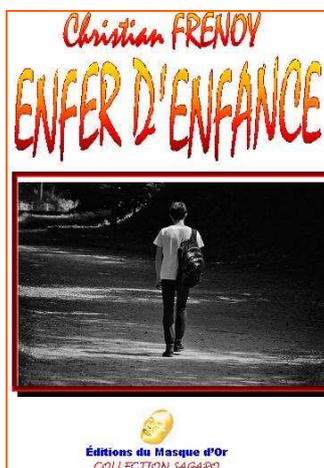
NOUVELLE PARUE : *Spirit ou la folie de l'écrivain* d'Alexis GUILBAUD

Rubrique réalisée par Claude JOURDAN et Thierry ROLLET



Paru en février 2017 :

Christian FRENOY
Enfer d'enfance
COLLECTION SAGAPO



Ce récit de vie romancé se présente comme un journal tenu par un enfant de dix ans qui voit sa famille se déliter sous ses yeux : sa mère en proie à une neurasthénie chronique, son père qui, dépassé par les événements, sombre dans l'alcoolisme.

L'enfant souffre et s'invente un monde imaginaire afin de se soustraire à la réalité car le père, d'un naturel plutôt doux quand il est à jeun, se montre extrêmement violent lorsqu'il a bu, sa colère se dirigeant essentiellement vers sa femme qu'il accuse de tous les maux ; quant à l'enfant, il ne se sent jamais menacé par ce père qu'il adore. Cependant, la violence des scènes d'alcoolisme va le traumatiser pour le restant de ses jours.

Après le naufrage de la mère et du père vient l'avènement de Frank, le frère alcoolique et maltraitant envers l'enfant dont il est secrètement jaloux... Les coups, les bleus aux bras et aux jambes, les nuits passées à la belle étoile... tout cela aboutit fatalement à l'Assistance publique, à la DDASS ! Familles d'accueil, brimades, errance de collèges en collèges, l'enfant n'a qu'une seule planche de salut : l'École, sur laquelle il va tout miser, un peu trop peut-être...

BON DE COMMANDE

À découper et à renvoyer à :

SCRIBO DIFFUSION – Éditions du Masque d'Or
18 rue des 43 Tirailleurs 58500 CLAMECY

NOM et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

désire commander ... exemplaire(s) de l'ouvrage

« Enfer d'enfance »

au prix de **21,50 € frais de port compris**

Joindre chèque à l'ordre de SCRIBO DIFFUSION

Signature indispensable :

Enfer d'enfance

Christian FRENOY

(extrait)

© Éditions du Masque d'Or – tous droits réservés

I

LA PHOTO DE FAMILLE

La photo est en noir et blanc, elle représente mon père, ma mère, mes deux frères, moi et Man Line, mon arrière-Grand-Mère.

Ça pourrait n'être qu'une simple photo de famille et pourtant j'y vois bien autre chose.

Je la regarde souvent comme on regarde un abîme.

Ce gouffre qui s'étend de moi à ce petit garçon aux cheveux clairs, vêtu de blanc, a quelque chose d'hallucinant.

Je regarde mon visage. Je n'avais jamais remarqué auparavant cette expression de peur qui s'y lit.

On dirait que je suis sur le point de pleurer.

Man Line me tient par la main, elle essaie de me rassurer.

J'ai l'air de vouloir m'en aller.

Nous sommes en 1957, j'ai deux ans, mon père pose sa main droite sur l'épaule de mon frère aîné, Frank, qui a déjà son air renfrogné. Il a six ans.

Quant à ma mère, ses deux mains sont posées sur les épaules de mon autre frère, Luc, qui a cinq ans.

Tout est déjà dit : mon frère aîné, c'est la lignée paternelle « toute crachée ». Le cadet, c'est le « fils préféré » de ma mère, c'est sa lignée à elle.

Quant à moi, je ne suis à personne... Je suis déjà tellement seul ! S'il n'y avait Man Line, ma solitude serait effroyable.

Je suis en blanc. Les autres sont vêtus de sombre et il me semble que je n'ai rien à voir avec cette famille.

La photo a été prise dans le jardin, derrière la maison. On aperçoit à l'arrière-plan des arbres qui lancent vers le ciel leurs membres décharnés.

C'était l'hiver.

Je regarde à nouveau la photo.

L'enfant que j'étais me semble avoir grandi, ce n'est plus tout à fait le même, son visage s'est rempli de tristesse et son regard est maintenant dur comme de l'acier.

Je l'entends qui me parle :

« Tu vas raconter mon histoire... C'est juste puisque je fais partie de toi... C'est bien de moi que tu tiens cette souffrance qui ne te quitte pas... C'est moi qui suis triste, abandonné, vide et à la fois plein d'amertume... C'est moi qui te crucifie, qui t'empoisonne du venin de mon désespoir... Tu dois me rendre témoignage, raconter mon calvaire... Tu n'as pas le droit d'ensevelir mon cri et d'ailleurs tu ne le pourrais pas car ma souffrance est aussi vaste que le monde... Jamais je ne te laisserai en paix !... Tu me dois bien cela !... »

Et l'enfant continue de me parler de sa voix d'ombre au timbre grave qui fait résonner mon âme comme une amphore de cristal prête à se briser.

Je sens que la blessure est prête à se rouvrir.
Je ne veux plus connaître cette effroyable sensation d'effondrement qui m'a accablé il y a quelques mois.
J'avais déjà connu bien des *épisodes dépressifs* mais jamais encore je ne m'étais retrouvé dans cet état !
En moi, tout n'était plus que ruines. Je ne souffrais même plus.
J'avais dépassé le stade de la souffrance.
Je me sentais vide, vide.
Je n'existais plus que par cette étincelle de conscience qui survolait l'abîme que j'étais devenu.
Autour de moi, le monde matériel se lézardait, tombait en poussière et ma pensée elle-même se désagrégeait.
Je ne savais plus rien.
Je n'étais plus rien.
Je me trouvais dans ce « no man's land » qui s'étend au-delà du désespoir et de la tristesse, dans ces confins les plus obscurs de l'être où règne l'absolu néant.
Autour de moi flottaient des ombres noires.
Il m'a fallu beaucoup de repos et un traitement de cheval à base d'antidépresseurs pour que les débris de mon être se rassemblent un peu...
Mais l'édifice est encore bien fragile ! C'est un château de cartes que la moindre secousse risque de faire s'effondrer.
Antidépresseurs... Bouée de sauvetage... Misérable radeau chimique qui me permet de surnager sur cet océan de ténèbres qui ne demande qu'à m'engloutir !
Au fond – le terme est bien choisi ! –, n'est-ce pas cela qu'une partie de moi-même désire absolument ?... L'anéantissement !
Plus de pensées ! Plus de souvenirs mortifiants ! Plus de peur d'être blessé horriblement par une parole malheureuse !... Ah !... Ne plus être !... Cela est bien tentant !
Raconter, ne pas raconter... Je tourne autour de ce brasier obscur sans parvenir à me décider à l'affronter.
L'Angoisse tourne en moi comme un fauve enragé prêt à bondir sur sa proie !

Je suis dans mon bureau, assis face à la fenêtre par où filtre la pâle clarté d'un jour maladif.
Il faut que je me débarrasse de cette souffrance vive, de cette plaie invisible qui me ronge.
Je prends une grande règle en bois dont j'appuie l'une des extrémités contre le rebord de la table et l'autre contre mon plexus... Il me semble qu'ainsi la douleur s'atténue.
Si c'était un fusil, je caresserais doucement la détente, puis, j'appuierais un peu et mon horrible blessure deviendrait enfin visible !
Il y aurait des morceaux de chair écrasés sur les murs et, à la place de mon estomac toujours noué, un trou béant !
Et puis enfin la paix, le repos.
Me suicider ou écrire l'histoire de cet enfant que j'ai été, que je suis encore du reste, qui m'habite de sa souffrance et de sa colère, que je porte en moi comme un ancêtre lointain, à la fois proche et étranger... Je pense qu'il vaut mieux écrire... Cela demande-t-il moins de courage que le suicide ?
C'est à voir... Ce n'est pas sûr du tout !
Des gouttes de sueur perlent à mon front... Mon corps entier est secoué de frissons...
Ô non ! Je ne veux plus souffrir !
Il faut que cette tenaille d'Angoisse se desserre sinon mon âme va jaillir hors de moi...
Que ne donnerais-je pas pour un peu de sérénité !

Je regarde à nouveau la photo.

Cela devient une obsession.

C'est un rituel auquel je me prête plusieurs fois par jour.

Comment raconter cette histoire ?

Comment commencer ?

Je crois que le mieux est de laisser les souvenirs remonter un à un de ce lointain passé qui m'éclate au visage comme une bombe à retardement.

Je pourrais commencer ainsi :

Je m'appelle José Legrand, j'ai dix ans et nous sommes en 1965. Mon père se prénomme Narcisse, prénom qui lui va bien car on devine en lui une fragilité de fleur. Il est de taille moyenne, ses cheveux abondants et bruns font ressortir le vert pâle de ses yeux qui ont la douceur des clairières.

Lorsque je rentre de l'école et que mon père est à la maison, c'est le Paradis, quand il n'y est pas, c'est l'Enfer.

Ma mère aussi porte un prénom de fleur : elle s'appelle Marguerite, elle a de grands yeux bleus un peu tristes, un visage allongé, des lèvres minces... Elle semble toujours être ailleurs, perdue dans un songe... Sur la photo elle sourit mais d'un sourire si léger qu'on sent bien qu'il suffirait de peu pour qu'il s'éteigne.

Mon arrière-Grand-Mère, Man Line, est la Grand-Mère de Marguerite ; de son vrai nom elle s'appelle Céline Lefranc, veuve de Charles Leroy, instituteur, que je n'ai pas connu.

Man Line a quatre-vingt quatre ans, elle est encore alerte pour son âge, elle a l'esprit vif, c'est une femme de tête ; c'est elle qui dirige la maison, au grand dam de mon père qui a bien du mal à s'imposer.

Man Line a eu trois fils dont deux sont morts très jeunes : Lucien, à l'âge de huit ans des suites d'une rougeole et Marcel, qui souffrait des séquelles d'une méningite, à trente-sept ans. Il lui reste Georges, mon Grand-Père, instituteur lui aussi et qui habite le même village avec son épouse Adélaïde.

J'ai deux frères, Luc et Frank, âgés respectivement de treize et quatorze ans.

La classe de CM2 dont je fais partie est dirigée par Monsieur Guillon, un brave homme qui porte toujours une blouse de nylon gris. Il aide papa à faire ses comptes pour l'assurance agricole. Lorsqu'il nous croise avec mon père, il ne peut s'empêcher de s'exclamer :

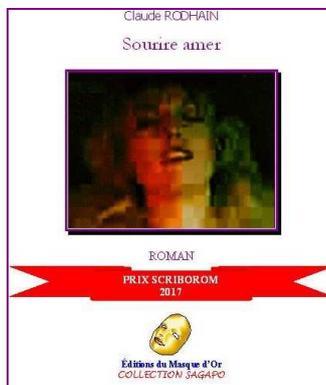
« *Voilà la mère-poule avec ses trois poussins !* »

C'est vrai que papa est très maternel, il remplace maman qui est toujours « malade ». Elle est la Malade, la seule sur terre !... Et, pour revendiquer son statut, elle répète inlassablement : « *Mon Dieu, que je suis malade ! Mon Dieu, que je suis malade !* »



Paru en mars 2017 :
Sourire amer
Claude RODHAIN

PRIX SCRIBOROM 2017



1946. Julie, alias bec-de lièvre, que la nature n'a pas épargné, est remise à l'Assistance publique qui la met au service des DE Brimoncelle, une famille de nouveaux riches habitant une vaste demeure près de Paris faite de marbre et de bois précieux, mais avant tout emplie d'ombres et de lourds secrets de famille.

La jeune fille, brimée par les maîtres de maison, part à la recherche du moindre indice pour élucider le passé tragique et monstrueux de cette famille. À l'aide d'Angèle, la vieille bonne attachée à leur service, et de Camille, un aubergiste de Marly-le-Roi, elle découvre la mort inexplicable de l'employée de maison qui la précède et le passé politique trouble de Brimoncelle sous l'occupation allemande, à l'époque où la compromission tutoyait la délation, les arrestations arbitraires et les petites vengeances personnelles.

Une intrigue qui se déroule sur fond de Libération et qui revisite la période confuse de l'occupation avec son cortège de coups fourrés et les étonnantes volte-face des Vichyssois-résistants.

BON DE COMMANDE

À découper et à renvoyer à :

SCRIBO DIFFUSION – Éditions du Masque d'Or
18 rue des 43 Tirailleurs 58500 CLAMECY

NOM et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

désire commander ... exemplaire(s) de l'ouvrage

« **Sourire amer** »

au prix de **26,80 € frais de port compris**

Joindre chèque à l'ordre de SCRIBO DIFFUSION

Signature indispensable :

Claude RODHAIN

(extrait)

© Éditions du Masque d'Or – tous droits réservés

CHAPITRE 1

D'ORDINAIRE, au mois d'août, les journées s'étirent en des heures délicates et exquises.
Pas ce soir !

Des flammes bleutées strient le ciel, les nuages fuient et la pluie tente d'entrer de force en giflant rageusement les vitres.

Là où est Julie, elle ne se soucie guère des éléments extérieurs. Elle est bien. À l'abri. Elle se prélasse dans des courants d'eau chaude, écoute les clapotis et les roucoulis que fait le ventre de sa mère.

Elle était bien... car on l'a extirpée de force. Elle ne voulait pas vivre. Elle avait la sensation d'avoir tiré un billet noir et elle savait que pour celui ou celle qui joue de cette mauvaise fortune, rien, jamais rien n'arrive qui sème un peu d'espoir, un peu de souffle, un peu de vie.

Ses parents sont là, hagards. Elle, épuisée, en sueur, le bas du ventre souillé, les cheveux collés au front, lui, revêche, rogne. Un visage ordinaire.

Pour son père, son arrivée est vécue comme une bouche de plus à nourrir. "Un enfant du matin", qu'il dit, pour laisser entendre qu'elle est une gosse née du hasard.

Pâle comme une coquille d'œuf, sa mère la prend dans ses bras, la regarde et la rend froidement à la sage-femme comme pour se débarrasser de quelque chose qui ne lui appartient pas. Puis, soudain, elle rompt les amarres et se met à hurler, hystérique. Julie-bébé a beau s'efforcer de l'amadouer par des risettes qui généralement émeuvent les adultes, rien n'y fait. Sa mère s'agite comme une forcenée, se contorsionne, s'arrache les cheveux à pleines mains.

La voix tranquille et rassurante du médecin la stoppe :

– Un joli brin de fille, qu'il dit, débonnaire. Et il s'empresse d'ajouter sur le ton de celui qui en a vu d'autres : un bec de lièvre n'est pas si grave, Madame Pinson. Une menue fantaisie du bourgeon nasal.

Puis, il prend Julie dans ses grosses mains et ouvre délicatement sa bouche.

– Pas de fente palatine, c'est déjà ça ! Ça ne devrait pas la gêner pour déglutir ou respirer. Ramenez-moi cette enfant dans quelques mois, on lui redonnera le sourire, qu'il dit encore. Rien qu'une petite soudure.

Sa mère n'est jamais retournée dans cette clinique. Julie en ignore les raisons. La tristesse qu'elle lisait dans ses yeux, d'un bleu maladif, l'a toujours dissuadée de lui demander. Une question d'argent, sans doute. Lui n'avait pas d'emploi et elle faisait des ménages. Ils étaient cinq enfants, avec une sœur aînée et un frère, à vivre sur le salaire de la mère. Sûr que si elle avait pu le faire, elle l'aurait fait. Elle avait honte de Julie. D'elle.

Les premières années, Julie a souvent caressé l'espoir qu'un *Notre Père* ou un *Je vous salue Marie*, bredouillés le soir au coucher, lui feraient croire au miracle. Prier, supplier, quémander, adjurer, Julie a tout tenté... rien ! Jusqu'au jour où elle a arraché le crucifix en ivoire qui trônait au-dessus de son lit. Fini les bondieuseries. Julie avait compris que Dieu n'obéissait pas aux décrets

des hommes ; qu'Il ne marchandait pas la croyance des humains et qu'elle devrait vivre le restant de ses jours dans les rets d'une féroce inimitié, où les grosses lèvres, cul-de-poule et autres quolibets, réservés aux souffre-douleur, seraient son lot.



CHAPITRE 2

Août 1946.

JULIE vient d'avoir dix-sept ans.

Elle ignore où elle est. La seule chose qu'elle sait, c'est qu'elle a fait des kilomètres à l'arrière d'une voiture qui sentait la sueur et le tabac fort.

Après avoir franchi le perron d'une sinistre demeure flanquée d'une chapelle d'inspiration gothique, Julie entre dans un vestibule glacé, au carrelage fissuré en damier noir et blanc. Elle inspecte l'endroit à l'atmosphère malfaisante d'un regard circulaire. Dépouillés de tout effet décoratif, les murs exhibent quelques portraits à l'huile des pères fondateurs du lieu. Ils ressemblent à des retables d'autel. Leur regard froid et puritain lui donne la sensation d'être à la fois observée et entravée dans ses moindres gestes. À sa droite, dans un coin, trône un empilement de chaises à rempailler qui taquine l'équilibre austère de la pièce, tout en flattant son extrême pauvreté.

Un courant d'air lui transperce le corps. Cet endroit la fait frémir de crainte, et même si elle ne la comprend pas, la plaque qui porte l'inscription : *Audi, vide, tace, si vis vivere*¹, l'intimide et semble participer à glacer l'air ambiant.

Un air qui imprègne les murs, les lits, les draps. Qui empuantit les champs, les bois, l'espace. Un lieu où s'entassaient les rescapés de cette saloperie de guerre qui s'achève enfin, mais qui a laissé le pays meurtri et les familles exsangues. Un lieu où l'on respire un air saturé d'abjections...

On traîne Julie dans un couloir distribuant des pièces sur les deux côtés. La tapisserie est déchirée, laissant deviner en dessous une peinture vert d'eau crasseuse. On dépose l'arrivante comme ça, sans aucune autre forme d'explication, dans une antichambre dont le plafond paraît ployer sous l'effet d'un poids invisible. À travers la grande baie vitrée sale, Julie peut apercevoir des volets si décrépits que leur bois semble fondre vers le sol. Et ce courant d'air qui persiste, alors que la masse sombre des ifs au dehors s'abat sur la maison...

Elle n'est pas seule. Les yeux qui la scrutent expriment la peur que l'on voit chez les enfants qui ont échappé à un désastre. Julie est là, assise parmi eux et regarde sans vraiment la voir une mouche égarée qui se cogne inlassablement contre un carreau – les gens s'encapricent d'un rien quand ils sont privés de liberté et de distractions élémentaires. Va-t-elle devenir folle ? Julie va-t-elle, elle aussi, se cogner la tête contre les murs ? Des visions terribles envahissent son esprit et infusent lentement.

– Julie Pinson ?

La voix la tire de ses rêveries.

– Julie Pinson ? réitère la voix.

– Là !

– Ah ! Bien. Suis-moi.

Celui qui vient de s'adresser à l'arrivante est un Noir à la stature impressionnante. Il pose sur Julie un regard doux, s'arrête un instant sur la maudite cicatrice qui tapine sur ses lèvres et détourne subrepticement les yeux, gêné.

– Bon ! Allons-y, dit-il, se ressaisissant. Madame la Directrice nous attend.

Sa voix paraît légèrement grelottante. Tous deux traversent une cour cimentée, nue et vide, arpentent un long couloir blanc qui débouche sur une double porte vitrée, font une courte halte. Julie regarde alentour : on se croirait dans un hôpital, les brancards, les chariots bondés de fioles et

¹ « Écoute, observe et tais-toi, si tu veux vivre. »

les médecins et leur stéthoscope en sautoir, en moins. Son guide avance lourdement. Ses hanches côtoient les murs et il ahane à chaque pas. Il s'arrête à nouveau pour souffler, réajuste son pantalon et repart pesamment.

Ils arrivent enfin devant une porte recouverte de cuir capitonné. Il s'immobilise à nouveau, expire comme au sortir d'une longue plongée en apnée et appuie sur la sonnette.

Une voix sourde répond :

– Entrez !

– La petite Pinson, Madame la Directrice, articule-t-il respectueusement en inclinant légèrement le buste.

– Bien, Maurice ! Faites-la entrer et laissez-nous.

Il s'efface pour laisser passer « la petite Pinson » et se retire, toujours aussi déférent, pour laisser apparaître une femme longiligne aux lunettes cerclées de fer. Sa coupe années 30 lui donne un air moderne.

– Assieds-toi, lance la directrice sur le ton de celle qui a l'habitude d'être écoutée et obéie.

Sa voix est calme, mais déterminée. Julie prend place sur le siège que la directrice vient de lui désigner du menton.

– Sois la bienvenue à la Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales. Il faut que tu aies en tête que notre mission est de t'intégrer de nouveau dans notre société et, comme tu as un certain âge déjà, tu vas pouvoir répondre aux nécessités économiques de la D.A.S.S. Tu pourras découvrir un autre monde, mais il faudra en retour que tu coopères là où nous te placerons. Tu auras le devoir de travailler pour participer à la collectivité. C'est comme ça que tu te procureras une dignité et que tu deviendras une bonne citoyenne. Voilà comment ça marche ici et tu n'as pas le choix, comme ta tante Émilie n'a malheureusement pas pu t'accueillir. Il me semble qu'elle a déjà récupéré tes frère et sœur et je crois savoir que tu n'as pas d'autre famille?

Elle pose la question, mais n'attend pas de réponse. Elle sait que le grand-père de Julie est mort à la guerre, que sa femme l'a précédé d'une tuberculose mal soignée et que les parents Pinson ont disparu dans un stupide accident.

– Qu'est-ce qui te fait sourire ? demande-t-elle, pincée, en voyant la lèvre supérieure de la jeune fille se vriller légèrement.

– Rien, Madame !

Au vrai, Julie fait effectivement une petite grimace qui peut s'apparenter à un sourire cassé. Un cheminot qui se fait écraser par un train de banlieue sur un passage à niveau, c'est aussi ballot qu'un boulanger qui tombe dans son pétrin ou un électricien qui s'électrocute...

L'annonce de la mort de ses parents dans leur vieille Citroën marchant au gazogène n'a causé aucune émotion à Julie. Pas même cette affliction qui généralement vous submerge quand vous apprenez le décès d'un proche. Pas de révolte. D'accès de colère, de claquements de porte ou de cris dont elle est coutumière. Pas une larme. Juste une surprise. L'impression soudaine de glisser dans quelque chose d'absurde, de vain, d'inacceptable...

La directrice poursuit :

– Bon ! On t'a trouvé une famille d'accueil. Une famille catholique avec un solide encadrement paroissial, qui facilitera ton intégration sociale. Ça ne va pas beaucoup te changer, ils ont une fille et un garçon. Des gens tout ce qu'il y a de bien. J'espère que tu sauras te conduire correctement.

À l'œil noir que la jeune fille darde sur elle, la directrice se rend compte qu'elle a commis une bévue. Une sœur et un frère, c'est sacré. Ça ne se remplace pas. Pas impunément. Ceux-là, Julie les hait déjà !

Elle se reprend, se lève, toise l'adolescente. Elle est grande et Julie éprouve la sensation que la dame la tient en joue avec ses yeux. Par instants, un petit tic convulsif secoue sa paupière.

Elle sonne. En faction dans le couloir, Maurice entre.

– Bien ! Emmenez Julie jusqu'à la cantine, qu'elle lance par-dessus sa tête, et dites à Madame Toulhier de l'accompagner chez les de Brimoncelle dès qu'elle aura déjeuné. Ils sont prévenus, ils l'attendent.

L'entrée de la « nouvelle » dans le réfectoire déclenche un bref tête à gauche mais, très vite, les yeux replongent dans les assiettes. Pas le temps ou le goût de la dévisager ; de s'attendrir ou de médire sur sa blessure originelle. Ils s'en foutent. Ce désintérêt tranche avec le passé de Julie, quand on la regardait comme une bête malfaisante, riait sous cape et que les sarcasmes fleurissaient à bouche que veux-tu.

Aussi loin que Julie puisse sonder le puits de sa mémoire, elle n'entrevoit dans sa vie aucun moment de répit. Certaines de ses camarades de classe la comparaient à une marmotte, voire pire : « *Le lièvre vagit !* » ricanait-on. D'autres disaient, à qui voulait l'entendre, que, n'ayant pas de poitrine, Julie devrait faire une croix sur les garçons. Elle s'en foutait. Et puis, pour autant qu'elle se souvienne, elle a toujours abordé le sexe masculin avec appréhension et dégoût, alors que les filles de son âge s'abîment souvent dans des songeries idylliques aux teintes de légendes d'amour, vécues lors de promenades bucoliques.

Maurice lui désigne une place libre en bout de table. Elle s'assoit. Personne ne parle. Julie a l'impression que chacun, chacune, vit son film ; le bobine ; le passe, le repasse et le repasse encore. D'ailleurs, son arrivée ne détourne pas l'attention de celles qui l'entourent. Pas un regard. Julie n'existe pas. Rien n'existe plus. La guerre a tout rasé ; l'avenir ; l'espoir ; le rêve. On ne vit plus. On existe. C'est déjà ça !

Et pour ceux qui ont survécu à la déportation, aux pénuries et à la famine ou qui ont su, à force de ruse, de duplicité ou d'artifices, contourner les réquisitions et le rationnement imposés par l'occupant, la vie n'est plus qu'une succession de jours creux, de semaines et de mois sans horizon.

Soudain, sans raison apparente, la voisine de gauche de Julie lui donne un violent coup de fesses pour l'éjecter du banc et l'envoyer valdinguer. Julie vole littéralement et chute lourdement sous les rires et le cliquetis des couverts. Elle est meurtrie. Humiliée. Elle enrage. Depuis le sol, elle imagine déjà sa vengeance. L'autre ne sait pas qu'elle vient de jouer avec le feu ; qu'elle va payer cher sa folie ! S'il y a une chose qui met Julie hors d'elle, c'est la volonté de domination associée à des rapports de force.

Julie se relève calmement, faisant fi de la hanche qui lui fait mal et se rassoit, muette, les dents serrées. Elle ronge son frein. Trépigne des pieds sous la table, son genou gauche s'agite à son insu ; dansotte. Et, n'y tenant plus, elle saisit sa fourchette, se tourne vers sa rivale et la lui plante rageusement dans le dos de la main. Elle n'a rien vu venir. Elle est médusée. Puis, voit le sang jaillir. Alors, elle hurle. Tourne de l'œil. Les autres, pétrifiés, ont déjà replongé le nez dans leur assiette. Le brouhaha cesse, les surveillants accourent.

– Alors, Pinson ? Tu te crois chez les sauvages ? lui hurle dans les oreilles celui qui vient d'alpaguer Julie par le col de sa blouse et qui la secoue comme un gauleur de noix. Tu te rends compte de ce tu viens de faire ? Tu sais ce que tu es ? Une criminelle ! Oui, tu m'as bien entendue, une criminelle !

Julie ne l'écoute pas. Elle est contrite et regrette déjà son geste, d'autant qu'elle ne connaît pas la fille qu'elle a blessée. Mais ce n'est pas la première fois qu'elle a des idées meurtrières, destructrices. Ses impulsions hostiles et agressives se sont d'ailleurs parfois dévoilées à travers la destruction d'objets. Pour vaincre les obstacles qui se présentent, Julie a besoin d'extérioriser...

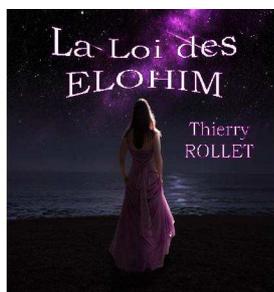


Thierry ROLLET

LA LOI DES ELOHIM

Éditions du Masque d'Or

COLLECTION SUPERNOVA



Éditions du Masque d'Or
COLLECTION SUPERNOVA

En ces temps où l'être humain a colonisé la Galaxie, il s'est rapproché du Créateur de l'univers, Éloha, au point de se trouver en contact quasi-permanent avec Lui. Mais les hommes restent tels quels, avec leurs faiblesses, leurs envies, leurs trahisons et aussi leurs passions...

...comme celle qui unit le prince Alvar d'Alsthor à la princesse Tirzi d'Amohab. Mais son père, le roi Thobar d'Amohab, s'est uni en secondes noces avec Horaya, la reine des Spires, qui apporte avec elle en Amohab le culte des faux dieux Haal et Askaré...

Amohab, le royaume apostat, ne bénéficie plus de l'aide d'Éloha. Comment alors pourra-t-il se défendre contre l'invasion des principaux ennemis des humains, les Ozariens, ces êtres mi-végétaux mi-machines, prêts à envahir la Galaxie ?

D'ailleurs, les Ozariens et les faux dieux d'Horaya ne constituent-ils pas, finalement, une seule et même menace, la plus terrifiante que les humains aient jamais eu à combattre ?

BON DE COMMANDE

À découper et à renvoyer à

Éditions du MASQUE D'OR - SCRIBO DIFFUSION
18 rue des 43 Tirailleurs 58500 CLAMECY

NOM et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

désire commander.....exemplaire(s) de l'ouvrage

LA LOI DES ELOHIM

au prix de **27 € port compris**

(joindre chèque à l'ordre de SCRIBO DIFFUSION)

Signature indispensable :

LA LOI DES ÉLOHIM

Thierry ROLLET

(extrait)

© Éditions du Masque d'Or, 2017 – Tous droits réservés

CHAPITRE 3

AU début, ce fut comme un bain de brouillard doré, coloration due au combat des myriades de particules qui recomposaient en même temps et l'homme et le milieu ambiant, afin d'incorporer au mieux l'un à l'autre...

Ensuite, le jour se leva dans un unique océan de clarté. Ce fut du moins la sensation éprouvée par l'homme qui tomba sur les genoux, pris de vertige.

« *Jamais je ne m'y habituerai...* »

Non, en effet : depuis que les autochtones du système d'Alsthor avaient conclu avec Éloha le Pacte Sacré qui les liait directement à Lui, échangeant foi et soumission absolues contre certains grands secrets, notamment celui des déplacements dans l'espace, Alvar, le prince héritier, avait accompli plusieurs voyages. À Alsthor, on le disait « *parvenu à sa douzième vie* », du fait que chaque voyage exigeait un déplacement physique et même spirituel hors du temps ordinaire, ajoutant ainsi, en quelque sorte, une existence imprévue à l'existence ordinaire de chaque voyageur. Chaque déplacement de cette nature constituait ainsi une tranche de vie créée à partir d'un surplus à la durée de vie ordinaire, que la volonté d'Éloha transformait en grâce. Peu de privilégiés avaient, jusqu'ici, bénéficié de ce don pourtant accordé à tout un peuple. Il était dit cependant qu'un jour, lorsque tout ce qu'il était nécessaire de construire pour plaire au Vrai Dieu serait enfin accompli, chaque habitant d'Alsthor recevrait pour grâce finale de pouvoir se déplacer partout dans l'espace-temps, même au-delà du vide spatial, au gré de sa seule fantaisie. La Perfection Ultime serait alors atteinte. Telle était la récompense suprême promise par Éloha à ses fidèles.

Alvar peinait à se relever. Il ne lui restait pourtant, selon les calculs effectués par l'ordicentre de son hypernef, que quatre chronos avant le coucher de Deneb Kaïtos, astre double autour duquel orbitait le système d'Amohab. Il fallait faire vite s'il ne voulait pas se retrouver seul dans les ténèbres. Pour une fois, il fut tenté de maudire le passéisme des Mohabins, qui refusaient de vivre à l'heure stellaire ayant pourtant cours dans la majeure partie de la galaxie. Pour ne pas offenser son peuple, le roi Thobar conservait encore – on pouvait même dire jalousement – les antiques traditions qui attachaient son royaume à la planète constituant son berceau d'origine. On disait que c'était seulement depuis le second mariage royal qu'Amohab avait accédé à l'ère spatiale – quoique d'une manière blasphématoire puisque, ainsi qu'on le murmurait jusqu'aux portes de son Palais, aucun pacte ne le liait à Éloha...

« *Je tirerai ça au clair plus tard. Pour le moment, il faut rejoindre la caravane.* »

Telle était, en effet, la solution préconisée par l'ordicentre de l'hypernef : afin de ne pas risquer de choquer les Mohabins, inhabitués à de telles prouesses techniques, Alvar ne devait pas se re-matérialiser au sein d'une de leurs cités mais simplement près de l'une des plus importantes pistes caravanières de la planète. Ensuite, il attendrait le passage d'une caravane repérée par les aérobulles espionnes automatiquement envoyées par l'ordicentre dès l'approche d'Amohab. Il se présenterait au chef caravanier et solliciterait l'hospitalité jusqu'à l'arrivée à Myrinia, capitale de l'unique et immense continent d'Amohab-la-Désertique. Eu égard à ses qualités et aux traditions omniprésentes de ce peuple – qui, pour cette fois, avaient du bon –, sa requête ne pouvait être repoussée.

Alvar se mit donc en marche sous le double soleil aveuglant de Deneb Kaïtos. Lui qui était plus habitué à la lumière diffuse d'Alsthor, émanant d'une naine rouge aux rayons tamisés par une dense atmosphère, il se félicitait de s'être muni d'une visière polarisante, fixée à son casque, autant pour se protéger de la lumière que de la réverbération sur ce sol aride, au sable plus blanc que blond. En outre, bien qu'il fût bon marcheur et qu'il apprécîât la randonnée, il actionna la commande de ses semelles dégravitiques, qui lui permettaient une foulée quatre fois plus longue et plus rapide que son pas normal. Ainsi, il rattraperait aisément la caravane ; il venait de remarquer, en effet, des excréments de zaals, ces énormes insectoïdes qu'utilisaient les Mohabins comme animaux de trait : tout frais, ils indiquaient que ladite caravane, dont on n'attendait aucune autre de cette importance en cette période, venait de passer par-là depuis quelques chronos.

Il lui en fallut moins d'une pour rattraper l'arrière-garde, qui avait déjà signalé son arrivée. En effet, alors qu'il comptait rejoindre les derniers animaux et leurs cornacs en trois foulées au plus, il se sentit soudain arrêté par une force qui engourdissait tous ses muscles. Il eut juste le temps de lancer le cri d'appel des Mohabins avant d'être rendu incapable du moindre mouvement.

« Un mur tétanisant ! Ils ne prennent pas de risques, ces marchands ! Comme si un seul homme pouvait les menacer tous ! »

Il demeura là, suspendu dans l'air à quelques six coudées du sol, pendant quelques millichrones, jusqu'à ce que deux silhouettes se précipitent vers lui en courant. Quand elles furent près de lui, il put détailler une jeune fille tout juste pubère, dont le teint légèrement bleuté et les cheveux nacrés soulignaient la beauté, et un homme âgé, au teint bistre que prennent tous les Mohabins de plus de 60 périodes mais qui, cependant, ne semblait guère peiner à suivre la course agile de l'adolescente. Le prince prisonnier éprouva le sentiment de l'avoir déjà vu, sans pour autant pouvoir mettre un nom sur ce visage coloré par le temps.

Tous deux restèrent encore quelques millichrones à contempler, immobiles, le captif du mur tétanisant. Alvar ne leur en tint pas rigueur : il eut ainsi le loisir et la bonne fortune de contempler les formes aguichantes du corps de la femme-enfant, à peine voilées par une tunique dont les rayons blanc-bleuté du double soleil perçaient presque tous les secrets... La jeune fille dut s'en apercevoir car, d'une pression sur un bouton de sa ceinture, elle délivra le prince, qui se retrouva brutalement sur le sol et ne dut qu'à sa souplesse de ne pas choir complètement.

Alvar voulut parler pour se présenter mais la jeune fille ne lui en laissa pas le temps. Le prince fut surpris de voir que l'homme âgé, qu'il avait pris pour le chef du convoi, la laissait parler la première :

– Et alors, étranger ? On se promène seul dans le désert, sans monture, sans eau ni provisions ? Comment avez-vous fait pour arriver ici ? Vous n'avez l'air ni famélique ni même altéré...

– Altesse, je... commença le vieil homme.

– Non, Vénérable, ne vous laissez pas aller à la pitié ! coupa-t-elle. Si cet inconnu paraît en pleine possession de ses moyens alors qu'il voyage à pied dans le désert, et si ses vêtements n'ont subi aucun dommage, comme on peut aisément s'en rendre compte, c'est qu'il n'a pas dû beaucoup marcher. Sans doute est-ce l'un de ces camelots de l'espace, qui ont dû voler quelques secrets aux Élohims et qui se rendent de planète en planète afin d'abuser les honnêtes gens sur de la marchandise de contrefaçon ou de contrebande ! Mais celui-ci semble suprêmement équipé : il a dû se faire transcorporel jusqu'ici. C'est incroyable ! Ces gens sont prêts à toutes les audaces ! Je parie que... !

Elle semblait si excitée et parlait si vite que nul, ni Alvar ni le vieil homme, ne parvenait à arrêter son débit. Tout juste avait-on le temps d'ouvrir la bouche. À la fin, le vieillard sembla retrouver l'autorité que lui conférait son âge et sa qualité – elle l'avait

appelé « Vénérable », ce qui prouvait qu'il s'agissait d'un prêtre d'Éloha – et il apostropha la jeune fille en lui barrant le passage de son bras tendu :

– Tirzi, enfin ! cria-t-il presque. Cessez de japper comme les zwins de la reine ! Je connais celui que vous appelez « étranger » : c'est Son Altesse le prince Alvar, héritier du royaume d'Alsthor.

– Vraiment, Hurit ? fit l'adolescente, sans paraître plus offensée que devant. Vous l'avez connu durant l'un de vos voyages, je suppose ?

– Oui, c'est exact, mais je vous en prie, ne parlez pas de Son Altesse comme d'un vulgaire coureur de pistes. Sans doute aviez-vous raison en disant qu'il s'était fait transcorpore ici. Il nous apporte certainement des nouvelles graves !

En entendant ces noms, Alvar avait immédiatement identifié ses vis-à-vis : il ne s'agissait pas moins que de la princesse Tirzi, fille du roi Thobar, souverain d'Amohab. Le vieil homme, quant à lui, n'était autre que le prophète Hurit, un *phulos* éminent, ainsi que l'on appelait les gardiens de la foi, civils ou militaires, initiés aux plus grands secrets d'Éloha ; celui-ci s'était vraisemblablement donné pour tâche de propager la Parole du Vrai Dieu de système en système. Alvar fut soulagé : il n'aurait pu mieux tomber.

– Tout ce que vous venez de dire est exact, Vénérable, dit-il enfin. Je suis bien le prince Alvar d'Alsthor et j'ai effectivement été transcorpore jusqu'ici. En outre, je suis porteur d'un message important que mon père, le roi Owakan, adresse à votre roi Thobar, c'est-à-dire à votre père, Altesse, ajouta-t-il en s'inclinant devant la jeune fille.

Celle-ci ne parut guère impressionnée :

– Ainsi, vous êtes prince et vous voyagez sans escorte ?

– La transcorporation est une méthode qui consomme beaucoup d'énergie, Altesse. Mon escorte habituelle ne pouvait pas me suivre sans mettre à mal les réserves de mon vaisseau. De plus, je ne voulais pas affoler vos populations en utilisant une aérobulle pour atterrir en plein cœur de votre capitale.

Dès qu'il eut fini de parler, la princesse sourit enfin, et Alvar souhaita qu'elle ne lui adressât plus d'autre signe de reconnaissance et d'amitié : son sourire rehaussait encore l'éclat de son visage si doucement bleuté, à tel point qu'il sentait son esprit s'égarer rien qu'en la contemplant.

– Croyez que j'apprécie une telle preuve de tact, prince Alvar, dit-elle. Notre peuple est en effet si peu instruit des secrets de notre Dieu – qu'Il soit mille fois béni ! – que la brusque apparition d'un engin spatial déclencherait une panique difficilement contrôlable ! Ah ! Quand donc aurons-nous mérité de partager, nous aussi, de tels pouvoirs ? Voyager dans l'espace, connaître la griserie des explorateurs glissant au sein des étoiles à bord de magnifiques navires spatiaux... !

– Quand votre père aura définitivement renoncé à sa nouvelle reine, la souveraine des Spires et à son culte blasphématoire !

C'était Hurit qui venait de s'exprimer avec cette passion.

Alvar se sentit atterré : ainsi, ce qui se murmurait dans presque toute la Galaxie était exact. Le roi Thobar, souverain d'Amohab, avait allié par mariage son royaume à celui des Spires, un ensemble de lointains systèmes qui, depuis des temps immémoriaux, avaient été dirigés par une caste de guerrières assez peu enclines à la paix. L'actuelle reine Horaya, héritière du royaume ou Matriarcat des Spires, était donc entrée de plain-pied dans un système jadis soumis au pouvoir exclusif d'Éloha. L'ambassade du prince d'Alsthor comprenait la vérification sur place de cette rumeur, et voici que, si peu de temps après sa re-matérialisation, il se retrouvait presque au cœur du problème !

Entendant la remarque du prophète, Tirzi avait quelque peu perdu son air fier et même son sourire, au désespoir d'Alvar : elle ressemblait alors à une gamine réprimandée pour une lourde faute.

– Je sais, Hurit, dit-elle enfin, mais vous savez vous aussi quel pouvoir magnétique Horaya – maudit soit son nom ! – exerce sur la personnalité de mon père. Il ne prendra fin que lorsque...

Elle n’acheva pas sa phrase. Se tournant vers Alvar, qui revit son sourire avec le plaisir que l’on devine, elle l’invita en ces termes :

– Altesse, nous devons nous faire pardonner l’accueil si peu digne que nous vous avons réservé. Votre soudaine apparition nous avait alarmés : nous aurions pu vous prendre pour l’incarnation d’un de ces djenoun qui peuplent les récits fantaisistes des caravaniers mohabins ! Mais suivez-moi, je vous prie : vous devez avoir envie de vous rafraîchir et de vous reposer, même si vous n’avez pas parcouru une bien longue distance depuis le lieu de votre transcorporation. Nous allons justement faire halte pour la nuit. Je vous ferai dresser une tente au milieu du cercle d’honneur.



Le cercle d’honneur se composait des tentes des personnalités, pour le moment au nombre de trois : la princesse Tirzi, qui faisait fonction de chef de la caravane, le prophète Hurit, son guide spirituel, et le prince Alvar, nouvellement arrivé.

– Vous vous demandez peut-être, Alvar, comment une femme peut commander une caravane du désert mohabin ? Tout simplement parce que nul mieux que moi, dans cette troupe, ne connaît les pistes : mon père me les a fait parcourir à dos de zaal depuis ma petite enfance. Même le capitaine Kerlam, chef des soldats d’escorte, me fait une entière confiance. Et pourtant, c’est l’un de nos meilleurs guerriers.

Ce disant, elle désignait un homme en cuirasse noire, symbole de la garde d’élite du royaume, qui s’inclina, la main sur le cœur, en recevant le compliment.

Tous quatre se trouvaient assis autour d’un feu de camp, nouveau sujet de bonne surprise pour Alvar : l’existence dans l’univers de haute technicité du royaume dont il était l’héritier l’avait totalement déshabitué de toute forme de rusticité. À Alsthor, on lévitaient ou volait plus souvent que l’on ne marchait, sur les trottoirs ou avec les sandales dégravitiques ou à bord d’aérobulles de plus en plus sophistiquées. Ici, vu la durée prévue de son séjour, il lui faudrait tout réapprendre de l’existence rude mais non dépourvue de charme des ancêtres de sa propre race. Sur tous les mondes humanoïdes de la galaxie, la civilisation avait marché sur les mêmes pistes morales ; telle était la volonté d’Éloha.

– En vérité, Tirzi, répondit le prince, décidé à s’adresser à la princesse en imitant sa familiarité prise d’emblée, je ne cesse de m’étonner, plutôt, de votre appareil guerrier : que je sache, les guerres tribales ont cessé depuis longtemps sur Amohab. Son unique continent est désormais pacifié. Alors, pardonnez-moi, mais quel besoin avez-vous d’une escorte de soldats et pourquoi chaque voyageur est-il armé dans cette caravane ?

Ce disant, Alvar louchait sur le skizz qu’elle portait à la ceinture, léger paralyseur de combat mais qui pouvait se révéler mortel si le flux magnétique était suractivé.

Tirzi eut un léger ricanement :

– Vous avez des yeux partout, prince ! Apprenez donc que je suis une guerrière avant d’être une princesse...

– Disons, pour être plus sincère, que vous vous servez toujours des armes, même contre la volonté de votre père, Tirzi ! rectifia le prophète, non sans sévérité.

– Cela est vrai, admit la princesse sans manifester plus de trouble qu’auparavant. Mais vous savez bien, Vénéérable, que je suis de tout cœur avec vous sur un point crucial : depuis que mon père a épousé en secondes noces la reine Horaya, l’insécurité règne dans tout Amohab.

Le teint de Hurit se colora :

– L'insécurité ! Vous voulez dire l'anarchie et même l'apostasie, Tirzi ! La reine Horaya a apporté sur Amohab, terre jadis sacrée, le culte des faux dieux Haal et Askaré – trois fois maudits soient leurs noms !

– C'est exact, Vénérable, s'empressa d'approuver la jeune fille. D'ailleurs, ajouta-t-elle en se tournant vers Alvar, je suppose que le prince héritier d'Alsthor est venu tout justement pour apporter un message d'avertissement au roi Thobar, mon père ?

– Oui, Tirzi, je suis bien porteur d'un message d'avertissement, ainsi que vous le dites. Mais cet avertissement est moins élevé, tout en restant dans le domaine des alarmes les plus graves qui soient : les Ozariens ont décidé de passer à l'attaque.

À ce nom, les trois visages – celui du capitaine Kerlam également – blêmirent.

– Passer à l'attaque, dites-vous, Altesse ? interrogea l'officier. Qu'entendez-vous exactement par là ?

– Sans doute n'ignorez-vous pas, capitaine, quelle est l'ambition de l'empereur Halmaruk, souverain des Pléiades... Enfin, d'une partie de cet amas ouvert car Alsthor en a reconquis trois systèmes sur sept lors de la dernière contre-offensive, il y a de cela – il fit un rapide calcul – 30 révolutions mohabines... Je crois que vous dites : 30 *kenzors*.

– Nous savons cela, confirma Kerlam.

– Certes, mais nous n'étions pas encore nés, ni vous ni moi, à cette époque, Alvar, précisa Tirzi. Nous avons appris ce fait dans les centres mémoriels historiques.

– En effet, dit Alvar, et les galacto-historiens de l'époque ont cru bon d'ajouter qu'ainsi, la mégalomanie de l'empereur Halmaruk était définitivement jugulée. Quelle erreur ! Aucun d'eux ne pouvait savoir, à ce moment-là, que ce souverain maléfique peut mourir plus de cent fois s'il le désire, mais qu'un autre lui-même, un clone parfait, verra aussitôt le jour grâce au duplicateur, cette machine divine volée par Ozar à Éloha !

Seuls, les crépitements du feu osèrent, pendant un moment, troubler la méditation attristée qui avait suivi ce honteux rappel.

– Et maintenant, reprit Alvar, cet empereur criminel profite de sa quasi-immortalité pour reprendre toutes ses ambitions hégémoniques et tous les projets qui en découlent. Cela signifie, vous vous en doutez tous, l'invasion prochaine des systèmes accessibles pour sa flotte spatiale...

Après un bref silence, il acheva :

– Et c'est Amohab qui sera son premier objectif !

Des larmes jaillirent des yeux de Tirzi. Ainsi, Alvar lui trouva encore plus de charme. Il en oublia de remarquer l'expression atterrée du prophète et de l'officier.

– Une attaque de l'empire d'Ozar contre Amohab ! s'exclama enfin la princesse, horrifiée comme devant un blasphème. Hurit, Kerlam, il va falloir s'armer, se défendre... accepter même l'offre de la reine Horaya ! On ne peut rester sans rien faire !

– Hem ! grommela Hurit. D'accord avec vous sur ce dernier point, Tirzi, mais imaginez-vous une alliance avec une prêtresse impie alors que nous nous défendrions au Saint Nom d'Éloha ?

– D'autant plus que, dans ce cas, de terribles armes interstellaires ne tarderaient pas à apparaître, renchérit Kerlam. Horaya parviendrait à transformer Amohab en base avancée de son royaume d'origine, comme elle le souhaite ouvertement depuis longtemps... Quel séduisant programme !

Alvar, en entendant ces mots, dut convenir en son for intérieur qu'il ne savait pas tout au sujet de la reine Horaya. Mais il se garda d'interroger ses hôtes, ne voulant ni être indiscret ni se mêler d'une intrigue de cour.

– Il se fait tard, dit Kerlam, Son Altesse doit être fatiguée...

– Vous avez raison, capitaine, répondit Tirzi, sans qu’Alvar pût deviner si la remarque de l’officier s’adressait à lui ou à la princesse. Nous avons tous des forces à reprendre avant d’achever demain notre voyage.

Alvar prit rituellement congé de ses hôtes en leur baisant les mains, selon l’usage mohabin, puis se dirigea vers sa tente, escorté par le soldat qui avait été désigné pour lui servir d’ordonnance.



...Ce fut lui, d’ailleurs, qui réveilla le prince, alors qu’il lui semblait n’avoir sommeillé que durant un laps de temps très court :

– Altesse ! Altesse ! C’est une attaque ! Préparez-vous !

Alvar ouvrit immédiatement les yeux et se retrouva aussitôt frais et dispos, selon la technique de tout bon combattant. Il saisit sa ceinture d’armes tout en interrogeant :

– D’où vient l’attaque ?

– Des contreforts, Altesse ! Ah ! Nous aurions dû nous douter que c’était là qu’ils nous attendraient !

Ainsi, c’était donc une attaque préparée d’avance mais encore peu sûre. Aussi peu que le désert où campait la caravane. Sur Alsthor, on n’empruntait plus que des pistes magnétiques, convenant aux aérobulles selon leur immatriculation ; ainsi, plus de mauvaises surprises. Mais sur Amohab, le goût de l’aventure n’était pas encore perdu... !

Alvar remuait toutes ces pensées tout en se hâtant, à la suite de son garde, vers le lieu de l’attaque. Il s’était attendu à une menace aérienne, issue d’une patrouille ozarienne, par exemple, et voilà qu’on le menait vers un point du vaste camp. Une agression terrestre ? Bien étrange : même si Amohab n’avait pas grand-chose d’une planète civilisée au sens alsthorien du terme, c’était tout de même un monde civilisé, dont tout conflit tribal avait été banni à jamais. En outre, l’attaque semblait se limiter à un point précis du camp. Alvar frémit : *c’était l’endroit où se dressait la tente de la princesse et de ses suivantes !*

Alvar et son garde survinrent à temps pour voir une dizaine de garde vêtus de vert – la garde personnelle de la famille royale mohabine – faire face à ce qui ressemblait, pour les yeux du prince, à des créatures mi-canines mi-serpentes, qui se déplaçaient sur deux pattes arrière très musclées, tout en prenant appui sur une longue queue également puissante. Alvar se remémora un cours sur la faune de la légendaire planète Terre – ou Yerulemeb, comme on l’appelait notamment dans le système d’Amohab – : un de ses animaux ressemblait à ceux-ci... Il trouva le nom : *kangourou*... Mais là, il s’agissait de kangourous au corps de reptile, avec une gueule à la denture acérée et des pattes avant plutôt courtaudes, mais griffues...

L’agilité des petits monstres leur faisait esquiver assez facilement les armes blanches des soldats. Le prophète Hurit, fidèle à son sacerdoce, ne se défendait qu’avec sa crosse de bois. Quant à la princesse Tirzi, elle semblait livrer combat, non aux monstres, mais à ses propres gardes, qui voulaient l’empêcher d’avancer :

– Laissez-moi ! criait-elle. Je vais vous en débarrasser d’un seul geste !

– Ne vous exposez pas, Altesse, de grâce ! répliquaient les soldats.

À la stupéfaction d’Alvar, elle parut se concentrer puis leva les bras : les trois gardes qui tentaient de la raisonner se retrouvèrent renversés au sol. Le prince reconnut qu’elle pratiquait la *kapira*, cet art martial enseigné par les phulos et qui commençait seulement à se répandre chez les humains les plus évolués, seuls capables de le pratiquer avec succès, car seules diverses combinaisons de la puissance mentale permettaient de triompher de n’importe quel adversaire.

Cependant, ce ne fut pas la kapira que Tirzi utilisa pour vaincre les assaillants. Une nouvelle décharge d'énergie mentale l'enleva du sol pour la faire retomber, bien campée sur ses pieds, juste au milieu de la horde grondante et glapissante, qui s'était regroupée comme si elle attendait cette proie.

Alvar se rendit compte que la princesse tenait à la main son skizz, une arme qu'aucun alsthorien n'eût jamais confié à une femme : aucune n'aurait été assez forte pour résister à l'effet réactif des décharges qu'elle produisait, surtout lorsqu'on l'utilisait à pleine puissance. Mais, cette fois encore, la kapira vint à l'aide de Tirzi, lui donnant suffisamment de résistance et de précision pour faire une hécatombe au milieu de la bande répugnante. En quelques instants, ils gisaient tous sur le sable, morts, le corps tordu par la souffrance, puis figé par la mort.

– Poursuivons-les ! Suivez-moi ! ordonna Tirzi en donnant l'exemple, après avoir aperçu le reliquat de la horde qui fuyait.

Les soldats s'élancèrent à sa suite, ainsi qu'Alvar mais tous dans le même but tacite : empêcher la jeune fille trop téméraire de se laisser prendre au piège. Tous, sauf elle, avaient vu juste : les kangourous-serpents l'attirèrent derrière un monticule de pierre rougeâtre... où attendait une multitude de leurs congénères !

Alors, les soldats n'hésitèrent plus : dégainant leurs skizz, ils tirèrent dans la masse des monstres, tandis qu'Alvar, averti par son instinct de guerrier accompli, levait la tête vers le sommet de l'éminence rouge... juste à temps pour voir trois créatures prendre leur élan pour se jeter sur la proie convoitée : la princesse !

Malgré le risque de la toucher, Alvar tira lui aussi une brève rafale de skizz. Les traits lumineux frappèrent leurs cibles comme à l'exercice. Lorsque les êtres tombèrent juste à côté de Tirzi, ils demeurèrent sur le sol, morts.

– Merci beaucoup, Alvar, dit la princesse avec un sourire qui, pour son sauveur, prenait l'aspect de la plus belle des récompenses. Vous m'avez sauvé la vie. Je ne l'oublierai jamais. Mon père non plus, du reste : il vous adoptera sûrement...

– Mais, Tirzi, je ne suis pas orphelin ! répliqua le prince.

Il se mordit les lèvres au son de sa propre voix. Quelle stupidité venait-il de proférer ! Cela pouvait même passer pour une offense grave car, sur Amohab, il était de coutume que tout sujet parmi les plus méritants fût adopté par le roi, qu'il fût orphelin ou non ; là n'était pas la question : être adopté signifiait entrer comme membre d'honneur dans la famille royale – qui, Alvar s'en souvenait brusquement, comptait quelques 600 membres, dont plus de 400 adoptés.

– La récompense pour avoir sauvé la princesse héritière d'Amohab ne vous paraît pas suffisante ? fit Tirzi, l'air pincé.

– Si fait, si fait, Altesse, bredouilla Alvar, s'empêtrant dans le protocole et dans les excuses qu'il désespérait de formuler correctement. Je voulais dire simplement qu'à la cour d'Alsthor...

Tirzi eut pitié de lui :

– Je n'ai jamais eu l'honneur d'y paraître, certes, mais je sais que certains de nos usages pourraient y sembler surprenants. Néanmoins, je tiens personnellement à...

Elle n'acheva pas et Alvar oublia ses paroles protocolaires. Avec un automatisme mutuel et spontané, tous deux venaient d'utiliser la kapira pour mettre leurs esprits en symbiose. Il en résulta une compréhension immédiate, comme pour tout bon pratiquant de l'art sacré, à la fois de combat et de pré-cognition : ils venaient de laisser naître, par cette communication intime et instinctive, le sentiment qui, désormais, dirigerait tous les gestes, toutes les pensées, toutes les intentions de leurs existences à venir...



Roald TAYLOR

Le Meurtre de l'année

Éditions du Masque d'Or

COLLECTION ADRÉNALINE



Lorsqu'on est un repris de justice et qu'on vous convoque, après un premier versement de 50 000 € en liquide, à un rendez-vous avec un mystérieux personnage, on ne se pose pas trop de questions...

Puis, lorsqu'on vous en promet le quadruple pour présenter et exécuter le projet de « *meurtre de l'année* », on peut être tenté de relever le défi !

« *Le meurtre de l'année* » doit être indécélable, son exécuteur introuvable. Tout dépend du mode opératoire, pour lequel il faudra faire preuve d'un certain génie mortuaire...

Mais parfois, on peut s'obliger soi-même à changer les règles du concours, notamment lorsqu'on a reconnu le commanditaire et qu'on estime pouvoir faire mieux que lui ou que ce qu'il propose !

« *Le meurtre de l'année* » est une course en terrain dangereux, où l'on reçoit des menaces et même des coups mortels à chaque instant. On ne plaisante pas avec l'élitisme. Et il est vraiment impossible dès le départ de deviner qui gagnera...

Il n'y a plus qu'à se laisser emporter par l'action et ses épisodes aux multiples surprises et aux angoisses toujours renouvelées... !

BON DE COMMANDE

À découper et à renvoyer à :

SCRIBO DIFFUSION – Éditions du Masque d'Or
18 rue des 43 Tirailleurs 58500 CLAMECY

NOM et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

désire commander ... exemplaire(s) de l'ouvrage

« LE MEURTRE DE L'ANNEE » au prix de **20 € frais de port compris**

Joindre chèque à l'ordre de SCRIBO DIFFUSION

Signature indispensable :

Roald TAYLOR

LE MEURTRE DE L'ANNEE

(extrait)

© Éditions du Masque d'Or, 2017 – Tous droits réservés

CHAPITRE 4

J'AVAIS suivi les instructions à la lettre, pour une fois – peut-être aussi parce que, pour cette fois, ce n'était pas une quelconque administration qui m'enjoignait de les suivre. Non, c'était un type, une personne, un homme dans la foule – ou une femme ? Non, j'en doutais. Appelons ça une intime conviction. Pour ce que ça vaut d'habitude, évidemment...

Donc, j'étais arrivé dans ce troquet de la banlieue de N*** que je ne connaissais même pas. Le genre de taule que je n'aurais jamais fréquentée, de toute façon : *Au rendez-vous des amis*, tu parles d'un nom à faire pleurer ! Bon pour les retraités buveurs de gros rouge et tapeurs de carton. Et j'attendrais encore pas mal de temps avant de m'y mettre, croyez-moi !

Sitôt entré, j'avais donc présenté ma petite carte au barman – celle qui se trouvait dans le paquet reçu ce matin-même. Il m'avait fait un signe discret, puis s'était éclipsé dans la pièce du fond, défendue par une porte avec l'indication *PRIVÉ*, en se retournant une fois seulement. Pas difficile à comprendre : je devais le suivre.

La pièce était totalement obscure. Pas une fenêtre, pas une loupote, même pas une veilleuse. C'est tout juste si on distinguait, à la lueur d'une sorte de veilleuse, une petite estrade placée devant quatre rangées de sièges, comme une sorte de petit théâtre ou cinéma privé. Le loufiat m'avait fait comprendre d'un seul geste : « *Attendez ici.* » Pas bavard, le mec ! Puis, il s'était éclipsé comme une couleuvre par la même porte, la seule sans doute de toute la pièce. Pas très heureux au fond, j'avais voulu essayer cette porte sitôt refermée : bloquée ! À tâtons, j'avais ensuite cherché un quelconque interrupteur. En vain.

Alors, je m'étais résigné à faire ce qu'il m'avait dit : attendre.

Pas longtemps.

La porte s'était rouverte sur deux silhouettes indistinctes. J'avais perçu :

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Pas un mot. De nouveau, le geste : « *Attendez ici.* »

Toujours aussi discret, le loufiat. Mais j'avais reconnu la voix de l'autre, ainsi que ses jurons habituels lorsque, moins patient que moi, il avait voulu s'escrimer contre la porte de nouveau bloquée :

– Sacrédié de sacrédié ! Il a tout refermé, l'ordure ! Putain d'enculé de...

– Toujours caustique, Crain !

Il se retourna tout d'une pièce dans ma direction – enfin, dans celle d'où provenait ma voix, qu'il avait lui aussi reconnue :

– Sacrédié ! C'est toi, Carver ?

– Puisque les présentations sont faites, on peut causer. Et d'abord se serrer la pince, non ?

Toujours à tâtons, même si nos yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité, nos senestres se cherchèrent. Pas nos dextres, car celle de Crain avait été remplacée, trois ans auparavant, par une pince dissimulée dans un gant et dont, même ainsi, je ne me souciais guère d'apprécier le contact. Crain le savait, c'est pourquoi il m'avait tendu sa main gauche. Nous nous saluâmes donc à la manière scoute.

– Sacrédié ! reprit-il. Qu'est-ce que tu fous ici, Carver ?

– Sûrement la même chose que toi.

– Ah ouais ? C'est-à-dire... ?

– Et toujours aussi méfiant, hein ? Bon, j'ai toujours joué franc jeu avec toi, tu le sais. Tu as reçu une carte d'invitation un peu spéciale de la part du *Rendez-vous des amis*, pas vrai ? Moi aussi. Elle était dans un paquet qui contenait 50 000 € encoupees de 50, pas vrai ? Moi aussi. Il y avait aussi une bafouille qui te disait de t'amener ici à 15 heures tapantes en présentant la carte au barman ? Pour moi aussi. Donc, pas de mystère, jusqu'ici.

– Ah ouais ? Tu trouves ? Ce loufiat de mes deux nous boucle dans une espèce de petit cinoche sans loupiote, il nous fait seulement signe d'attendre et puis... et puis rien ! À part ça, pas de mystère, hein ? Sacrédié de sacrédié de... !

Mieux valait le laisser chanter sa litanie sans l'interrompre. Quand il était lancé, il n'y avait pas moyen de lui clore le bec. Je le connaissais assez bien pour le savoir. Dix années de placard sont comme dix années à la Légion : ça crée des liens inoubliables.

Néanmoins, notre généreux commanditaire se faisait attendre... Que fallait-il supposer ? Une blague ? Non, elle reviendrait un peu trop cher au plaisantin...

Tout à coup, à une troisième reprise, la porte s'ouvrit, livrant cette fois passage à deux hommes. Comme mes yeux s'étaient peu à peu accoutumés à l'obscurité ambiante, l'un d'eux me sembla être le barman lui-même, reconnaissable à son tablier qui faisait une tache blanchâtre devant sa silhouette. Quant à l'autre... eh bien, sa silhouette à lui me semblait familière : j'avais la très nette impression de l'avoir déjà vu, souvent vu même... À quelle occasion ? Je n'allais pas tarder à m'en souvenir.

Effectivement, la lumière revint d'un seul coup. Ordinaire, sans grande puissance, elle nous fit cependant cligner des yeux. Pas longtemps. Devant nous, l'estrade où monta le barman. Le regard de Crain se tourna aussitôt vers lui. Pas le mien : je n'avais d'yeux que pour l'homme qui accompagnait le barman.

Je l'avais reconnu immédiatement, même s'il s'obstinait à rester assis derrière nous dans l'obscurité ambiante. Je n'eus pas le temps de lui adresser la parole : déjà, le supposé barman accaparait notre attention – enfin, nous entendions sa voix ! –, nous forçant tous trois à nous tourner vers lui, interrompant tout de suite les jurons renouvelés de l'ami Crain :

– Messieurs, je vous prie de vous taire et de m'écouter. Je ne suis pas réputé pour ma patience. Si ce que j'ai à vous dire ne vous intéresse pas, repassez cette porte, qui est maintenant ouverte, et allez-vous-en... sans oublier de laisser au bar l'enveloppe contenant votre acompte de 50 000 €, bien entendu.

Il avait le don de nous appâter, le bougre ! Un tel préambule suffisait amplement à capter l'attention de cet idiot de Crain. Quant à moi, c'était la stupeur qui me rendait muet.

Le barman enténébré poursuivit son discours. De toute façon, même s'il ne nous avait pas appâtés avec son fric, c'est sa manière de s'exprimer qui nous aurait obligés à lui accorder toute notre attention car sa voix n'était en vérité qu'un murmure, chuintant, un peu sifflant par moments, plutôt désagréable à écouter mais assez surprenant dans ses déclarations :

– Monsieur John Carver, d'origine canadienne. Condamné à 10 ans de prison en France pour un meurtre commis en état de légitime défense, non reconnue. Libéré au bout de 8 ans pour bonne conduite. Ne pense qu'à se venger de la justice en général. N'est-il pas vrai, Monsieur Carver ?

Je ne répondis pas. Trop stupéfait par ce que je découvrais, je devais d'abord permettre à mon cerveau de digérer toutes ces informations en le laissant tourner à au moins 6000 tours minute. Il m'était franchement impossible de parler.

Le barman poursuivit :

– Monsieur Jérôme Crain, Français. Condamné à 10 ans de prison pour non-assistance à personne en danger, après avoir été accusé de meurtre. Ne pense qu'à obtenir justice par lui-même contre celui qui l'a fait condamner. N'est-il pas vrai, Monsieur Crain ?

– Ça, c'est mes oignons, Monsieur Murmure ! se défendit Crain. Je suis plutôt fauché, j'ai accepté de venir ici à cause du flouze dans votre enveloppe. Alors, maintenant, il va falloir accoucher : qu'est-ce que vous nous voulez, sacrédié de sacrédié ?

– Un moment encore, Monsieur Crain. Après tout, je paie assez cher pour que vous n'ayez pas l'impression de perdre votre temps, n'est-ce pas ?

Crain grinça des dents et se le tint pour dit. Monsieur Murmure, puisque notre barman semblait accepter ce surnom, s'adressa alors au troisième d'entre nous :

– Monsieur Jacques Chevrier, Français. Condamné à 8 ans de prison pour le meurtre de son employeur, suite à une querelle. Libéré au bout de 6 ans pour bonne conduite. Souhaite se venger de la famille de son employeur, qui l'a fait condamner alors qu'il se disait victime de malhonnêteté et de violences de la part dudit employeur. N'est-il pas vrai, Monsieur Chevrier ?

L'interpellé acquiesça d'un bref signe de tête. Il semblait manquer de conviction... Mais inutile de brusquer le jeu. Pour l'instant, autant continuer à écouter Monsieur Murmure :

– Messieurs, je vous ai réunis ici connaissant votre passé...

– Vous le connaissez comment ?

– Je vous prierai de ne pas m'interrompre, Monsieur Crain. Je vous rappelle pour la dernière fois que je paie assez cher votre attention. Encore une remarque et vous êtes hors-jeu. Bien compris ?

Nouvel acquiescement rageur de l'ami Crain.

– Bien. Messieurs, je vous ai consenti une avance de 50 000 € pour vous amener tous ici. Je suis prêt à quadrupler cette somme si vous consentez à participer à un petit jeu...

– Quoi ! 200 000 € ? Sacrédié ! Pourquoi faire ? oupa Crain, incorrigible.

Monsieur Murmure voulut bien ignorer généreusement cette nouvelle interruption :

– C'est un petit jeu qui peut rapporter gros, en effet, poursuivit-il. Il s'agit pour chacun de vous de commettre le meurtre de l'année. Je m'explique : il s'agira d'un homicide parfait, qui ne fera soupçonner ni vous ni personne, parce qu'il sera exécuté d'une manière parfaite. Je veux que vous commettiez pour moi le meurtre le plus raffiné qui soit dans l'histoire du crime, le plus parfaitement exécuté dans l'histoire des assassinats les plus célèbres. C'est pourquoi la récompense est si généreusement calculée. Dans une semaine, vous reviendrez ici même pour me présenter votre projet. S'il me convient, je vous verserai 100 000 € d'avance, puis le reste après exécution. Si, par contre, vous n'avez pas réussi à imaginer ce crime hyper-sophistiqué, vous conserverez l'acompte de 50 000 € et nous en resterons là. Ce crime sera commis sur une personne dont je vous indiquerai le nom, les coordonnées, les habitudes de vie, etc., de façon à ce que vous puissiez lui appliquer en toute connaissance de cause votre idée de meurtre. Bien entendu, tous vos frais seront à ma charge : vous n'aurez qu'à m'en présenter la note, en fin de mission. Je vous informe par ailleurs qu'il vous sera impossible de me dénoncer : vous vous dénonceriez alors vous-mêmes, car vous avez été filmés depuis votre entrée dans cette pièce et vous savez que je connais par cœur tous vos pedigrees. Des questions ?

Non, aucune question : nous étions tous complètement sidérés et suffisamment renseignés !

Pendant ce long discours de Monsieur Murmure, Chevrier était demeuré impénétrable, tandis que Crain semblait assez surpris, tout comme moi-même : pendant qu'il débitait son laïus, notre supposé commanditaire déguisé en barman semblait parfois hésiter, comme s'il faisait un effort pour parler. Pourtant, il s'exprimait aisément, même dans son débit si particulier car toutes ses phrases semblaient couler de source, sans jamais hésiter sur les mots. Sa voix, en vérité, semblait plus assurée que son attitude : la voix et le ton d'un homme qui a l'habitude de s'exprimer en public, bien sûr ! Crain pouvait penser qu'il se forçait : on ne débite pas une litanie pareille sans effort de volonté.

Certes... mais moi, je comprenais comment il pouvait s'en rendre capable. Mon cerveau ralentissait ses tours-minute, de plus en plus attentif au fur et à mesure que divers éléments s'assemblaient en lui...

– Bien, Messieurs, conclut Monsieur Murmure en constatant que personne parmi nous ne prenait la parole. Je ne vous retiens pas davantage. Rendez-vous ici dans une semaine. Bonne journée et bonnes réflexions.

Nous sortîmes tous. Chevrier semblait le plus pressé car il partit sans se retourner, sans nous adresser le moindre mot. Pour ma part, je me sentais moi aussi assez talonné par mes propres pensées car je plantai là l’ami Crain, sans écouter ses expressions étonnées assaisonnées de ses jurons favoris.

J’avais mieux à faire car j’avais tout compris, tout deviné.
Enfin, presque...



PUBLICATION DE NOUVELLES

masquedor@club-internet.fr

<http://www.scribomasquedor.com/pages/publication-de-nouvelles.html>

Les Éditions du Masque d'Or publient des nouvelles au format électronique sur Amazon Kindle.

Les auteurs intéressés peuvent se faire connaître à l'adresse Internet ci-dessus. Les nouvelles seront lues par un comité de lecture. Celles qui seront retenues bénéficieront d'un contrat d'édition sur 3 ans.

NOUVELLES PUBLIEES SUR AMAZON KINDLE :

- ***Destin de mains, de Thierry ROLLET – genre : historique – Prix : 3,42 €***

La masseuse de Gilles de Rais découvre peu à peu qu'elle soigne le diable incarné. Quel sera le sort de ses belles mains, si aptes à tonifier les chairs, alors qu'elles massent le corps d'un démon ?

- ***Sauvetage retro-temporel, de Roald TAYLOR – genre : science-fiction – 3,42 €***

Une invitée manque lors de la réception d'anniversaire de Mary : Audrey, retenue professionnellement. Mais l'attente se prolonge, l'inquiétude s'installe... Ted, l'époux de Mary et inventeur de génie, va devoir utiliser l'une de ses découvertes pour rechercher Audrey dans le temps... et peut-être la sauver d'un terrifiant péril !

- ***La Gauchère de Thierry ROLLET – genre : science-fiction – 5 €***

Priscilla, après une existence vagabonde sur les routes de l'Ouest américain, voit sa vie se stabiliser lorsqu'un homme de rencontre, Firkhon, lui donne la possibilité de se fixer, allant même jusqu'à faire remplacer le bras gauche qu'elle a perdu dans un accident. Mais, si Priscilla semble tout considérer comme allant de soi, son jeune fils Angus, né de l'union de sa mère avec Firkhon, voit leur situation évoluer avec des yeux qui s'émerveillent de plus en plus. Qui est donc Firkhon ? Comment a-t-il pu doter Priscilla d'un nouveau bras capable de faire, pour ainsi dire, des merveilles ? Et quelle est donc cette communauté de Giant Rock dans laquelle il introduit la jeune femme et son fils ? Quelle incroyable vérité va donc jaillir de tous ces mystères constamment renouvelés ?

- ***la Goule de Lou Marcéou – genre : fantastique – 5,02 €***

Charles, de retour au pays le temps d'un enterrement, se retrouve plongé dans les souvenirs d'une tragédie vécue un demi-siècle plus tôt.

- ***Les Larmes d'Allah de Thierry ROLLET – genre : fantastique – 3,42 €***

Salah, un jeune djihadiste, s'apprête à commettre un attentat mais voici qu'il se trouve confronté à une étrange visitation... Va-t-il admettre qu'Allah réproouve son geste ?

- ***Sur la piste de Satan* d'Audrey WILLIAMS – genre : fantastique – 5,02 €**

Un jour, sur une plage britannique, d'étranges traces de pas apparaissent. Elles n'ont rien d'humain, rien d'animal non plus... La police enquête mais... ce genre d'investigations concerne-t-il bien la police ou d'autres gens mieux initiés ?

- ***Une journée bien remplie* de Claude JOURDAN – genre : humour – 3,02**

Une sortie familiale dans une grande réserve animale... une journée de détente, quoi ! Mais pour qui au juste ? On le verra dans le déroulement de cette visite et de ses suites dont les participants auraient peut-être pu espérer mieux !

- ***Spirit ou la Folie de l'écrivain* d'Alexis GUILBAUD – genre : fantastique humoristique – 5,02**

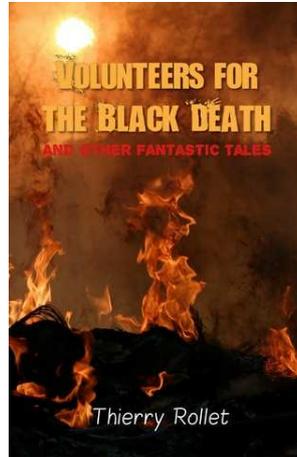
Charlie Stewart est éditeur. Passionné de lecture, il emploie toute son énergie à publier de "vrais livres", comme il se plaît à les appeler, dans sa modeste maison d'édition. Grand rêveur, il a pour habitude, le soir, lorsqu'il rentre du travail, de s'arrêter dans un parc pour relire quelques pages de ses romans favoris. Alors, assis à l'ombre des arbres, il rêve, il rêve d'enfin découvrir la perle rare, l'auteur qui le bouleversera, qui le touchera au plus profond de son âme. Cette perle rare a un nom: *Spirit*; et lorsqu'il la découvre, Charlie se sent investi de la mission de la révéler au monde entier, c'est un succès immédiat. Mais qui est donc ce véritable phénomène littéraire? Qui est-il donc? Un homme? Une femme? Un adolescent? Un vieillard?... Une énigme, voilà ce qu'est *Spirit* !

... la liste n'est pas exhaustive !



VOLUNTEERS FOR THE BLACK DEATH

*Le nouveau recueil fantastique
de Thierry ROLLET*



Éditions Dedicaces LLC

EXTRAIT :

Volunteers for the Black Death and other Fantastic Tales

“Volunteers for the Black Death”

1 – The Battle

Something which, from then on, would always darken the mood of Lieutenant Jason Brewster, whenever it was mentioned to him, was the fact that his regiment of lancers had not been the ones who determined the final victory at Sirimak.

Worst of all, it had required—for good or for ill—the men accepting being the cover offered by an artillery bombardment in order for them to abandon their spears and horses and climb the two walls of the mountain pass instead. Imagine it—they turned into infantry units, under the protection of the cannons, to go watch some lousy rebels! No humiliation, it seemed, was spared the valiant 12th Lancers Regiment of Her Gracious Majesty, on this terrible day of August 8th, 1848.

Despite their skill, the said regiment could have won this victory without the support of the 7th Artillery; Colonel Hamstock had admitted this himself before the battle. The Sikhs belonging to the tribe of Karkoram the Terrible had the home-field advantage: their main settlement, Arkhab, was effectively protected by a wall of mountains, which was divided into two ranges by a narrow pass. Having arrived at the natural door of the enemy's last refuge, the 12th Lancers had to face a frighteningly deadly musketry—nearly half of their whole troop—who were lying on the arid, rocky soil. The Zamzamar, a formidable canon weighing 600 pounds and the most powerful piece of Sikh artillery² had completed the slaughter—even though it lacked the precision of the English

2

¹ This canon really existed; a model of it is on exhibit at the museum in Amritsar, a city in Punjab (the Sikhs' land of origin).

batteries—which reduced those rebels to silence. Seeing this, Rajah Karkoram the Terrible ordered his cavalry to rush forward.

This error was fatal! At that point, the British lancers had gathered and galloped toward the pass. The last two squads forming the charge separated, in the final second, to surprise the opponent on its flanks. The Sikh riders leading the way were thus cut off from their rear, and destroyed under the English cannonballs while the remaining troops, driven from both sides, resisted so that they could delay the inevitable defeat as much as possible.

From the peak of the high granite cliffs, Prince Kabir, the only son of Karkoram the Terrible, was present. Surrounded by his guard of honor, watching the defeat of his troops, he was biting his lips with rage. Four years earlier, as he entered adolescence, he had participated with his father, in the very first fights. The foreign demons, with their red tunics, had been tumbled, scattered and crushed with so much ease! But the first setback had been the beginning of a stressful retirement. Now Kashmir would, like Punjab, fall into the hands of the English.³

The tribe of Karkoram the Terrible could boast of having been the last to admit defeat. Or even better: they would even avoid imprisonment or deportation, thanks to the secret escape route which had long since led to a safe shelter within the inviolable mountains, just at the feet of the Roof of the World. Nevertheless, the tribe would carry with it an unprecedented humiliation—so much that the young, seething Prince Kabir dared ask whether his father had ever deserved to be called Karkoram the Terrible, even by his enemies, as he had before... .

The old rajah—who was more rational than his only son—pensively stroked his venerable white beard, focusing all the while on the daring folk who were coming up to him...

Having used his sabre and revolver like a demon in the enemy ranks, Lieutenant Brewster then led his men over to the parade, where those left alive from the Sikh cavalry were attempting to withdraw. It was for this reason that the Lancers had to turn to the infantry and even the rock climbers; the headstrong young officer was trying, with every possible means, to catch and defeat the last fugitives. Brewster, who was aflame with a warrior's spirit, did not even bother to express his shock at seeing the Sikhs abandoning their horses⁴, even though they believed that horses were sacred animals. It took the Lieutenant longed to achieve a miraculous act: to capture the Rajah and his son themselves—they were the leaders of the rebellion—who he had noticed from below.

Furiously giving orders, Brewster called his lancers to him for a cliffside assault. Seeing the danger, the Sikhs climbing in front of them tried to face them, holding onto the rock wall with one hand and one foot, making pinwheels with their yatagans. The English did not take the risk of approaching the Sikhs; instead, unsheathing their revolvers, they began to shoot the natives from a respectful distance. The last Sikhs left—and this would later become the most terrible event in this part of the battle—did not wait to be killed like pigeons: willingly releasing themselves from decision-making, many of them managed to hit the English soldiers, knocking their enemies down into a fatal fall.

3

¹ The Sikhs are followers of a religious sect founded by Guru Nanak in the late fifteenth century. It thrives in particular in Punjab, where the holy city of Amritsar can be found. The doctrine of the Sikhs was inspired both by Brahmanism and Islam. Outstanding soldiers, the Sikhs distinguished themselves in wars against the Muslims from 1738 to 1780 and in campaigns against the English from 1845 to 1849. There are more than 20 million Sikhs alive today, some 17 million of whom live in India. Male Sikhs distinguish themselves by wearing the turban, a steel bracelet, and a knife; they also don't shave their beard or their hair. In 1984, a group of Sikh extremists assassinated Indian president Indira Gandhi; this was a reaction to the desecration of the Temple of Amritsar.

4

Despite the Sikhs' fanatical heroism, the British forces, with Brewster at their head, succeeded in their goal. As soon as he made the ultimate recovery to get to the summit of the mountain, he saw Prince Kabir in front of him, yatagan in hand.

"We meet again! You are lost!" the lieutenant shouted, bringing together everything he knew of the Punjabi language.

He had hardly finished speaking when a detonation slammed through the area, and he was violently struck in the right shoulder. Dropping his gun, which fell into the void, he sank onto his knees. A shootout—which was, in truth, had little fuel—crackled around him; his lancers were falling. This was how the man who guarded the rajah and the prince was protecting the withdrawal of Karkoram the Terrible. As for Kabir, he seemed to be in no hurry to join them; he was still staring at Brewster.

"Come on, come fight with me—if you don't want to run away!" the Lieutenant said, grimacing, as he tried to draw his sword.

To his shock, the prince answered him in fluent English: "A true Sikh always fights on horseback, Lieutenant, and never against the injured. But I hope we'll meet again someday."

Sheathing his yatagan, he turned calmly on his heel. Brewster called out, looked around, and saw only men who lying about; they were probably dead. He was alone. And the prince, who was stealthily leaving the area! Brewster wanted to leap hastily to his feet, but dizziness took him: collapsing, he lost consciousness.

2 – The Interrupted Ball

The atmosphere was festive at Camp Dennison that night. The Lancers from the 12th regiment, who were frequent occupants of this ancient Mongol stronghold (which had recently been restored and fortified) and the 7th Royal Fusiliers, who had hosted them, gathered together. They were sharing the joy brought on by the end of this long, ruthless war—and which stemmed from their ultimate victory in particular.

The day before, military honors had been awarded to the deceased members of the two regiments—of which there were many—during a formal ceremony. A few medals and various declarations were then given out, many of them posthumously.

In the evening, a gala, bookended by a grand ball, held to honor the survivors of this massacre. It was a taste of the festivities that awaited them in Delhi, Kolkata, and other cities in the vast peninsula—steps that precede the veterans' return to their mother country.

"I can't wait to be in London!" sighed Wilcox, an aspirant from the 12th Royal Lancers. "I may have survived the war, but I'm afraid I'm going to die from boredom because of all the cocktails and receptions we still have to attend!"

"You're either ungrateful or rather thoughtless, my young friend," scolded Lieutenant Scroffield, from the 7th Royal Fusiliers. "You should still acknowledge that Colonel Hamstock was quite successful: he was able to convince almost a squadron's worth of beautiful young ladies to come to this backwater ball. And you won't even thank him by having fun or making the most of the occasion!"

"You are correct, sir!" Wilcox nodded, smiling. "If the leader of your troops hadn't won over these lovely young ladies, then we would've had to carry the ball between men only. Personally, I've never seen myself waltzing with the king of this fort of elephants—I'm referring to Sergeant Stevens!"

The sergeant in question—a bulky man who seemed, with every breath, like he was about to burst out of his white-edged red dolman, this being the soldiers' uniform at the gala—laughed alongside the others. He didn't indicate that he'd gotten the hint, nor try to replicate it. "With respect, sir, if I knew you were going to command me to dance, I would have made you pass through the broad bay!"

The laughter doubled in volume, to the point that Captain Crawford—who had survived at Sirimak, even though he was limping from an old injury—approached the trio and grumbled, "Calm down, you young people, or we will have to cancel the show and bring the girls back to school. They come from Delhi, you know; they frequent a famous boarding school for settlers' daughters. They've never set foot in Kashmir. Already, the old bearded dragons who are chaperoning them no doubt believe that we're perfect savages. Don't doubt that one burst of laughter would be enough to cause a disaster."

The three men exchanged knowing smiles with their superior officer. The captain had a reputation for always making jokes but never laughing, which in no way prevented him from being pleasant and well-liked by everyone. Meanwhile, the massive Sergeant Stevens had enjoyed being included with the young people, though he was an old soldier - older than the captain himself, even.

Suddenly, a trumpet call sounding from the orchestra ordered the troops to dissolve their groups and come together in two rows, standing at attention. Two local servants opened the folding doors wide, and the young guests entered the large ballroom, which normally served as a briefing room. They also stood in two rows, as dignified and silent as the soldiers. Then the trumpets sounded again, and the ranks—whose members were advancing towards each other—intermingled. Finally, the orchestra drove into the first dance, a waltz, and each soldier led the lady standing before him—the ladies having been allotted to them at random by the accidents of scheduling—into the dance.

After this solemnly arranged opening, the ball unfolded in an atmosphere that was much freer: couples were forming or breaking, based on the rapports born from the first contact.

Wilcox and Scroffield, for example, often changed their dance partners, and in doing so the aspirant was thus following the sound advice of his elder and superior. Captain Crawford, whose infirmity prevented him from engaging in dances whose steps were too complex, and found himself being forced to stand below the tapestry more often than not. As for Sergeant Stevens, he held, in his powerful arms, one of the girls' chaperones—a respectable spinster who matched the previous description of Crawford in only one point: with her mustache. As for her figure, it didn't exactly evoke the supple, willowy body generally possessed by the dragon... .

"They're both elephants!" Wilcox said, slipping his mouth beside Scroffield's ear. "As luck would have it!"

"Silence, wretch! Are you looking for a scandal?"

Wilcox smiled; he knew that Stevens—who was responsible for taking care of the regiments' elephants—was usually flattered when compared to his animals.

But the aspirant's point had not escaped his current partner's notice: "Your opinion makes sense, Mr. Wilcox!" she said. "If only you knew how much Mrs. Gainsborough uses her authority to crush our boarding school! Really, you're exactly right!"

"I'm delighted, Miss Booth." Wilcox felt he would not soon trade this dance partner for another.

But a cold shower was as cold as it was unexpected would soon befall his budding happiness: "Tell me, please," simpered exquisite girl, "which of your brave comrades is Lieutenant Brewster? Since the story of the exploits of the Twelfth Lancers reached us, we all noticed the names of all the acclaimed, decorated heroes on our dance cards. Your name is in an excellent place, of course!" she hastened to add. "But I know that many of us have taken the name of Lieutenant Brewster again... ."

"Oh! Miss Booth, you're breaking my heart!" Wilcox sighed. "We've only danced together twice, and already you're thinking of leaving me?"

Her smile was full of malice. "Didn't you yourself break the hearts of several of my companions by putting them there after one dance? This is your punishment!"

And, once the dance was over, this mischievous young person walked away, laughing to herself.

Wilcox was joined by Scroffield, whose dance partner had parted ways with him. Both disappointed, the two young officers, sitting side by side on the edge of the dance floor, began casting envious glances towards the lieutenant, who was receiving attention from the women, on account of his chest, which had recently been adorned with a DSO⁵, and his arm, which was still in a sling. He only answered them reluctantly; he was as grumpy with the girls as he was with his comrades—and this only pleased his admirers even more! The two young officers were very vexed by this insolent oxymoron of a lieutenant, whose sullenness succeeded when their own pleasant attention failed.

"Look!" Wilcox said. "Like flies to a honey pot!"

"You're more forgiving than I," Scroffield retorted. "I'm reminded of a swarm of bees searching for a drone!"

The cotillion had to follow the ball before the officers were able to cheer up. It was a pleasure for them to forget whist and poker, to spend that evening playing lotto or dominoes—the only games that young, "proper" ladies were allowed to play. But this innocent entertainment would soon be disturbed.

First, a hubbub—soon followed by loud voices—broke out outside, so loud that the noise inside the building subsided immediately; the guests were too stunned to speak. Every head turned toward the double doors, behind which one got the sense of agitation: the door was hit several times, while a furious voice shouted out: "Let me in, you band of macaques! I need to see Colonel Hamstock! It's a matter of life and death... . Yes, death! THE BLACK DEATH! You understand that, yes?"

These words yielded an effect, for the two doors opened without resistance. They allowed entry to an individual of the strangest attire: dressed like the most ragged of the locals, armed with a rifle slung over his body and several daggers in his belt, and covered with sweat and dust. Upon seeing him, several people cried out in terror, and with other indignant exclamations. Several military men marched toward him, intending to block his passage, but he cried out, "Where's Colonel Hamstock? I need talk to him right away!"

"I'm here!" growled the voice of the commanding officer, who was rapidly coming towards the intruder, his eyes furious. "Who let you come here? And above all, why are you acting like this in the presence of officers and heirs of the gentry⁶?"

The intruder was not fazed: "Colonel, your men know me and you know me. That was enough for safe passage."

"Yes, I know you, Jack Crane. And I don't like you, I can assure you! You're nothing but a highwayman bandit! But, again, that means... ."

"Colonel, I'm afraid the girls—" (he bowed) "—must extend their stay in your walls. As for me, throw me in prison and you'll save my life... temporarily, at least."

"What do you mean, Crane?"

"That the Black Death - hear me, Colonel: the Black Death - is already sweeping the region. Does that remind you of anything?"

The officers, who had known their colonel for many years, could not believe their eyes: the old soldier had turned pale, and his lips were trembling... .



5

¹ DSO = Distinguished Service Order (the equivalent of a military medal).

6

¹ High-placed members of the British bourgeoisie.

DOSSIER DU JOUR

*Les personnages de peintres
et les références à l'art pictural dans :*

Aurélien (roman de Louis Aragon)



Louis Aragon (1897-1982)

Un dossier présenté par Thierry ROLLET

1^{ère} partie :

Aurélien, quatrième tome du cycle romanesque *le Monde réel*, est un roman où Louis Aragon a placé, en contrepoint d'un amour malheureux, la description détaillée d'une société ou d'un mode de vie où la peinture, plus précisément que d'autres formes artistiques, semble l'objet d'un engouement quasi-général, tout en exerçant sur certains personnages une influence propre à déterminer leur comportement au sein de l'intrigue. Le double rôle joué par les peintres et leurs œuvres dans le roman renseigne ainsi le lecteur sur la place que la peinture occupe dans la société, de même que sur la capacité qu'elle possède d'orienter le caractère et les sentiments de ceux qui lui portent un intérêt bien particulier : telles seront les différentes parties de cette étude.

1) Le rôle social des peintres

Dans *Aurélien*, les peintres, s'ils ne sont pas légion, jouent néanmoins un grand rôle au sein d'une catégorie sociale bien définie.

Celui sur lequel Aragon insiste en priorité est Zamora. Ce dernier n'est autre qu'une parodie de Francis Picabia, un peintre dont les tableaux « dadaïstes » firent scandale lors des années 20, époque durant laquelle Aragon situe l'action – hormis l'épilogue – d'*Aurélien*. Il s'agit là d'une intention bien déterminée de la part de l'auteur, qui se livre ainsi à une violente satire du « dadaïsme pictural ». Il suffit, en premier lieu, de voir comment Aragon décrit les tableaux de son personnage Zamora pour se rendre compte que l'écrivain n'épargne en rien ces artistes – car c'est bien

l'ensemble du mouvement « dada » qui est ici attaqué –, dont le style est provocant et grotesque à la fois. En effet, c'est bien sur le grotesque qu'Aragon tient à mettre l'accent en nous citant, par exemple, « la proxénète hermaphrodite », œuvre de Zamora : elle « [ressemble] à une montre, [qui aurait] des aiguilles noires [disant] *midi dix, tandis que d'autres, vertes, [marquent] neuf heures moins vingt-cinq.* » Aragon a-t-il bénéficié d'un modèle authentique pour présenter une description aussi frappante ? Le texte ne nous le révèle pas mais il paraît difficile de pousser plus loin l'évocation du ridicule, qui joue aussi le rôle d'une arme sous la plume de l'écrivain. Cette arme lui sert non seulement à attaquer les œuvres mais encore à caricaturer la personnalité même des peintres « dadas », ici représentés par Zamora. Celui-ci nous apparaît comme un personnage prétentieux et satisfait de lui-même, qui « *se [met] à l'échelle de la célébrité. Il n'[a] jamais admis de rester comme ça, un peu en marge. Il se [sait] plus intelligent que les autres peintres.* » C'est ainsi que nous est offerte, à l'évocation de ces nombreux travers, une image cruelle de l'artiste « dada », pour lequel l'art n'est autre qu'une manière de choquer en présentant au public une stérilisation volontaire de l'art à tous les niveaux.

Ce public, d'ailleurs, n'en paraît nullement affecté. Aragon nous le dépeint au contraire comme une classe bourgeoise et friande de tout ce qui est à la mode. Cette dernière étant au « dadaïsme », il est donc nécessaire et de bon ton d'admirer les peintres « dadas » comme Zamora qui, lors du vernissage de minuit décrit au chapitre 40, n'éprouve de toute manière aucune peine à « *attirer cette clientèle riche, ce monde qui se moquerait d'un bon vernissage des familles.* » Cette dernière expression nous montre bien que les visiteurs de l'exposition Zamora appartiennent à une classe sociale huppée et non aux « familles », c'est-à-dire aux gens de condition sociale plus modeste. C'est ainsi qu'Aragon cherche à signifier que ce goût pour le « dadaïsme pictural » n'est rien d'autre qu'une forme de snobisme. C'est particulièrement évident lorsque l'on s'aperçoit que l'exposition est fréquentée par des personnalités telles que le shah de Perse d'une part, des poètes et artistes « dadas » tels que Paul Denis d'autre part. Ces derniers se conduisent d'ailleurs comme des voyous, du moins en apparence. En effet, Aragon les dit prêts à déchirer les robes des dames avec des canifs. L'écrivain nous présente une image des plus choquantes, qui « *fait chic et scandaleux à la fois* » : celle d'une société où s'entremêlent les personnes de manières raffinées et les débauchés de toutes sortes. Il veut démontrer que cette brillante bourgeoisie, séduite par le vice en général et corrompue par les turpitudes des « dadas » en particulier, ne peut que sombrer elle-même dans une décadence totale.

Tel est, par le biais de descriptions d'artistes et de leurs œuvres dans *Aurélien*, le portrait qu'Aragon nous présente ici de la société au sens général du terme. Mais d'autres références à l'art pictural, ainsi que d'autres manières d'évoquer les personnages de peintres, sont utilisées par l'auteur pour montrer l'influence que la peinture peut exercer sur certains personnages du roman en particulier, selon leurs caractères et leurs sentiments respectifs.

Thierry ROLLET

(À suivre dans le prochain numéro)



LES ENIGMES DU MASQUE D'OR

Nous avons demandé à nos abonnés de nous envoyer des énigmes à résoudre, afin de poursuivre cet intermède plaisant...

...mais nous n'avons encore rien reçu ! Dommage !

Auteurs, à vos plumes ! Creusez-vous les méninges : nous l'avons fait avant vous !



LA TRIBUNE LITTÉRAIRE (courrier des abonnés)

PAS D'INVASION PUBLICITAIRE ! (rediffusion)

Certains clients et auteurs m'ont fait savoir que le site www.scribomasquedor.com était, selon eux, « envahi de publicité ». Qu'ils se rassurent : les pages publicitaires que l'on peut y découvrir en cliquant sur le menu apparaissent suite à un accord entre la société Allô Sponsor et SCRIBO. Il ne s'agit donc pas d'une invasion. (*Thierry ROLLET*)

À PROPOS DU TÉLÉCHARGEMENT DU *SCRIBE MASQUÉ*

Certains abonnés nous ont fait part de leurs réserves quant à l'obligation de télécharger le *Scribe Masqué*, plutôt que de le recevoir en pièce jointe, comme cela se faisait il y a déjà quelques années.

Que l'on sache bien tout d'abord que ce téléchargement nous est imposé par la BNF (Bibliothèque Nationale de France). En effet, toutes les publications, même électroniques comme notre revue, doivent faire l'objet d'un dépôt légal et porter un ISSN⁷. Ensuite, il faut que la BNF puisse les télécharger car *elle n'accepte pas l'envoi des pièces jointes*. Telles sont les raisons qui nous ont imposé de proposer la revue en téléchargement sur une page protégée par un mot de passe, que connaissent les seuls abonnés.

En outre, nous considérons que le téléchargement est une action plus facile pour tout ordinateur que le fait de recevoir des pièces jointes, parfois lourdes, par courriel. Télécharger n'est pas un problème pour les ordinateurs d'aujourd'hui ; en revanche, transmettre de lourdes pièces jointes peut être une grande difficulté, même pour la Wifi en très haut débit – nous en avons déjà reçu confirmation.

Certes, il existe des logiciels et des sites Internet qui favorisent ce genre de transmission. Cependant, il est indéniablement plus pratique de trouver sa revue préférée sur le site même de son éditeur. Nous pensons que tous les abonnés en conviendront, n'est-ce pas ?

L'équipe rédactionnelle



⁷ *International Standard Serial Number* : numérotation internationale normalisée des périodiques. L'ISSN du *Scribe Masqué*, fourni par la BNF, est 2271-9784.

NOUVELLES

POUR LE SALUT DES PRIMANTHROPES

Autre conte du futur

par

Thierry ROLLET

SUR Koâtéiâ, petite planète minière, les prospecteurs avaient installé leurs campements aux abords immédiats de l'aire d'atterrissage, sans que les autorités essaient même d'y mettre de l'ordre. Louhia s'arrêta au bas des échelons, se demandant si elle n'allait pas immédiatement rembarquer...

Depuis ma casemate de synthoplex, je la regardais sans la voir. En effet, bien que je me sois installé parmi tous les prospecteurs, comme si j'en étais un moi-même, je pouvais la regarder sans la voir, grâce à la *kapira*, cette forme de perception extrasensorielle en usage chez quelques *primanthropes* seulement, et ce depuis une date relativement récente. Louhia se trouvait à plus de cinq cents mètres de moi et je la distinguais nettement avec mon sixième sens, récemment acquis et assez bien maîtrisé maintenant. Je percevais également son hésitation, pour ne pas dire sa crainte ou, pire encore, son dégoût. Ce n'était pas toujours facile pour une *Eloha* d'effectuer une mission sur une planète comme Koâtéiâ, où l'on avait installé – pour ne pas dire *parqué* – les *primanthropes*, qui représentaient la forme la plus primitive de l'espèce appelée jadis *humaine*, que les *spatios*, toujours aussi savants, disaient issue d'un monde plus ou moins légendaire qui s'était appelé *Terre*. Les *spatios* eux-mêmes s'enorgueillissaient d'appartenir à la race des *médianthropes*, « humains » parmi les plus évolués, en tous cas assez proches des *Elohim* – pluriel d'*Eloha*. En vérité, il ne leur manquait, pour leur ressembler, que la faculté de métamorphoser leurs corps selon le milieu ambiant : texture, couleur et forme.

Bien entendu, les *primanthropes* dont je faisais encore partie ne pouvaient que rêver de cela – à supposer qu'ils soient capables de rêver. En effet, seuls ceux qui, comme moi, avaient accepté les souffrances physiques et mentales inhérentes à l'acquisition de la *kapira*, possédaient un mental suffisamment développé pour ne pas se limiter aux tâches strictement matérielles – comme, par exemple, celle qui était dévolue à tous les prospecteurs de Koâtéiâ : l'extraction du *gravelor*, minerai qui, une fois raffiné, devenait le principal constituant de la coque des hypernefs...

...analogues à celle dont Louhia venait de débarquer, amenant avec elle hésitation, crainte et dégoût.

Je savais qu'elle arrivait aujourd'hui : en ma qualité de *kapiriste*, je pouvais même entrer en contact avec les ordis primitifs en usage sur Koâtéiâ, pénétrer leurs infos virtuelles et les exploiter comme je l'entendais, en les triant dans mon esprit comme sur cette chose primitive dénommée « disque dur ». Maintenant qu'elle se décidait à poser le pied sur l'aire d'atterrissage G4N, où se posaient les hypernefs gaïanes – on les appelait parfois *terriennes* par dérision –, je ne me privais pas de sonder son esprit, voyeurisme de la pire forme que pratique sans vergogne tout *kapiriste* soucieux de ses performances. Je ne fus guère surpris de m'apercevoir que, presque immédiatement, l'esprit de Louhia avait détecté le mien, répondant à mon indiscrétion par un exhibitionnisme mental aussi peu scrupuleux que ma goujaterie mentale. Tant il est vrai que les facultés extrasensorielles rendent caduque, pour ne pas dire dérisoire, la morale multimillénaire et hyper-traditionaliste des *primanthropes* !

Louhia – c'est-à-dire l'*Eloha* ayant adopté ce nom et la forme humanoïde correspondante pour ne pas affoler la population d'un monde minier de Type 4 – aurait pu aisément me rejoindre en se transformant instantanément en faisceau énergétique, voire me contacter en utilisant ses facultés mentales autrement plus développées que ma *kapira*. Mais elle ne voulait pas alarmer les

populations primanthropéennes par des dématérialisations intempestives en un pareil milieu ; dans le second cas, les autorités, constituées essentiellement de médianthropes, l'auraient immédiatement repérée en interceptant la communication, et Louhia n'était certes pas venue sur Koâtéiâ pour y créer un incident diplomatique : les médianthropes auraient été trop heureux de mettre une Eloha à l'amende, rien que pour enquiquiner les Elohim qui, eux, auraient préféré doubler l'amende de leur envoyée plutôt que de risquer une protestation officielle, toujours gênante puisque apte à créer un doute sur la perfection dont ils se paraient si volontiers... !

C'est pourquoi, après s'être mise mentalement à nu devant mon esprit, excitant, comme elle le souhaitait, mon désir d'en savoir davantage, Louhia se résigna-t-elle à gagner le plus proche mentalophore. Ce simple cylindre posé sur le sol ocre, que les primanthropes prenaient souvent pour un très banal silo nutritif, ne s'ouvrit même pas pour l'accueillir : Louhia l'avait à peine frôlé qu'elle avait déjà pénétré à l'intérieur. Une micro-seconde plus tard, elle était dehors, ayant satisfait au contrôle d'identification. Je l'enviais : pour un primanthrope, vingt à trente secondes étaient nécessaires ; pour un médianthrope, une à deux secondes. Mais, plus un être connaît le surdéveloppement, plus les formalités s'avèrent pénibles. Les Elohim vivent toujours en accéléré ; j'étais sûr, par exemple, que Louhia se serait sentie gagnée par l'ennui, après avoir parcouru en entier la mentalothèque mise à la disposition des médianthropes, qui ne comptait pas moins de sept millions de mentalobobines...

Je sentis que je devais précipiter les choses : s'émerveiller des capacités d'un tel ou d'un tel est aujourd'hui un luxe, c'est-à-dire, pour les Elohim, une perte de temps insupportable. Louhia et moi avions une mission à accomplir : elle, celle dont on l'avait chargée ; moi, celle que je m'étais imposée ou, selon une toute autre logique, celle dans laquelle j'avais décidé de mon propre chef de fourrer mon nez – j'aime bien les expressions archaïques, parfois, pour me composer un genre.

Louhia prit un nucléo. Moi aussi. Ces petits engins de transport laissés à la discrétion des prospecteurs résidents et des visiteurs de Koâtéiâ lui étaient parfaitement inutiles, on s'en doute. Pour moi, pas vraiment. En tous cas, pas question pour elle de se livrer au tour de passe-passe que j'ai déjà évoqué, ni, pour moi, de me mettre à léviter jusqu'au point de rencontre : Louhia tenait à la discrétion et moi plus encore ; après tout, elle quitterait très bientôt Koâtéiâ, moi pas, et j'étais encore sensé être un primanthrope comme les autres prospecteurs de cette planète – d'où ma propre discrétion.

Nous finîmes par nous rencontrer physiquement, c'est-à-dire face à face – c'était inutile mais il nous fallait toujours préserver certaines formes – au bar de l'astroport. Durant une seconde, je ressentis l'amusement de Louhia : venir papoter autour d'un verre était une action si primitivement archaïque ! En vérité, elle s'amusa réellement pendant une seconde entière : elle n'était vraiment pas une Eloha comme les autres !

Chacun de nous usa de sa voix pour commander une quelconque boisson. Le patron, un primanthrope de la pire espèce – ventru, suant, chevelu, barbu, poilu et tout juste *nettoyé au savon* (!!!) –, commença à remplir galamment le verre de Louhia. Notre mentalodialogue s'instaura :

« *Kerlam, vous m'avez espionnée dès mon arrivée.* »

« *Vous savez pourquoi, Louhia.* »

« *Bien sûr. Et sachez bien que, si je me suis déshabillée mentalement devant vous, c'était seulement pour nouer mon premier et indispensable contact primanthropéen.* »

« *Et vous n'êtes pas satisfaite, à ce que je ressens.* »

« *Non, pas du tout. Pourquoi n'êtes-vous pas comme les autres ? Pourquoi a-t-il fallu que vous deveniez kaporiste ?* »

« *Vous connaissez la réponse. Cela fait partie de votre mission.* »

Naturellement, Louhia connaissait la réponse. Comme je m'y attendais, elle résuma la situation en s'emparant immédiatement de mon mental pour m'entraîner virtuellement dans une mentalo-exploration aventureuse...



Koâtéiâ ressemble à une fourmilière démolie d'un coup de pied à l'échelle cosmique. Les médianthropes ont achevé de prendre le pouvoir. Ils oppriment les primanthropes, naturellement. Ils auraient tort de s'en priver : ces reliquats d'humains ont, comme leurs ancêtres de Gaïa – l'antique Terre – besoin de dieux à adorer ; de préférence, des dieux à figure humaine ou primanthropéenne. Les médianthropes leur ressemblent physiquement ; de plus, il suffirait qu'une dizaine d'entre eux clignent de l'œil en un seul mouvement pour exterminer un millier de primanthropes, alors qu'un seul d'entre eux ne pourrait être assuré d'occire un seul médianthrope en utilisant sa foreuse ou son extracteur comme d'une arme. Il avait donc suffi aux médianthropes de faire connaître leur puissance – traduisons : de montrer leur force afin de ne pas avoir à s'en servir – pour convaincre les primanthropes de les adorer et de se laisser piétiner métaphoriquement par la deuxième espèce d'origine gaïane.

Louhia est arrivée un peu trop tard, ce qui est un comble pour une Eloha. Depuis longtemps – à leur échelle, bien entendu – les Elohim caressent l'espoir de devenir définitivement les vrais dieux des primanthropes. Ils ont tout ce qu'il faut pour ça : pas de forme définie, sauf quand ils le veulent bien ; pas de limites à leurs pouvoirs, sauf celles qu'ils s'imposent au nom de leur propre morale ; pratiquement pas de crainte de disparaître, sauf à la date et de la manière qu'ils choisissent eux-mêmes. C'est pas des vrais dieux, tout ça ? Mais voilà, les médianthropes les ont coiffés au poteau.

Comment est-ce seulement envisageable ?

En vérité, c'est beaucoup plus simple qu'on voudrait le croire.

Les médianthropes ont tablé sur le côté gentil des Elohim. Je m'explique : les Elohim font le bien, c'est leur sagesse qui l'impose. Le contraire serait impensable pour une supercivilisation comme la leur, qui a ensemencé tant de planètes pour en faire des réceptacles de vie. On raconte même qu'ils ne seraient pas étrangers à l'apparition de la vie sur Gaïa, l'antique Terre, de sorte que les primanthropes seraient les lointains descendants – quoique copies à peu près conformes – de la première espèce intelligente gaïane. Donc, sachant que les Elohim ne s'opposeraient pas à eux par violence, les médianthropes ont utilisé leurs nouveaux acquis parapsychiques pour imposer leur loi.

Pour le moment, Koâtéiâ est un champ de ruines, du fait de la réaction, tardive et désordonnée, de groupes de partisans primanthropéens contre la dictature médianthropéenne. Au début, ils ont fait appel aux autorités légitimes ; il leur a fallu le temps de comprendre que lesdites autorités et les révolutionnaires ne faisaient qu'un seul groupe de créatures avides de puissance.

Les médianthropes se sont donc imposés non sans violence mais sans véritable opposition non plus. Les primanthropes étaient vraiment trop primitifs pour les inquiéter, et les Elohim trop bons : ils ne peuvent tolérer des violences, des massacres, des dictatures, des coups de force et tout ce qui y ressemble hideusement.. Si ces génies tutélaires – ou qui se croient tels – intervenaient ainsi, ils se désavouaient en répondant à la force par la force ; toujours selon eux, on ne s'attaque pas impunément à toute une espèce intelligente...

Et je me vois, esprit flottant dans l'atmosphère, malin mais horrifié. Peut-on s'apitoyer davantage lorsqu'on voit des esclaves consentants, qui tendent le cou pour être mis à la chaîne ?



L'aventure mentale s'acheva au moment où le patron du bar finissait de remplir le verre de Louhia.

– Merci, dit-elle

– Pas de quoi, ma p'tite demoiselle ! C'est pas souvent qu'on voit de beaux brins de filles comme vous, par ici !

Oh non, ce n'est pas souvent, pensai-je tandis que le patron commençait à remplir mon propre verre. Puis, sans me laisser distraire davantage par ce primanthrope authentique, je repris le mentalodialogue avec Louhia :

« *Je n'ai pas de solution miracle à vous proposer. Seulement un plan qui, je crois, mérite d'être exposé.* »

« *D'être mis en action, voulez-vous dire ?* »

C'est vrai : avec une Eloha, demi-déesse qui vit à sa propre allure, exposer et mettre en action, c'est pareil. Alors, à mon tour d'entraîner Louhia. Je n'aurai pas trop de toutes mes facultés de kaporiste pour y parvenir ! Bien heureux si je ne m'effondre pas après coup – ou pendant !

« *Je vous aiderai.* », promet Louhia.

Évidemment, elle connaît mes pensées avant que je les exprime, ou à peu près. À mon tour de l'emmener en expédition mentale...



Bien sûr, le coup de force des médianthropes n'était pas ignoré des kaporistes. Nous sommes environ une centaine, face à la trentaine de ces petits seigneurs de la guerre mentale qui ont voulu se prendre pour des potentats. Mais les kaporistes ont été tout de suite l'âme de la résistance.

Bien sûr, ils ont rejeté d'emblée quelques groupes équipés d'armes hétéroclites, qui voulaient résister de la manière la plus primitive possible – ce qui nous a révélé l'existence d'une sorte de quart-monde au sein des primanthropes : un reliquat d'authentiques sauvages qui étaient encore capables de confondre légitime défense avec autodéfense. Pour ceux-là, pas de pitié : les médianthropes les ont anéantis, rendant ainsi service aux autres primanthropes. Et surtout aux kaporistes, qui se sont unis en un seul front : installés en un lieu public – la notion de « secret » est méprisable chez les médianthropes –, ils ont uni leurs forces mentales en une seule, qui s'est attaquée aux ondes neuroleptiques envoyées par la puissance mentale des médianthropes. Le choc qui s'ensuit est terrible : les deux forces se heurtent d'abord comme des nuées chargées de foudre, puis s'annihilent tout simplement, comme matière et antimatière opposée.

Déconfiture des médianthropes. Victoire des kaporistes, qui se sont souvenus fort opportunément que la kapira était, à l'origine, un sport de combat utilisant les ondes mentales. Seule ombre au tableau : une Koâtéiâ ravagée par ce double choc, qui ne s'est pas opéré sans dégâts... Tout est alors à reconstruire.



Quand ma propre aventure suggérée s'achève, le patron a déjà terminé de remplir mon verre : j'ai donc été indéniablement plus lent que Louhia.

– Merci, dis-je à mon tour.

– À votre santé, Kerlam ! prononce Louhia.

– À la vôtre, Louhia ! dis-je, rendant la politesse.

Moi, j'ai encore l'habitude de m'exprimer avec ma voix, de faire tchin-tchin, de boire un liquide désaltérant dans un verre. À elle, ça doit lui faire tout drôle !

« *Kerlam, je vous le dis tout de suite : votre plan est impensable.* »

« *Pourquoi, Louhia ?* »

« *Parce qu'il est lui aussi fondé sur la violence. Quelle soit physique ou mentale, elle existe toujours.* »

« *Alors, que faire ?* »

Je ressens une certaine impatience dans la réponse de l'envoyée des Elohim :

« Que faire ! Voilà bien un germe de violence ! Selon vous, parce que les médianthropes ont agi par la force, vous devez leur opposer une autre force. Par conséquent, quel progrès avez-vous accompli ? Il suffira que les médianthropes, lorsque leur heure sera de nouveau venue, de s'y prendre autrement pour vaincre plus sûrement, c'est tout. »

« Alors, que proposez-vous ? »

Je m'en fiche, à la fin, qu'elle me prenne pour un primitif, kaporiste ou non ! Je n'ai pas pu m'empêcher d'émettre cette interrogation. La réponse me surprend au plus haut point :

« Rien. »

« Comment ! »

« Bien sûr. Pour que cette situation ne se produise pas, il ne faut pas qu'elle ait lieu, voilà tout. »

« Vous voulez dire... que vous allez supprimer un morceau de l'avenir immédiat, en modifiant le futur de Koâtéiâ ? »

« Exactement. Et le fait que vous l'avez pensé avec tant de précision prouve que vous savez comme je vais m'y prendre. »

Je soupire mentalement, atterré :

« Vous allez ouvrir un gouffre de l'espace-temps sous nos pieds... »

« Vous en connaissiez l'existence ? »

« En tant que kaporiste, oui. Mais je ne croyais pas les Elohim capables de... Après cela, vous dites que vous respectez toute forme de vie ! »

« Naturellement. C'est le temps que nous allons supprimer, pas la vie. »

Je soupire derechef. Elle a raison. Une intelligence d'Eloha n'a jamais tort, puisque cette notion n'existe pas dans leur univers. Mais la suite de son discours mental m'alarme davantage :

« Donc, pour que cette situation n'ait pas lieu, il faut se résigner à ne s'être jamais rencontrés, Kerlam. »

« Ça, c'est terrible ! »

« Trêve de vos archaïsmes mentaux ! Vous êtes kaporiste, donc vous êtes évolué et vous me comprenez, au moins sommairement. »

« Justement : ce que vous voulez faire me paraît un peu sommaire. »

« Quoi ? Enlever quelques dizaines d'années au temps de Koâtéiâ ? C'est la meilleure solution. Par conséquent, il va falloir unir nos efforts pour supprimer ces années de terreur qui font partie du futur immédiat de Koâtéiâ. Elle restera une planète minière de Type 4, mais pas pour longtemps. Ses prospecteurs vont passer de l'état de primanthropes à celui de médianthropes sans transition, ce qui rendra la guerre, la dictature et le coup de force impossibles dans son nouvel avenir. Plus d'ennemis à combattre du moment qu'il n'y a plus d'esclaves à dominer ; par le fait même, pas question de laisser s'installer et perdurer ces temps de terreur. Pour utiliser vos chers archaïsmes, je dirai que, pour que les loups ne se mangent pas entre eux, il faut remplacer un temps de jachère en semant le froment de la meilleure qualité qui soit. »

Je faisais des progrès : j'avais presque saisi l'ensemble de ce discours avant que Louhia ne me l'envoie mentalement.

« Attention ! Prêt ? On y va ! »

Et elle ouvrit le gouffre spatio-temporel. Je m'efforçai de l'y aider mais j'étais déjà dépassé. Un néant insondable, peut-on s'y retrouver ? Que sont devenues nos deux aventures suggérées quelques instants plus tôt, si présentes à nos esprits – au mien, en tous cas ? Rien. Et s'il existe, en gaïan, un terme qui soit plus suggestif, plus approfondi que *rien*, je voudrais le connaître car il trouverait ici sa signification principale.

« Maintenant, querellons-nous ! »

– Dis donc, mon tout beau ! me lance Louhia. Si tu t'imagines qu'il te suffit de me payer un verre pour faire l'œil de biche et me convaincre de pieuter avec toi, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate !

– Va te faire foutre, allumeuse !

Pour donner encore plus de crédibilité à cette querelle primanthropéenne, Louhia m'expédie le contenu de son verre à la figure, puis se tire vite fait. Je lance un regard au patron :

– Ah ! Ces chiennes !

Puis, je me tire à mon tour. Louhia est déjà partie, bien sûr. Nous ne nous reverrons sans doute jamais, sauf dans un monde meilleur, quand les Elohim auront achevé leur conquête pacifique.

J'entends le patron, à l'intérieur du bar, qui fait marrer ses primanthropes de clients en gaillonnant :

– Z'avez vu ça ? Il leur a fallu trinquer seulement une fois pour comprendre qu'ils risquaient pas de s'entrebaïser, ces deux-là !

Bien sûr, pour eux, c'est rigolo. Pour moi, ce qui le serait encore plus, c'est de voir leurs têtes quand ils s'apercevront, en se regardant les uns les autres, qu'ils ont vieilli d'un demi-siècle en l'espace d'un tchin-tchin et d'une querelle de faux amoureux ! Pour le moment, le changement est encore trop soudain : ils n'ont pas encore réalisé que leurs visages s'étaient ridés, que leurs cheveux avaient blanchi, tout cela tandis que s'ouvrait sous leurs pieds un néant provoqué en un clignement d'ondes mentales, si j'ose dire, par une représentante de leurs futurs dieux ? Et qui n'a pas soulevé le moindre écho ? *Un trou dans l'avenir d'un monde, par lequel ils sont tous passés sans s'en rendre compte ???*

Dès qu'ils seront à même de réaliser... !

Quant à moi, j'ai soudain peur de voir quelle tête de primanthrope tout juste évolué en kaporiste je vais découvrir dans ma glace, une fois rentré dans ma casemate !

Septembre 2006

*Cette nouvelle est extraite du recueil :
LES AVATARS DU MINOTAURE
(à paraître)*



FRANCIS AU CONGO KINSHASA

Par

Jeannette FIEVET-DEMONT

(1918-2014)

CORRESPONDANTE du *National Geographic Magazine* américain de réputation mondiale, je viens d'être envoyée au Congo Belge⁸, pour y étudier la situation politique assez compliquée en ce moment où le peuple réclame son indépendance.

Ce n'est pas de politique et d'échauffourées dont je parlerai dans ce volume mais plutôt des Pygmées, de quelques tribus passionnantes et surtout des animaux sauvages car c'est ce qui intéresse le plus notre petit garçon, qui va fêter ses huit ans bientôt.

L'étude géographique, économique, sociale et politique c'est pour le *National Geographic Magazine*, les piges et les honoraires ; la nature, les fauves, les anecdotes, c'est pour le plaisir.

C'est au Tchad, à Fort-Lamy-N'Djamena qu'un courrier m'attendait m'assignant cette tâche.

La traversée rapide du Tchad et de la République Centrafricaine jusqu'au Congo-Kinshasa fut pour moi un véritable chemin de croix.

Déjà au Cameroun, je souffrais d'une rechute d'amibiase qui m'épuisait. Mais :

« *Quand faut y aller, faut y aller* »

Bien qu'épuisée, je prenais chaque soir quelques notes sur mon petit carnet et, la mémoire aidant, je peux aujourd'hui me souvenir.

Me souvenir de Fort-Achambault où notre hôte nous vola...

Me souvenir des termitières géantes....

De l'hôpital où un bébé est mort dans mes bras...

De Bambari où un guérisseur missionnaire m'a débarrassée de cette amibiase, alors que j'étais parfaitement sceptique quant au pouvoir des guérisseurs...

De la mort accidentelle du Président Boganda...

Prévenu de mes problèmes de santé, le *National Geographic Magazine* s'est montré très conciliant.

« *Après tout, leur ai-je écrit, la révolution n'est pas pour demain.* »

Nous sommes en 1960. Elle éclatera bientôt.



La traversée de l'Afrique Equatoriale a été pour moi un cauchemar. Un vrai cauchemar car il m'apparaît aujourd'hui comme un mauvais rêve.

Fort-Archambault : une chaleur à crever. La douche. Se couvrir d'un pagne, le laisser sécher sans s'essuyer et quand il est sec, repasser sous la douche : la seule façon de supporter les 40° étouffants.

Mauvais souvenir : nous y rencontrons un jeune Français qui, comme nous, épris d'aventures, parcourt le pays, sac au dos et en stop. Il en faut du courage ! Il se nourrit de sandwiches et de bananes. Il a entendu parler de nous, dit-il, et il manifeste un réel plaisir à nous rencontrer. Il aimerait que je lui raconte nos histoires.

« *D'accord, mais pas ce soir ! Je suis trop fatiguée. Demain.* »

⁸ Appelé Zaïre, en 1971, rebaptisé récemment Congo Kinshasa du nom de la capitale.

Le lendemain, les cris de colère de Boniface nous réveillent.

« *The bastard ! He has taken away all our water !* »

“*Le salaud ! Il a emmené toute notre eau.*”

Nous sommes catastrophés. Le problème de l'eau est crucial. Le filtre à bougies fonctionne jour et nuit. Nous avons toujours une dizaine de litres d'eau potable en avance.

Nous les avons, mais aujourd'hui, nous n'en avons plus une goutte.

« Le salaud » comme l'appelle Boniface, notre nouvel ami d'hier soir, que nous avons invité pour le changer de ses éternels sandwiches, le salaud est parti ce matin à la sauvette emmenant toute, mais toute notre eau !

Maurice est furieux et je comprends sa colère. Pourtant, je suis plus indulgente ; le pauvre ne pouvait partir sans ! Evidemment, il n'était pas obligé de tout nous prendre. Mais nous, au moins, nous avons un filtre et nos réserves vont se reconstituer.

Ce Boniface est à notre service depuis la naissance de notre petit garçon. À l'époque, nous avons un boy, Charlie. Nous avons donc besoin d'une nurse, car nous n'aurions jamais voulu laisser notre bébé seul, un seul instant.

En Afrique, les nurses ne sont pas forcément des femmes. Il y a aussi des boys-nurses parce que les hommes savent souvent mieux s'occuper des enfants.

Neveu d'un roi du Bénin, Boniface nous a été présenté par Lewis, le majordome de nos amis Maigrot, d'Ibadan, en Nigeria, Lewis lui-même fils de roi et futur héritier du royaume Ibo.

La coutume veut que les notables indigènes, fonctionnaires, cultivateurs, commerçants, placent leurs enfants dans des missions, catholiques ou protestantes, où ils apprennent l'anglais et les bonnes manières qui leur ouvriront bien des portes, du métier de boy à celui de fonctionnaire ou étudiant, jusqu'à celle de ministre et même ambassadeur comme ce boy de Fort Lamy que nous avons retrouvé, à Paris, ambassadeur du Tchad.

Boniface, neveu d'un roi, quelle référence !... Nous l'embauchons même deux mois avant la naissance prévue. Il servira de « *small-boy* » à Charlie.

Or, voilà que Charlie disparaît un jour après avoir forcé la serrure du cadenas de la cantine qui contenait environ cinq cents livres sterling, fruit de notre exposition de peinture.

La police le retrouve. C'est la prison... Lorsque, apitoyée quand même, je lui rends visite, son visage est si plein de haine qu'il me fait peur, lui si gentil, si dévoué !...

Je dois lui chercher un remplaçant.

« Mais pourquoi Madame veut reprendre un boy⁹ ? Moi je peux me débrouiller tout seul » m'affirme Boniface qui partage notre désarroi.

C'est ainsi qu'il est passé au rang de boy-cuisinier. Intelligent, affectueux, il s'est très vite attaché à son petit maître et depuis sept ans, il nous suit partout car, lui aussi, a la curiosité et la passion qui nous animent.



Lorsque nous rentrons en France en 1954, il nous supplie de l'emmener avec nous. Mais pour venir en France, il lui faut un passeport et pour cela, avoir vingt et un ans. De plus, à sa naissance, l'état civil n'existait pas et aucun Noir ne connaît son âge exact.

Depuis deux ans qu'il est avec nous, il a grandi énormément, il est devenu un jeune homme, a pris des leçons de boxe – sa passion – et sait prendre l'air sérieux d'un adulte. Il portera toujours, sur sa carte d'identité devenue obligatoire, six à huit ans de plus que son âge.

Intelligent, il apprend vite le français, apprend aussi comment manier le matériel et devient notre projectionniste à qui, évidemment, nous payons un supplément de salaire qui l'encourage !

⁹ Les boys nous parlent à la 3^{ème} personne, politesse oblige, politesse enseignée par les missionnaires.

Toujours élégant, il avait de la classe. Mais n'était-il pas de sang royal ! Il passait souvent pour un haut dignitaire, lorsque, en voyage pour nos conférences, il se prélassait sur le siège arrière de la voiture, alors que Maurice en blouson de cuir, passait pour son chauffeur.

Avec quelle déférence il était servi par les obséquieux maîtres d'hôtel des grands restaurants !

« *Son Excellence désire-t-elle encore du rôti ?* »

Et il avait toujours double ration car, à son âge, on a toujours bon appétit surtout quand on est Africain.

Le restaurant n'y perdait rien, car Boniface aimait se placer près d'une fenêtre et la curiosité des passants les incitait à rentrer pour y manger !

Les étonnements et les aventures de Boniface en France, rempliraient un roman que, hélas, je n'ai pas ici le temps de raconter.



La vie d'exploratrice n'est pas de tout repos, mais elle devient un cauchemar lorsque ces sales petites bêtes qu'on appelle des amibes viennent se mêler de votre existence.

Une rechute de cette amibiase que j'ai connue au Maroc, m'a très vite terrassée, ne me laissant que la force de conduire ma Land-Rover, pour m'affaler sur un lit de camp et laisser mes trois hommes s'occuper de tout. Les trois hommes : le mari, le petit garçon de huit ans et notre brave Boniface, le boy, qui nous accompagne depuis la naissance de notre Francis.

Je n'ai plus que le souvenir de pistes infectes, dans la savane ou la forêt, de crevaisons que je vivais comme dans un rêve, abrutie que j'étais par tous les médicaments ordonnés par les docteurs, de Fort-Lamy, de Fort-Archambault, de Berberati... : syncortyl, strychnine, émétine... et j'en passe...

Tous aussi inefficaces, puisque j'étais là, pantelante, tordue de coliques, épuisée par la chaleur.

Mon brave petit garçon de huit ans m'avait dit : « *T'en fais pas, Maman, ton boulot, je vais le faire...* » Avec le plus grand sérieux du monde, le soir venu, il sortait notre magnétophone pour raconter notre étape. On se rappelle que, depuis longtemps déjà, il sait se servir de notre magnétophone¹⁰ ; une fois guérie, j'ai eu la surprise de trouver une cassette où j'ai pu retrouver quelques anecdotes et devant mes félicitations, toujours avec le plus grand sérieux, il m'a répondu : « *Mais j'apprends mon métier de journaliste !....* »

Routes coupées par des arbres cassés par les éléphants... Il faut attendre que les « Pidebioudi », les indigènes, aient dégagé. Francis continue à les appeler Pidebioudi (prononciation en pidgin, petit nègre anglais) de PWD, *Public Work Department*, c'est-à-dire Travaux Publics.

Je me souviens surtout qu'en pénétrant au Tchad, Francis qui auparavant au Nigeria ne parlait le français qu'avec nous, Francis avait soudain en une journée acquis une quantité de mots français, entendus dans la rue.

« *Quand est-ce qu'on bouffe ?* »

Ou autres expressions gagnées par-ci, par-là et dont il ne devinait pas le vulgaire.

Mais le mot « vulgaire », il le connaissait et il lui suffisait de dire :

« *Ne dis pas ce mot-là, c'est vulgaire, dis plutôt tel mot.* »

Je me souviens aussi de la femme du gouverneur qui vint l'inviter au goûter qu'elle offrait aux petits Français de Fort-Lamy et à qui j'expliquais ce problème :

– S'il sort un « gros mot », dites-lui simplement : C'est vulgaire.

– Rassurez-vous, m'a-t-elle dit quand je suis allée le rechercher, il n'en a pas dit un seul.

¹⁰ Voir la *Fête des Pêcheurs* à Argungu.

Je me souviens de pistes ravinées dans la forêt tropicale, mais aussi de belles routes de latérite rouge dans les plantations de palmiers à huile, de caféiers, ce café qui sèche sur les routes au point qu'un jour, nous ne pouvons éviter de rouler dessus, ce qui rend Boniface perplexe.

« Si j'en ramassais un sac, je le revendrais au marché !!! »

Je me souviens de ponts à demi-pourris, laissant entre leurs poutres des fissures qui laisseraient passer une roue.

Je me souviens de ces termitières qui se dressaient parfois au milieu de la piste, cette piste ravinée aux sillons si profonds qu'il fallait rouler sur les bosses dans un périlleux équilibre et où nous faisons une moyenne de dix kilomètres à l'heure. Je me souviens de ces termitières cathédrales, qui peuvent atteindre deux mètres et plus. Nous nous amusons à creuser dans l'une d'elles pour expliquer à notre petit garçon la vie et le travail des termites, ce que vous avez pu voir souvent à la télé.

Les termitières ont la forme de cathédrales gothiques en pays sec ; de champignons en pays de pluies.

La chambre royale au centre est entourée des chambres de la « nursery » où « évoluent » les œufs. Ceux-ci ne passent pas par l'état de larve ; il en sort un insecte miniature gros comme une tête d'épingle.

Tout autour de la « nursery » des jardins, des champignonnières destinées à nourrir les insectes, des cheminées d'aération pour aider à l'humidification ; cheminées assez larges pour que mangoustes naines, serpents y logent et cette cohabitation semble ne déranger en rien les insectes !...

Je me souviens surtout de la cordiale hospitalité dont nous avons joui partout, surtout parce que j'étais malade.

À Bambari, où nous sommes les hôtes du CRCT (Centre de Recherche sur le Coton et les Textiles) je n'en peux plus.

Je sais que je vais partir d'ici les pieds devant ! Qu'on me laisse en paix ! Je suis restée plusieurs jours inconsciente et puis il y a eu un miracle. Il y avait à la Mission Catholique de Bambari un père guérisseur, hypnotiseur de surcroît qui a su calmer la douleur, interrompre les vomissements et surtout la souffrance. Je vomissais toujours, mais je ne souffrais plus. La présence d'un jeune médecin et l'émétine aidant (le missionnaire m'a aidée à tenir le coup jusqu'au bout du traitement) je m'en suis sortie, mais si affaiblie que reprenant le volant, je n'avais plus le courage d'écrire.

Heureusement, mon brave petit bonhomme avait repris le magnétophone¹¹ et je transcris, ici, des mois plus tard, ce qu'il a raconté alors et désormais je lui donnerai la parole de temps à autre.



Depuis qu'on est au Tchad, tout le monde parle français, même les Noirs, mais il paraît qu'ils parlent « vulgaire » et je dois faire attention.

Le journal de bord de Francis au magnétophone :

« Le gendarme nous a même offert un verre de citronnade et proposé de prendre une douche. Au « campement » (ici, les rest-houses s'appellent, en français, des campements) on crève de chaleur. Le voisin vide des sacs de piment ; ça me fait éternuer !... »

« ... Ce matin, on a croisé un camion et maman qui ne s'est plus rappelée qu'on n'était plus en Nigeria, s'est arrêtée sur la gauche. Horreur ! Dans le camion, c'était le gendarme. Mais il n'a pas été méchant du tout ; il est si heureux de rencontrer des Blancs dans son trou perdu qu'il nous

¹¹ Déjà au Nigeria l'an dernier, son père à la caméra, sa mère aux photos, c'est lui qui enregistrait les bruits de foule. Voir : « 1958, Francis découvre son pays natal »

FEUILLETON

L'OMNISCIENCE

par
Michel SANTUNE

2^{ème} épisode :

LE lendemain matin, Julien se rendit à la bibliothèque municipale qui était abondamment fournie en ouvrages de tous genres, S. étant une ville d'une certaine importance. Il fit de même les jours suivants, absorbant littéralement le contenu de livres aussi divers que des encyclopédies, des romans, des recueils de poètes qu'il avait négligés jusque là, des manuels d'apprentissage de langues de toutes sortes allant du latin – qu'à son grand dam il n'avait pu étudier lorsqu'il était élève – , au grec ancien en passant par l'arabe et le mandarin. Au fur et à mesure qu'il s'appropriait le vocabulaire et la syntaxe de ces langues il en entendait les sons qu'il mémorisait aussi instantanément. Dès lors qu'une pensée lui venait à l'esprit, il était capable de la formuler selon son bon gré dans l'une des langues qu'il avait assimilées.

« *Mais à quoi peut bien me servir cette extraordinaire faculté ?* » se demandait-il souvent après avoir ingurgité des quantités astronomiques de connaissances.

À la fin de la semaine arriva son fils Kévin qui venait d'achever son Master de mathématique et envisageait de préparer le doctorat.

Là encore, il ne savait pas s'il devait l' informer de l'incroyable pouvoir qu'il possédait. En ayant discuté avec Chantal, celle-ci lui avait répondu qu'il n'avait qu'à suivre son instinct, qu'elle ne pouvait pas décider à sa place.

« *Kévin est étudiant en mathématiques, ce serait une hérésie de lui cacher cela !* » se dit-il en regardant son fils en train de remplir une grille de mots croisés. Il lui fit donc part de ce qui lui était arrivé.

Lorsqu'il eut terminé son récit, Kévin le regarda d'un air amusé :

– C'est encore une de tes fantasmagories ! murmura-t-il en se tournant vers sa mère dont l'air songeur le surprit.

– Tu ne vas pas y croire, Maman ! Tu sais bien que Papa a l'imagination fertile... Il devrait écrire ce genre d'histoires, je suis sûr que ça intéresserait les gens, que ça se vendrait bien.

Julien décida alors de se soumettre à nouveau à l'épreuve de la Bible qui était restée sur la table et qu'il brandit sous les yeux de son fils en lui demandant :

– Crois-tu qu'il soit possible de mémoriser intégralement ce pavé ?

– Bien sûr que non ! répondit Kévin en haussant les épaules, personne ne le pourrait, ou alors il faudrait y consacrer sa vie entière...Même le pape ne la connaît pas par cœur...Il faudrait être Dieu pour être capable de ça !

– Eh bien je ne suis pas Dieu mais je suis capable effectivement de te réciter la bible en sa totale intégralité ! Tu veux que je te montre ?

Il tendit le Livre à Kévin qui l'ouvrit au chapitre 1, »La Genèse «.

Incrédule au début, Kévin écouta son père réciter sans faire la moindre erreur le chapitre de la Genèse.

– On continue avec l'Exode ? interrogea Julien.

– Va pour l'Exode, répondit Kévin en ouvrant, comme sa mère l'avait fait, des yeux ronds comme des billes de loto.

Julien commença sa récitation mais à la fin de la deuxième page son fils l'interrompit :

- Récite-moi le chapitre 4 du *Lévitique*.
- Je vois, tu me soupçonnes de n'avoir mémorisé que *la Genèse* et *l'Exode*, sourit Lucien, mais pas de problème, je commence :

*Le sacrifice pour le péché : a) du grand prêtre
Yahvé parla à Moïse et dit :
Parle aux Israélites, dis-leur :
Si quelqu'un pèche par inadvertance
contre l'un quelconque des commandements de Yahvé...*

Il lut intégralement jusqu'à la fin du chapitre 4.

Kévin, dont l'incrédulité était pour ainsi dire anéantie lui demanda de lire d'autres extraits des *Nombres*, du *Deutéronome*, puis il passa au *Nouveau Testament* et finit, comme de bien entendu par *l'Apocalypse* de Jean. À chaque fois il interrompait le lecteur lui demandant de citer des extraits très précis situés au milieu ou à la fin.

Quand le test fut terminé, Kévin regarda son père avec stupéfaction :

- Alors, ce qui t'est arrivé est bien réel ?
- Tout ce qu'il y a de réel ! Aussi réel que ta présence en face de moi et celle de ta mère, autant que nous puissions juger de ce qu'est la Réalité.
- Tu crois donc à ces autres mondes régis par d'autres lois que celles de la physique et par d'autres dimensions ?
- Il n'est plus question de croire lorsqu'on sait ! répondit Julien d'un air songeur..Moi-même je n'y croyais pas – enfin pas plus que cela – mais j'y suis allé, j'ai vu et je l'ai vécu .
- *Veni, vidi, vici !* ajouta Kévin en posant le Livre sur ses genoux pendant que Julien rectifiait ces paroles latines :

Veni, Vidi, Expertus !

Pendant quelques instants, le silence se fit.

Un ange passa comme le dit l'expression bien connue.

- Au fait, tu ne connaîtrais pas quelques problèmes de mathématiques insolubles ? demanda-t-il à Kévin.
- Il en existe plusieurs, répondit celui-ci dont l'air dubitatif avait fait place à une certaine résignation face à cet impossible rendu tout à coup, par on ne sait quel miracle, possible. Par exemple il en est un dont la personne qui le résoudra se verra attribuer la médaille Fields qui est l'équivalent du prix Nobel pour la mathématique! Je vais te le poser, après tout on ne sait jamais...Après la démonstration que tu m'as faite ! Peut-être es-tu capable de trouver la solution. Voilà : « *Trouver la valeur réelle de x pour laquelle on obtient : $1^x + 2^x + 3^x + 4^x \dots = 0$. C'est-à-dire la somme de tous les entiers naturels non nuls élevés à la puissance x pour laquelle on obtient 0* »

Julien fronça les sourcils cherchant quelle pourrait être cette puissance ... Il réfléchit à haute voix :

- Si j'ai bien compris, il faut que l'entier naturel élevé à la puissance X annule la valeur de l'entier naturel précédent élevé à la même puissance ou encore que chacun des entiers naturels à la puissance x soit aussi égal à zéro ?
- C'est tout à fait ça ! affirma Kévin en arborant un petit sourire narquois.
- Julien fit appel aux innombrables notions dont les entités avaient enrichi son cerveau, puis il commença sa démonstration sans même se donner la peine de l'écrire :
- Eh bien, procédons par l'absurde comme vous dites vous les mathématiciens, supposons le problème résolu...

La démonstration dura à peine quelques minutes, les formules adéquates s'affichaient devant les yeux – ou dans l'esprit – de Julien qui se contentait de les lire.

– Voilà cette fameuse valeur de X ! s'exclama-t-il d'un air quelque peu gêné car il n'avait rien fait de plus que lire ce qu'on lui montrait.

– Ce n'est pas possible ! s'étonna Kévin qui demanda à son père de coucher sa démonstration sur le papier.

Julien se replongea dans sa transe méditative et s'appliqua à recopier les divers signes et formules qui s'affichèrent de nouveau toujours avec la même inconcevable netteté.

Quant à moi je ne puis vous indiquer quelle est cette valeur de x car cela, vous vous en doutez, dépasse de loin le cadre de mes compétences !

Quand cela fut terminé, Kévin s'empara vivement de la feuille de papier et se mit à vérifier point par point les différentes étapes de la démonstration. Ce qui le dérouta ce fut la relative simplicité de celle-ci, les formules, certes complexes, suivaient le cours d'un raisonnement clair, net et imparable et la valeur de X annulait celle de tous les entiers naturels auxquels on l'appliquait comme exposant bien que leur suite soit infinie !

– Comment ne pas y avoir pensé plus tôt ? Cela paraît si simple ... Quand on a la solution, ajouta-t-il d'un air sérieux car lui-même, à ce moment, avait l'impression d'évoluer dans un espace à d'autres dimensions, ce qui lui fit penser à la géométrie riemannienne.

– Cette façon de raisonner me semble provenir d'un monde différent du nôtre, à première vue cela paraît très simple mais cette conception et cette approche de la mathématique a quelque chose d'étrange, d'inconnu, murmura Kévin dont le regard était désormais empreint d'une certaine anxiété.

– Qu'allons-nous faire de ça ? se demanda-t-il comme s'il se parlait à lui-même.

– Eh bien, tu vas en faire part à tes professeurs.

– Mais ils me demanderont qui a trouvé la solution !

– Tu peux leur dire que c'est...

– Moi ! Jamais ! Il n'en est pas question ! Pour qui me prends-tu !

Julien apprécia cette réponse péremptoire qui laissait deviner chez son fils une grande honnêteté intellectuelle mélangée à un soupçon d'orgueil.

– Alors, tu leur diras que c'est moi ! Après tout, peut-être que je la mérite cette médaille Fields, sourit Julien en se tapotant le front...

De nouveau le silence se mit à peser dans la pièce. Kévin regardait son père avec sur le visage la marque de la réprobation.

– Non, tu as raison, reprit Julien, je devrai leur avouer que ce sont les « entités » qui m'ont donné la solution, ce serait déloyal de me l'approprier, mais me croiront-ils ?

– Les connaissant, je ne le pense pas, soupira Kévin... Alors, si tu veux leur faire part de ta « découverte » prépare-toi pour une cérémonie où tu seras mis à l'honneur et connu du monde entier.

Un frisson d'aise parcourut le corps de Julien, pénétrant jusqu'aux fibres les plus intimes de son âme car il avait toujours été en quête de reconnaissance et de célébrité tout en redoutant, paradoxalement, une trop grande exposition au public. Cependant, sa moralité scrupuleuse lui interdisait de se prévaloir d'une trouvaille dont il ne pouvait en aucun cas s'attribuer le mérite.



La nuit suivante, Julien eut un sommeil agité. Ne parvenant pas à s'endormir, il se retournait sans cesse dans son lit, ne cessant de regarder le cadran du radio-réveil qui affichait l'heure en chiffres verts fluorescents. Il ne parvenait pas non plus à se concentrer sur la lecture du roman qu'il avait commencé. Enfin, vers les trois heures du matin il sombra dans un sommeil profond semblable à celui qui l'avait pris juste avant son incursion dans le monde des « entités ». Mais au

tréfonds de ce sommeil, il perçut une voix qui lui parlait, c'était comme un froissement sonore pareil à celui d'infimes particules de matière. Cependant, ce que la voix disait résonnait dans son esprit avec une extrême clarté. Ne sachant plus s'il dormait ou s'il était éveillé, il scruta la pénombre qui régnait dans sa chambre et perçut une sorte de lueur, ou plutôt de souffle, qui se teintait des multiples nuances de la couleur verte :

– Je suis venue car il n'est pas bon pour toi que tu pénètres trop souvent dans notre monde, tu t'es bien aperçu qu'il n'obéit pas aux mêmes lois que le tien et des incursions trop fréquentes pourraient altérer ton jugement. Ainsi les mondes parallèles sont-ils séparés par des parois étanches qui les empêchent de communiquer les uns avec les autres. Nous t'avons exceptionnellement permis d'entrer dans le nôtre car ton âme anxieuse avait besoin de réconfort et ton esprit nous a paru susceptible d'accueillir les notions que nous t'avons transmises pour un peu de temps.

Ainsi s'exprimait l'entité qui manifestait son apparence par ce halo tremblant qui s'étirait ou se contractait sous l'effet du souffle qui le portait.

– Mais pourquoi moi ? interrogea Julien . Suis-je à ce point différent des autres ?

– Je viens de le dire, mais tu n'as pas écouté et pourtant je m'exprime on ne peut plus clairement ! Allons ! Concentre-toi un peu ! N'as-tu pas de questions autres que celle-là à me poser ?

– Si, bien sûr, répondit Julien en pensée. Ce soir je viens de résoudre une équation insoluble qui peut me valoir la plus haute récompense dans le domaine des mathématiques !

– Oui, je sais laquelle. Le monde dans lequel nous vivons, nous, inclut le système mathématique auquel appartient cette équation sur laquelle vos mathématiciens butent depuis si longtemps. Elle fut inspirée à l'un d'eux afin qu'il pressente que cette science universelle qu'est la mathématique s'applique à d'autres espaces qui ne sont pas soumis à la géométrie euclidienne. Il vous reste tant de choses à découvrir ! Nous-mêmes ne sommes parvenues à explorer qu'une infime partie du Savoir...Alors, en ce qui vous concerne...

La voix se tut pendant quelques instants sans doute pour laisser à Julien le temps de réfléchir.

– Puis-je m'attribuer le mérite de cette résolution alors que c'est vous qui me l'avez fournie ?

– En aucun cas tu ne dois parler de nous et ce pour deux raisons. La première est que personne ne te croirait et tu le sais très bien. La seconde est que l'Humanité n'est pas prête à accepter qu'il existe des intelligences qui lui sont supérieures. Vous vous prenez, vous les humains, pour le summum de la Création alors que vous n'en percevez qu'une partie infinitésimale ! Nous-mêmes n'avons point cet orgueil ! Mais pour répondre à ta question, le mieux que tu as à faire est de rendre publique ta découverte, cela amènera peut-être les cerveaux aguerris de vos scientifiques à entrevoir l'hypothèse qu'il se peut que d'autres pans de la réalité existent.

– Mais j'ai toujours été nul en maths, je suis un littéraire pur jus ! Personne ne croira non plus que c'est moi qui ai trouvé la solution !

– Nul en maths ! Cela n'est pas si sûr ! Je dirais plutôt que tu t'es désintéressé de la mathématique par paresse...Rappelle-toi, quand tu étais encore au lycée, en classe de première, tu avais d'excellentes notes, jusqu'au jour où tu as décrété que cela te demandait trop de travail.

Julien se revit à cette époque. Un jour, par bravade, il avait dit à son professeur – qu'il admirait par ailleurs pour sa logique et la clarté de ses démonstrations – qu'il ne voyait pas à quoi pouvait servir les mathématiques et que d'ailleurs il n'avait jamais rencontré de « fonctions » dans la rue. L'enseignant, pris au dépourvu, lui avait adressé alors des paroles blessantes :

« Elle peut servir à s'en sortir quand on est d'origine modeste ! »

Cela lui avait renvoyé en pleine figure son statut de pupille de la nation et le fait qu'on lui avait fait passer le concours de L'École Normale d'Instituteurs sans même lui demander s'il avait envie d'exercer cette profession. Quand il s'était retrouvé en seconde au lycée il n'avait même pas

conscience d'être « normalien » et qu'après le baccalauréat il avait de grandes « chances » de se retrouver en formation professionnelle.

– Il ne t'a pas répondu, reprit l'entité qui à présent était enveloppée d'un imperceptible halo rougeâtre que Julien perçut comme une manifestation de colère. Il s'est contenté de te rabaisser au lieu de te dire que la mathématique est la science qui régit les mondes et préside au mouvement des sphères, que sans elle rien ne pourrait exister. Pour lui, elle n'était qu'un simple exercice de l'esprit, un procédé servant à résoudre des problèmes, à faire des démonstrations qui te paraissaient étincelantes de clarté car en cet instant même je suis toi dans ton passé et je vois tes pensées se dérouler en fines spirales lumineuses qui ne peuvent rien me cacher. Je ressens également l'amertume dont ces paroles t'ont blessé. Alors, je te le dis : ne refuse pas la récompense qu'on voudra t'accorder, ton chemin a été assez difficile, les épreuves ne t'ont pas manqué, tu es parvenu à vaincre cette timidité malade qui t'accablait, tu t'es forgé une armure pour te protéger des coups que tu reçois toujours en pleine face à cause de ta sensibilité... Oui, une armure ou plutôt un masque pour voiler ta souffrance car tu continues de souffrir et de saigner à l'intérieur... Si nous t'avons permis de nous rejoindre, si nous nous sommes révélées à toi c'est parce que tu nous pressentais dans l'Invisible et que nous étions sûres que tu ferais un bon usage de ce que nous allions t'apprendre en élargissant le champ de ta conscience... Nous ne t'avons pas seulement fait don d'une mémoire eidétique mais aussi du pouvoir de faire avancer la Connaissance dans le domaine médical afin de soulager les maux qui accablent l'humanité et dont nous nous sommes venus à bout il y a très longtemps. Tu contribueras ainsi à mettre au point des remèdes efficaces contre les maladies qui vous affligent, mais ce pouvoir ne t'es confié que pour la durée de trois années terrestres car l'omniscience n'est pas faite pour l'Homme ou plutôt l'Homme n'est pas fait pour l'omniscience... Ainsi, nous t'avons également protégé des pressions qui pourraient s'exercer sur toi en t'empêchant d'accéder aux diverses notions qui pourraient rendre encore plus performantes vos armes de destruction... Ton omniscience est donc quelque peu limitée.

– Cela est mieux ainsi, répondit Julien, vous faites preuve de sagesse, je ne veux pas devenir un instrument au service des fabricants d'armes, nous en avons bien assez avec les bombes A et les bombes H. Je voudrais cependant vous poser encore une question, si vous le permettez.

– Pose ta question bien que je la connaisse déjà car je vois tes pensées derrière tes pensées, celles du présent mais aussi celles du passé et celles du futur, je regrette un peu de le dire mais tu m'es transparent !

– Alors, posez-la, vous ! reprit Julien quelque peu agacé de se savoir aussi « transparent » et totalement dominé par l'entité qui laissa échapper un petit rire qui fit disparaître le halo rougeâtre voilant l'éclat surnaturel du vert aux multiples nuances.

– Je vois aussi que tu es susceptible mais nul n'est parfait. Nous-mêmes avons nos petits défauts, tu as dû t'en rendre compte lors de ta visite ; certaines d'entre nous peuvent se montrer hautaines, voire même orgueilleuses tandis que d'autres sont d'un abord affable et doux. De plus, sache-le : la perfection serait insupportable !

Après avoir observé un court silence, elle reprit :

– Tu voudrais donc savoir s'il existe des intelligences supérieures à la nôtre... Eh bien je crois pouvoir répondre par l'affirmative. Cependant nous n'habitons ni le même temps ni le même espace. Ainsi en est-il du gaz violet qui n'existera que dans plusieurs millions d'années, des pierres roses en forme d'étoiles qui se trouvent sur de nombreuses planètes de la galaxie d'Andromède. Nous avons eu également affaire à des entités végétales qui peuplaient la Terre en sa prime jeunesse à l'époque du protérozoïque. Ces végétaux dont les graines avaient été apportées par les vents stellaires avaient la faculté de nous annihiler par la projection d'influx mentaux. Nous étions là bien avant elles, nos corps semi-fluides ressemblaient beaucoup aux vôtres mais nous ne ressentions ni le froid ni la chaleur, la faim et la soif nous étaient inconnues et nous pouvions aussi respirer au plus profond des océans. Nous avons alors construit des temples et des cités merveilleuses qui furent ensuite engloutis et dont les ruines gisent encore au fond des abysses. Mais lorsque s'implantèrent

ces « végétaux » nous avons été contraintes de nous réfugier dans l'Antarctique où nous avons érigé, sous les glaces, des cités souterraines dont il se pourrait bien que vous les découvriez un jour. Mais l'espèce végétale étendit son empire jusqu'à ces régions qui lui étaient demeurées un temps inaccessibles. Alors, nous émigrâmes vers les étoiles et nous ne revînmes sur la Terre qu'après le grand cataclysme qui mit fin à toute vie sur cette planète pendant près d'un million d'années. Afin de pouvoir survivre dans cet univers apocalyptique, nous avons revêtu définitivement la forme d'entités immatérielles.

– Mais pourquoi êtes-vous revenus sur la Terre ?

– Nous avons la nostalgie de nos cités sous-marines et souterraines dont nous savions qu'elles étaient indestructibles, nous voulions les habiter de nouveau et les entretenir car nous pouvons agir sur la matière par la force de notre pensée.

– La télékinésie ! s'exclama Julien qui s'était laissé emporter bien loin dans l'espace et dans le temps.

– C'est en effet l'un des pouvoirs que nous possédons.

– Vous avez émigré vers les étoiles mais la plus proche – Proxima du Centaure – n'est-elle pas située à plus de trois années-lumière ? Vous possédez donc des vaisseaux capables d'atteindre la vitesse de la lumière, ce qui d'après Einstein est impossible puisque cela entraînerait une inversion de la courbe du temps ! À cette vitesse on rajeunirait !

– Je vois que tu as assimilé nos « informations ».

– Pardon ! répliqua Julien, mais je savais cela bien avant que nous ne me visitiez !

– Je te l'accorde. Einstein ne s'est pas trompé sur le plan de la physique pure, mais nous n'avons pas recours à quelque engin que ce soit pour nous déplacer, nous le faisons par la pensée dont la vitesse est bien supérieure à celle de la lumière ! Nous avons non seulement maîtrisé l'espace que nous pouvons à loisir contracter ou déployer mais aussi le temps car il nous est possible de nous projeter mentalement à n'importe quelle époque du passé ou du futur sans modifier en rien la façon dont vous percevez l'espace-temps.

– C'est inimaginable ! s'écria Julien qui, après avoir observé un silence, demanda :

– Puis-je vous poser une dernière question ?... Mais vous devez déjà savoir de quoi il s'agit.

L'entité fut secouée d'un léger rire qui s'exprima par une accélération de l'incessante variation de ses nuances de vert.

– Dieu existe-t-il ? interrogea Julien qui se sentit pris de vertige comme lorsque l'on marche au bord d'un précipice vers lequel on est inexorablement attiré.

– La plus complexe des questions... même pour nous ! De quel droit te répondrais-je par oui ou par non ?

– Bref, vous ne le savez pas ! observa Julien.

– Notre science n'est pas infinie, il me semble t'avoir dit que ce que nous savons n'est rien comparé à ce qu'il nous reste à découvrir. Je vais quand même te répondre : Je pense que ce en quoi nous croyons de toute la force de notre âme finit toujours par exister...

– C'est-à-dire ?

– Eh bien, cela signifie pour vous les humains, que ceux qui possèdent une âme matérialiste n'évolueront après leur mort physique que dans les couches les plus basses de l'astral – que vous appelez l'Au-Delà –, alors que ceux qui possèdent une âme spirituelle évolueront dans les couches supérieures, plus près de la Lumière originelle.

– Y a-t-il un début, une fin ?

– Tout ce que je peux te dire c'est qu'il y a l'Éternité qui, comme tu le sais, naît d'elle-même et n'a ni début ni fin.

– Je vois, dit Julien.

– Bien que nous maîtrisions le temps, je m'aperçois que pour toi il commence à se faire très tard alors que tu dois être en bonne forme demain pour t'essayer à tes nouveaux talents. Je vais donc m'en aller.

– Reviendrez-vous me voir ?

– Peut-être et peut-être pas. Je ne suis pas de ton espèce et je sais qu'il vaut mieux pour toi que je te laisse tranquille...N'oublie que ton pouvoir ne t'est donné que pour un temps et que tu reviendras à ton état initial, ni plus ni moins !

Sur ces paroles formulées mentalement, l'entité se replia pour n'être plus qu'un point de couleur vert émeraude qui flotta quelque temps dans l'espace et disparut à la vitesse de l'éclair.



Le lendemain Julien se soumit à d'autres exercices impliquant le recours à sa mémoire eidétique. Par jeu il réussit même à résoudre l'éternel problème de la quadrature du cercle.

Kévin fit part à ses professeurs de la résolution du problème concernant la valeur de X. Ceux-ci, d'abord incrédules, durent se rendre à l'évidence : la valeur indiquée était la bonne et l'addition se vérifiait ! Mais avant qu'ils ne le félicitent Kévin leur dit que c'était son père, professeur de Lettres, qui avait trouvé la solution. Leur étonnement atteignit alors son paroxysme et ce n'est que face à l'insistance du jeune homme qu'ils finirent par admettre cette invraisemblance.

Julien fut donc invité par ces doctes mathématiciens à réitérer devant eux son implacable démonstration.

– Le problème est abordé d'une manière étrange, voire même déconcertante... Ce raisonnement s'inscrit dans une logique inhabituelle... Cela me rappelle la théorie de Riemann sur le système hyperbolique des équations à dérivées partielles, marmonna le professeur Devilder comme s'il se parlait à lui-même. Mais comment avez-vous trouvé cela ? demanda-t-il à Julien.

– Je ne sais trop comment, répartit Julien en se tenant le menton... Depuis quelque temps, il me semble que le champ de mes connaissances s'est considérablement agrandi. J'ignore totalement comment cela s'est produit mais en parcourant machinalement les ouvrages de mathématique et de physique de mon fils, je me suis aperçu – à mon grand étonnement – que je comprenais les notions qui y figuraient avec une extrême facilité. Je possède même depuis lors une mémoire eidétique !

On lui demanda alors de se prêter à nouveau à l'exercice qui consiste à relire mot à mot le contenu d'un livre sans, bien entendu, avoir le texte sous les yeux.

L'étonnement ambiant confinait désormais à un total ébahissement.

– Comment faites-vous pour mémoriser de cette façon ? interrogea le professeur Delambre, agrégé en neurolinguistique.

– Je ne mémorise pas, je photographie le texte et, sur simple demande, celui-ci se présente à mes yeux.

– Extraordinaire ! laissa échapper le praticien, votre cerveau a dû subir une modification...mais laquelle et surtout quelle en est la cause ?... Il faudrait que nous puissions observer votre cerveau en train de « fonctionner » suggéra-t-il en dirigeant sur Julien un regard empreint de perplexité.

– Je veux bien me prêter à tous les examens que vous voudrez, répondit Julien à condition que ce ne soit pas douloureux.

– Rassurez-vous, nous pratiquerons simplement quelques IRM dont la plupart seront indolores.

– Et pour les autres ?

– Il faut parfois injecter un produit de contraste afin de mettre en évidence les régions précises que l'on veut observer, mais vous ne sentirez pratiquement rien.

Julien acquiesça.

À l'issue de ce colloque improvisé, il fut convenu que, sous réserve de la production d'une attestation sur l'honneur, précisant qu'il était le véritable auteur de la « solution » du problème, on le proposerait pour la Médaille Fields et ce bien qu'il ne possédât aucun diplôme de mathématique. Ladite médaille devant être remise cette année-là – elle ne l'est que tous les quatre ans – Julien

figurerait sur la liste des « nominés » et serait vraisemblablement l'un des trois récipiendaires de cette récompense suprême décernée par le congrès mondial des mathématiciens.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre : « *UN PROFESSEUR DE LETTRES TROUVE LA SOLUTION À UN PROBLÈME SUR LEQUEL LES PLUS GRANDS MATHÉMATICIENS AVAIENT SÉCHÉ JUSQU'À CE JOUR !!!* »

Telle était la UNE de nombreux journaux qui parurent dès le lendemain.

Julien se prêta volontiers aux multiples interviews pour lesquelles on le sollicitait. Jamais il ne fit part de l'existence des « entités » répétant seulement qu'il avait soudain senti le champ de ses connaissances s'agrandir.

Il accepta de participer à l'émission télévisée *les incroyables Talents* où sa mémoire eidétique fit florès de même que l'extrême facilité avec laquelle il effectuait les calculs les plus complexes.

La question revenait chaque fois, toujours la même : « *Mais comment faites-vous ?* » et la réponse était également toujours la même : « *Je ne fais rien de particulier, le résultat s'affiche devant mes yeux et je n'ai plus qu'à le lire !* » De même, il éblouit littéralement le public en reproduisant avec une précision diabolique les moindres détails d'une gigantesque fresque découpée en petits carrés dont chacun était désigné par une lettre et un chiffre.

« *Que voit-on en T1, X12, J13 ... ?* »

Et chaque fois la reproduction qu'il effectuait était en tous points fidèle à l'original.

Julien s'amusait beaucoup et goûtait sans réserve aux plaisirs de la célébrité, puisqu'on le lui avait permis...

La cérémonie de la remise de la Médaille eut lieu quatre mois plus tard, ce qui lui valut une renommée internationale.

Il se soumit également aux différents examens médicaux qui ne révélèrent rien de particulier concernant l'organisation et le fonctionnement de son cerveau.

Cependant, il étonna les médecins qu'il côtoya par l'étendue de ses connaissances dans le domaine médical, si bien que ceux-ci l'invitèrent à participer aux travaux de recherche concernant le cancer, les maladies auto-immunes et bien d'autres encore, invitation qu'il accepta volontiers car il n'avait pas oublié les paroles de l'entité :

« *Tu contribueras ainsi à mettre au point des remèdes efficaces contre les maladies qui vous affligent, mais ce pouvoir ne t'est confié que pour la durée de trois années terrestres.* »

La mémoire eidétique et les extraordinaires facultés dont on lui avait fait don, n'étaient peut-être que le moyen que les entités avait imaginé pour l'introduire auprès des plus grands chercheurs œuvrant dans le domaine médical.

C'est ainsi que, au cours des trois années qui suivirent, il mit au point un vaccin contre tous les types de cancers, et plusieurs remèdes qui permirent de réduire considérablement les effets désastreux des maladies telles que la polyarthrite rhumatoïde, la mucoviscidose, la maladie de Parkinson, et bien d'autres encore... Si bien, que le corps médical commençait à s'inquiéter pour sa survie...

Julien sentait planer au-dessus de lui une sourde menace et les regards noirs que lui jetaient parfois certains de ses « collègues » ne faisait qu'amplifier cette impression désagréable.

« *C'est sans doute pour ça que les entités ne m'ont pas permis de mettre au point le remède total, la « panacée universelle », se répétait-il souvent ; il faut bien que les médecins continuent de gagner leur vie !* »

Il jugea bon également de déposer des brevets et d'en laisser l'entier bénéfice à ses collaborateurs.

Trois ans plus tard, le jour anniversaire de son incursion dans le monde des entités, Julien sombra dans un sommeil profond qui dura vingt-quatre heures.

Il se retrouva en rêve dans la clairière où il aimait à se promener quand il était enfant, seul et jaloux de sa solitude. Mais cette-fois-ci une voix amie l'accompagnait qui lui disait :

« Vois ces arbres aux feuillages dont les nuances de vert varient à l'infini, de même que ces herbes folles qui bordent le chemin, n'est-ce pas là un aperçu du paradis dont vous parlez si souvent, vous autres humains ? »

Julien ne pouvait qu'approuver, il aurait bien voulu parler mais il préférait se laisser aller à cette exquise sensation de joie qui se nouait au niveau de son plexus, c'était comme un glaive de lumière qui le soulevait de terre, il ne marchait pas, à vrai dire, il planait...

La voix reprit :

« Quand tu venais ici il y a bien longtemps tu pressentais déjà notre présence dans le bruissement du feuillage habité par le vent. Nous te parlions déjà alors et tu nous écoutais avec dans le regard le signe de l'éblouissement. Oui, nous communiquions avec ton âme réceptive toujours en quête d'émerveillement. C'est pourquoi nous t'avons choisi pour que tu aides les tiens...même si certains d'entre eux ne le méritent pas toujours. À présent, comme il était convenu, nous devons te laisser avec les facultés que tu possédais quand nous t'avons invité dans notre monde...tu ne ressentiras ni frustration ni angoisse, cette expérience surhumaine te laissera le souvenir d'un rêve merveilleux. »

La voix se tut, se tarissant peu à peu comme une source, mais avant qu'elle n'ait tout à fait disparu, Julien émit le souhait de conserver la connaissance des langues qu'il avait apprises et il comprit aussitôt que cela lui était accordé.

C'est alors qu'il vit venir à sa rencontre, sur le chemin, sa femme et son fils. Au moment où ils parvenaient à sa hauteur, il se réveilla dans son lit. Après s'être frotté les yeux durant quelques instants, il se dirigea vers la cuisine où Chantal devait être en train de préparer le dîner car il était près de vingt heures.

– Enfin te voilà ! s'exclama-t-elle en se dirigeant vers lui pour lui planter un baiser sur la joue.

– Eh oui, me revoilà et tel que j'étais avant ...ou presque !

– Comment cela ?

– Eh bien, c'est ce qui était convenu, trois années, pas plus ! On m'a aussi parlé pendant mon sommeil pour me signifier mon retour à la normalité tout en m'autorisant à garder la connaissance des langues que j'ai apprises durant cette « expérience ».

– Alors ? Plus de mémoire eidétique ? soupira Chantal.

– Plus de mémoire eidétique et c'est mieux comme ça !

Pour vérifier, il se prêta de nouveau au test de lecture. Chantal ouvrit un livre. Julien déchiffra ce qui était écrit mais lorsque sa femme lui demanda de réciter le texte mot à mot, il ne vit s'afficher devant ses yeux que la forme à peine esquissée d'une page qui disparut aussitôt comme un songe.

FIN

Dans le prochain numéro :
Le Cauchemar d'Este, par Claude JOURDAN



MORCEAU CHOISI

Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné

un roman de Thierry ROLLET

dont nous vous offrons un extrait :

NB : Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné s'inscrit dans la reconnaissance du sacrifice des Harkis, ces gens qui ont pris le parti de la France durant la guerre d'Algérie. Notre époque continue de les appeler traîtres dans leur pays, patriotes et martyrs dans le nôtre, qui n'a pourtant pas su les accueillir ni les remercier comme ils le méritaient. Ce roman souhaite contribuer à leur rendre cette justice à laquelle ils n'ont jamais eu droit jusqu'à aujourd'hui.

CHAPITRE 12

LE *Sidi-Brahim* était un navire de classes. Entendons par là que ses passagers étaient très nettement diversifiés. Dès l'embarquement, ils avaient été divisés en deux catégories bien distinctes : les Pieds-Noirs rapatriés et les harkis. Leurs logements respectifs bénéficiaient de la même distinction : les cabines pour les premiers et l'entrepont, pour ne pas dire la cale, pour les seconds.

L'embarquement s'était néanmoins déroulé sans anicroche : c'était bien le moins après tant d'épreuves et d'incertitudes. La chance nous avait souri, à défaut des conditions de traversée.

Nous nous retrouvâmes donc, mon père, mes sœurs et moi, dans une sorte de négrier surpeuplé, sans hygiène ni même un souffle d'air. Najma et Fatima se débrouillèrent tout de suite pour tendre des burnous dans le coin que nous occupions, afin de préserver quelque peu notre intimité. Mon père ne put supporter la chaleur : immédiatement, il se coucha et demeura, durant les trois jours que dura la traversée, dans un état de semi-prostration. Il ne pouvait garder la moindre nourriture et je devais veiller à ce qu'il ne s'étouffât pas avec ses hauts-le-cœur, ainsi qu'à maintenir, à grand renfort d'une eau douteuse, un semblant de fraîcheur pour son front et son torse. Je tremblais que son horrible blessure, dans un tel climat d'insalubrité, ne recommençât à suppurer, ce qui eût signifié pour lui une condamnation à mort. J'étais seul à m'occuper de lui car, selon nos coutumes, il n'était pas convenable que des jeunes filles comme mes sœurs fussent aux petits soins pour un homme adulte. Elles avaient d'ailleurs d'autres occupations tout aussi importantes : merveilleuses de dévouement et d'efficacité, elles soignaient les femmes et les enfants, leur évitant notamment les deux plus grands dangers auxquels nous étions tous exposés : les coups de chaleur et la déshydratation.

Le débarquement au port de Marseille se fit de nuit. Pour être plus précis, le cargo arriva vers la fin du troisième jour, mais on fit débarquer les Pieds-Noirs en premier. Un comité d'accueil, composé de fonctionnaires du Secrétariat d'État aux Rapatriés, avait été préparé spécialement pour eux. Surpris, je voulus monter sur le pont avec quelques compagnons, mais un officier nous empêcha de passer :

– Les Français d'abord ! dit-il d'une voix sèche.

– Je suis Français et ma famille aussi ! protestai-je, exhibant mes papiers militaires et aussitôt imité par mes camarades.

L'officier fut inflexible. Ce fut notre première désillusion : nous n'étions pas considérés comme des Français en France. Au mieux, nous passions pour des citoyens de seconde zone, nous qui avions si souvent combattu en première ligne dans l'armée de la République !

Lorsque enfin nous reçûmes l'ordre de débarquer, on nous guida dans un endroit désert du port, au milieu des docks et des entrepôts, jusqu'à deux convois qui nous attendaient. N'ayant pas quitté mon uniforme aux galons d'adjudant, je partis aux nouvelles et réussis à interpeller un soldat qui, au vu de mon grade, me répondit au garde-à-vous – sans doute l'obscurité ambiante l'empêchait-elle de voir qu'il avait affaire à un Arabe. Il m'apprit que l'un des convois ferroviaires partait pour le camp de Bourg-Lastic, en Auvergne, l'autre pour celui de Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales. Le premier était réservé aux familles nombreuses, le second aux harkis les plus « durs », c'est-à-dire les plus aptes aux travaux qui les attendaient là-bas. Nouveau reclassement, plus pragmatique encore que le précédent... !

Alors qu'avidement de précisions supplémentaires, je m'apprêtais à interroger de nouveau le soldat, je vis accourir Fatima, en larmes et criant presque :

– Hassan ! Hassan ! Viens vite ! Ils veulent nous enlever *baba* ! Ils veulent l'emmenner, l'enfermer !

Je la suivis tout en essayant à grand-peine de la calmer. Je l'avais laissée, avec Najma, auprès de notre père, toujours grabataire et que nous avions dû débarquer sur un brancard. Fatima me conduisit là où ils étaient restés tous trois : deux infirmiers soulevaient déjà le brancard dans l'intention de le placer dans une ambulance 404, moteur tournant, le chauffeur, à son volant, n'attendant plus que la fermeture des dernières portières.

– Eh là ! Qu'est-ce que vous faites ?

L'un des infirmiers m'apostropha d'un ton rogue :

– Qui tu es, toi ?

– Adjudant Boulaïd, du Commando Georges, répliquai-je, voulant donner ce que j'estimais être ma plus importante référence, de manière à les impressionner davantage. Je répète ma question : que faites-vous ?

– Vous le voyez bien, mon adjudant, répondit l'autre infirmier. Nous avons ordre d'emmenner tous les malades et les blessés à l'hôpital le plus proche.

– Notre père partira avec nous ! dis-je avec force. Nous nous occuperons de lui.

– Vous voyez bien que c'est impossible. Regardez dans quel état il est. Là où nous l'emmenons, il sera bien mieux soigné. Vous pourrez prendre de ses nouvelles, venir le voir...

Il ne semblait pas vraiment croire à ce qu'il disait, sauf en ce qui concernait l'état de mon père : quasi-inconscient, il avait fini la traversée dans cet état de léthargie qui faisait de lui cet être pantelant, que l'on eût dit presque mourant, le teint cireux, grelottant de fièvre. Je me fis violence pour admettre que les infirmiers avaient raison : notre père serait mieux soigné dans un hôpital que dans ce camp de travail où l'on s'apprêtait à nous envoyer. Il me fallut toute mon autorité pour le faire comprendre à mes sœurs, qui sanglotaient tandis que l'on embarquait *baba* dans l'ambulance. Je les pris dans mes bras, refoulant mes propres larmes, tandis que les feux rouges de la 404 se fondaient dans la nuit.

Tel fut le dernier souvenir que nous emportâmes de notre père et auquel nous restâmes accrochés, sans nous douter alors que nous ne le reverrions plus jamais...



Et ce furent deux journées de voyage supplémentaires, dans ce train uniquement composé de wagons à bestiaux, sans plus d'hygiène et d'intimité que dans les cales du *Sidi-Brahim*. Qu'avions-nous fait pour être ainsi traités ? En tant que soldat, jamais je n'avais voyagé ainsi. À la gare de Rivesaltes, j'accueillis presque avec soulagement les camions militaires dans lesquels on nous entassa avec armes et bagages : j'avais l'impression de retrouver mes habitudes de soldat.

Nous nous retrouvâmes donc dans un camp qu'à l'instar de mes camarades, j'avais supposé militarisé. Certes, il l'était grâce à la présence des soldats français qui nous entouraient depuis le départ d'Alger. Cependant, le camp ne ressemblait nullement à une caserne, toujours entourée de murs d'enceinte : c'était des barbelés qui les remplaçaient, évoquant plutôt un de ces camps de prisonniers où, dans le bled, étaient parqués d'ordinaire les fellagas capturés. Allait-on désormais nous confondre avec eux ?

Les « habitations » étaient composées mi-partie de baraquements préfabriqués, mi-partie de tentes marabouts. On nous expliqua que d'autres baraquements seraient bientôt construits... par nous, puisque ce camp était notre nouvelle résidence commune. Les tentes remplaçaient d'anciennes baraques démolies « *pour des raisons de vétusté* », nous dit-on. En effet, nous devions apprendre plus tard que ce camp, datant de l'entre-deux-guerres, avait déjà servi aux républicains espagnols réfugiés en 1936, aux juifs raflés sur ordre de Vichy sous l'Occupation, enfin aux prisonniers allemands lors de la Libération. La preuve était faite : il s'agissait bien d'un camp de prisonniers. Et c'était là que l'on nous parquait, nous, des citoyens français, francisés du moins par l'uniforme que beaucoup d'entre nous portaient encore !

Mais il n'y avait pas à discuter. Puisque tel était le seul lieu de résidence dont nous pouvions bénéficier pour le moment, il nous fallait bien l'accepter. Je voulus jouer de l'influence de mon grade, du moins telle que je la supputais, pour plaider auprès du capitaine chef de camp la cause de ceux de mes hommes dont j'avais eu la chance de ne pas être séparé. Certains avaient des familles, avec des femmes enceintes : il leur fallait prioritairement des logements « en dur » et non des tentes, dont s'accommoderaient les célibataires en attendant mieux. Mes sœurs et moi reçûmes une bicoque d'environ 30 mètres carrés, divisée en deux petites pièces, sans eau courante ni sanitaires, comme la plupart des autres baraques d'ailleurs. D'énormes cafards et mille-pattes couraient sur les murs, s'introduisant par les fentes des planchers à travers lesquels on voyait la terre battue. Allah ! Allah ! Où était donc notre caserne, où harkis et harkettes étaient logés comme des nababs, comparativement à ces logements-ci ?!?

J'ai oublié de dire que le chauffage était tout aussi inexistant, alors que nous étions en automne et qu'un froid aigre commençait à s'insinuer dans ces baraquements de planches mal jointes. Après trois nuits passées dans ces conditions climatiques dont seuls les Kabyles comme nous pouvaient encore s'accommoder, on nous distribua quelques poêles Godin qui, sitôt allumés, dispensèrent une chaleur de fournaise. Des refroidissements, des toux à répétition affectèrent la plupart d'entre nous. Il nous fallut, de toute façon, limiter le chauffage car le charbon ne nous était fourni qu'avec parcimonie, sur ordre exprès du chef de camp, le capitaine Meillard, ex-responsable d'un SAS et qui savait mener les harkis.

Il nous le démontra vite, usant de son autorité toute neuve pour instituer dès les premiers jours la discipline particulière du camp, qui relevait de sa seule autorité. Du fait de mes anciennes fonctions de chef de section, je fus très tôt mis à contribution, devenant d'emblée son assistant. Tous les matins, à l'aube, je devais battre le rappel des hommes du camp. J'étais d'ailleurs très heureux de compter parmi eux mes inséparables Abdeslam et Messaoud, ainsi que d'autres fidèles compagnons de la première heure. Prenant leur tête, je les faisais défiler en bon ordre jusqu'à la « place d'armes », une esplanade remblayée de cailloux au centre de laquelle le mât du drapeau français était planté. Abdeslam avait été bombardé responsable des couleurs ; c'était donc lui qui accrochait le drapeau à la drisse et le hissait tandis que retentissait la sonnerie, mettant tout le monde au garde-à-vous. Le cérémonial inverse se déroulait chaque soir. Ce n'était pas pour nous déplaire, instruits que nous étions depuis longtemps déjà de la discipline militaire. Nos problèmes, qui s'accumulèrent rapidement, étaient d'une toute autre nature.

Aux conditions sanitaires s'ajoutèrent très tôt les problèmes alimentaires. Nous devions acheter nos provisions à l'épicerie du camp, car il nous était interdit, sauf pour le travail, de sortir de l'enceinte barbelée. Nos femmes, qui s'attendaient à y trouver de la farine pour faire de la semoule, ainsi que des pois chiches et de la viande de poulet et de mouton pour le couscous et les tajines

traditionnels, s'effrayèrent de ne rien trouver d'autre à acheter que des pommes de terre, des pâtes, du riz et des pois cassés. Quant à la viande, elle brillait souvent par son absence, n'arrivant qu'une fois par semaine et demeurant de toute façon hors de prix. Toutes les denrées, même le savon, étaient d'ailleurs hors de prix dans cette unique épicerie. Toutes nos économies, issues de nos soldes qui, d'ailleurs, n'étaient plus payées puisque nous étions officiellement démobilisés, s'épuisèrent rapidement et il nous fallut nous contenter du strict nécessaire, péniblement financé par les 15 francs par jour que nous rapportaient les travaux forestiers.

En effet, je l'ai dit, telle était la tâche essentielle que l'on confiait aux harkis – ou plutôt, pour être plus précis, celle pour laquelle on les utilisait. De soldats supplétifs, ils étaient devenus des bûcherons. Certes, tous avaient été accoutumés à une vie rude. Beaucoup avaient également travaillé, pour des salaires dérisoires, dans les exploitations des colons. Mais qui peut accepter, après être devenu en principe l'égal d'un citoyen de la République française, de se retrouver asservi comme une bête de somme ? Qui peut supporter, après avoir rêvé d'une existence libre dans un pays libre, de retomber dans cette forme de déchéance ?

Eh bien – aurais-je pu le croire moi-même ? – c'était sur moi, encore une fois, que l'on comptait pour discipliner tout ce monde, puisque j'avais commandé presque toute une harka à moi seul !

Chaque matin, après le salut aux couleurs, je reformais ma section pour la conduire au travail. Situé à l'extérieur du camp, le chantier d'abattage et d'essartage nous accueillait au sein d'une nature qui nous était étrangère – dépaysement garanti ! Il nous fallait alors manier la cognée, la tronçonneuse, le grand va-et-vient, la serpe... une dizaine d'heures par jour. Tous, nous étions encore jeunes, vigoureux, durs à la tâche, donc bons pour la servitude après l'avoir été pour le service.

Aujourd'hui, je me demande pourquoi je ne suis pas allé crier mon indignation au capitaine Meillard, au préfet des Pyrénées Orientales, au Secrétariat d'État aux Rapatriés dont dépendaient même les harkis... Je ne trouve qu'une seule réponse : l'espoir, jamais abandonné, d'un meilleur avenir, d'une reconnaissance de la nation française pour notre dévouement commun à sa cause d'abord, à son entretien ensuite. La France nous accueillait, nous sauvait des griffes du FLN triomphant et revanchard, il ne nous restait donc plus qu'à payer de nos personnes cette fois encore, à faire preuve de la meilleure volonté possible... C'était, somme toute, d'une simplicité qui, considérée de près, avait quelque chose d'effroyable... !



Les paysans du cru, dans ce département alors presque totalement voué à l'agriculture et à l'élevage, nous avaient considérés avec une curiosité sans trop de méfiance. Ils connaissaient l'existence de notre camp, entendaient nos sonneries militaires, nous voyaient défiler lorsque nous nous rendions au chantier, nous regardaient parfois travailler en passant par-là... Nous devions nous rendre compte très tôt que la plupart n'éprouvaient pour nous que cette vague curiosité, vite teintée d'indifférence. Certes, pour eux, nous n'étions que des Arabes ayant endossé l'uniforme français. La plupart d'entre nous d'ailleurs, trop appauvris pour se vêtir de neuf à la « lingerie » du camp, portaient encore des treillis haillonneux. Enfin, ils ne nous prenaient pas davantage pour des citoyens ayant des droits analogues aux leurs, Français nés sur la terre de France.

Les enfants du camp étaient cependant tenus de fréquenter l'école primaire de Rivesaltes, le cours supérieur pour les plus âgés. Le croirait-on ? Les autres enfants ne les brimaient que rarement. Les pires vexations venaient d'enfants d'Arabes émigrés. En effet, certaines familles d'origine algérienne étaient installées dans ce département depuis plusieurs années. Pire : certains de leurs pères avaient œuvré pour le FLN, comme agents de renseignements, porteurs de valises, voire comme terroristes actifs. Tous ceux que l'on avait pris les armes à la main avaient été amnistiés après un séjour en prison, en vertu des accords d'Evian. Ma sœur Fatima et son amie Yasmina, la

filles aînées de mon ex-sergent Ahmed Benissou, subissaient toutes sortes de vexations de la part des fils et filles de ces « moudjahidin ». Elles s'efforçaient de ne pas leur répliquer : assidues à leurs études, elles voulaient entrer à l'école d'infirmières et refusaient de perdre leurs temps en querelles sordides. Par contre, Mohamed, le frère de Yasmina, était du genre bagarreur et vindicatif. Un jour, il gifla l'une des provocatrices qui avait traité sa sœur de « sale fille de traître » ; le soir-même, toute la tribu mâle de cette fille l'attendit à la sortie du collège. Il s'en sortit avec un visage tuméfié et une estafilade au poignet... celui qui tenait le couteau dont il avait enfoncé la lame dans la cuisse d'un de ses agresseurs. L'affaire s'étouffa d'elle-même, aucune des familles concernées n'ayant voulu porter plainte : « *Les affaires des Arabes ne sont pas celles des Français* », prononça même ouvertement le père de la fille que Mohamed avait frappée. Qu'étions-nous donc devenus ? Une sorte de troupeau aveugle qui vivait comme des sauvages dans une réserve ?

Mohamed fut néanmoins renvoyé du collège. Il pouvait dire adieu à toute formation en apprentissage désormais. Sollicité par Ahmed, j'allai protester auprès du capitaine Meillard :

– Mohamed n'est pas le seul responsable, dis-je nettement. D'accord, il n'aurait pas dû gifler cette fille, mais elle non plus n'avait pas à...

– Oui, Hassan, coupa le chef du camp, tu as bien fait de venir me voir. Je vais arranger ça.

Il arrangea l'affaire à sa façon pragmatique, en effet : le lendemain, Mohamed nous rejoignait sur le chantier forestier, préposé à l'abattage en raison de sa jeune vigueur. Pour Meillard, l'affaire était ainsi classée.



Le travail, pour rude et inattendu qu'il fût, ne nous rebutait pas. Notre principal souci était l'argent. Notre paye de bûcherons d'occasion suffisait tout juste à nourrir et à habiller les familles les moins nombreuses. Mes sœurs et moi faisons partie, en quelque sorte, des mieux lotis : notre baraquement à deux pièces, une pour elles, une pour moi, n'était pas trop difficile à chauffer, même en hiver ; à trois, nous n'usions guère de charbon et j'avais pu obtenir des planches pour remplacer celles en trop mauvais état. Je jouais le rôle de père de famille lorsque, le soir, nous prenions notre seul repas commun dans la pièce qui me servait de chambre. À midi, on nous servait la tambouille du soldat sur le chantier, tandis que Fatima déjeunait à la cantine de son école et que Najma, du fait de sa formation d'infirmière de guerre, visitait les malades, aidant parfois l'assistante sociale qui venait en visite deux fois par mois ; elle percevait elle-même 10 francs par jour pour ces travaux. Sans faire d'extra, ces petits revenus nous permettaient de vivre décemment... à condition d'oublier les cafards et les punaises qui infestaient notre gourbi français et qui revenaient constamment, malgré l'équipe d'assainissement qui passait chaque baraque au DDT tous les mois. Ensuite, il fallait balayer des monceaux de cadavres répugnants... dont les rejets reprenaient leur possession des lieux quelques jours plus tard.

Par contre, certaines familles plus nombreuses vivaient dans une franche misère, à cause de l'insalubrité, mais aussi des vêtements et provisions de bouche trop chères à l'épicerie et à la « lingerie » du camp. Certes, leur existence dans le bled n'avait pas été meilleure, mais tous se répétaient que maintenant qu'ils étaient Français... tout de même ! Et puis, même à la caserne, ils vivaient mieux qu'ici ! Certains ex-soldats rêvaient, déliraient tout haut, parlant de s'évader pour retourner en Algérie.

Ahmed, avec sa femme et ses huit enfants à nourrir, était l'un des plus acharnés :

– On foutra le camp ! hurlait-il certains soirs en voyant ses enfants pleurer de faim. On retournera au bled !

– Tu es fou ! lui disais-je. Tu veux qu'on vous fasse le sourire kabyle, à toi et à tous les tiens ?

J'avais grand-peine à le calmer lorsqu'il s'emportait ainsi, hurlant qu'il regrettait d'avoir rendu sa mitraillette le jour de la démobilisation générale. Je tremblais qu'un jour, lui ou un autre,

car plusieurs lui faisaient chorus, en vînt à me parler du revolver, cadeau de Ayrault, que je tenais soigneusement dissimulé sous une latte de mon plancher...

Bien sûr, la solidarité existait entre nous tous. Avec l'approbation de Meillard, trop heureux de s'en tirer à si bon compte, j'avais organisé une sorte de partage public, pour mettre en commun les denrées de première nécessité. Mais même ainsi, le résultat demeurerait insuffisant car il n'y avait guère de surplus. Pour renfort de misère, il nous fallait faire des dons à Madame Meillard, qui passait tous les samedis « faire son marché », toquant à toutes les portes pour réclamer de la semoule, des fruits, des épices. Le capitaine avait fait proclamer que c'était là un « devoir de reconnaissance » envers lui et sa famille, qui se dévouaient sans compter pour nous tous. Seule, la famille d'Ahmed finit par fermer sa porte à l'effrontée qui osait ainsi réclamer sa part d'une subsistance déjà bien insuffisante. Ahmed refusa même de travailler durant trois jours, pour soigner sa femme épuisée de labeur, de privations et du chagrin que lui causaient les malheurs de sa maisonnée. Le capitaine en profita pour l'exclure du chantier, le condamnant, ainsi que les siens, à la mendicité quotidienne...

C'en était trop. Je pris prétexte d'une lettre, la dixième au moins depuis notre arrivée au camp, que j'expédiais à l'hôpital de Marseille pour demander des nouvelles de notre père. Toutes étaient restées sans réponse et, en surplus de mon inquiétude, je voulais profiter de l'occasion pour réclamer justice pour la famille Benissou. Najma, qui devait ce jour-là retrouver l'assistante sociale au bureau du camp, m'accompagnait. Elle aussi avait une demande à formuler : tous les harkis, puisqu'ils étaient Français, avaient droit aux allocations familiales, à l'assurance maladie, à différentes prestations sociales adaptées à la situation de chaque foyer... et personne n'avait rien reçu, depuis près d'un an que nous étions installés dans ce camp. Ce fut elle qui attaqua bille en tête :

– Mon capitaine, où est passé notre argent, celui que la République nous doit pour la maladie, pour les familles ?

Meillard fit tout d'abord semblant de ne pas comprendre, puis voulut détourner la conversation :

– Dis donc, Hassan, tu fais un drôle de chef de famille : tu permets à ta sœur de parler avant toi, maintenant ?

– C'est son rôle de s'inquiéter, mon capitaine, répliquai-je, et je l'approuve, puisque nous venons vous parler d'abord de notre père. Voici une lettre, que je vous demande respectueusement d'adresser à l'hôpital de Marseille... comme toutes les autres.

Le chef me fusilla du regard : en dépit du « respectueusement », le ton que j'avais employé frisait la colère, donc l'insolence, et ma sœur n'était pas en reste.

Ce fut l'assistante sociale, qui venait d'arriver au bureau, qui prit la lettre. Nous échangeâmes un regard surpris devant son expression plus que gênée. Enfin, elle s'adressa à Najma :

– C'est moi qui ai expédié toutes vos lettres à l'hôpital de Marseille, dit-elle, ignorant délibérément le geste impérieux du capitaine qui voulait, de toute évidence, la faire taire. Et j'ai reçu des nouvelles de votre père... Comme elles n'étaient... pas toujours très bonnes, j'ai préféré... ne pas vous en parler tout de suite... Il y a déjà beaucoup de problèmes ici...

Nous en demeurions suffoqués d'indignation. Ainsi, Meillard avait bloqué du courrier nous appartenant ! Nous devions apprendre plus tard que cela faisait partie de ses agissements systématiques, dont nous n'étions pas les seules victimes... mais le pire était encore à venir.

– Si vous avez des nouvelles de notre père, dites-les-nous, Madame Fortier, fit Najma.

J'admirai le calme et la maîtrise d'elle-même dont elle fit preuve à cet instant. Quant à moi, je faisais alors un bien piètre chef de famille puisque, la gorge nouée, je me sentais incapable de parler. L'assistante sociale, Madame Fortier, reprit la parole :

– J'ai appris récemment que votre père était très malade...

Nous retenions notre respiration.

– Il est mort, il y a dix jours, acheva-t-elle.

Najma pâlit et serait tombée sur le plancher si je ne l'avais retenue. Madame Fortier m'aida à la faire asseoir sur une chaise – celle du bureau du capitaine, qui nous regardait d'un air agacé. L'assistante fit respirer de l'arnica à ma sœur, qui ne reprit ses sens que pour éclater en sanglots. J'eus bien de la peine à ne pas l'imiter.

Abandonnant la lettre inutile, nous quittâmes le bureau, oubliant même, dans notre malheur, l'autre raison de notre visite. Madame Fortier nous raccompagna jusqu'à notre baraque, répétant qu'elle était désolée, qu'aujourd'hui elle se débrouillerait toute seule, que Najma devait se reposer... Ma sœur se coucha effectivement dès notre arrivée au logis, après avoir avalé un cachet de calmant fourni par l'assistante. Je contemplai ma sœur, les larmes aux yeux, me demandant comment j'allais annoncer la terrible nouvelle à Fatima lorsqu'elle rentrerait de l'école...

Soudain, je m'aperçus que l'assistante voulait se retirer. Je la retins :

– J'étais aussi venu voir le capitaine pour la famille Benissou. Ils sont dix et le père vient d'être exclu du chantier forestier. Ils n'ont plus de quoi vivre. Vous pouvez faire quelque chose ?

– Dans une grande ferme voisine, ils cherchent de la main-d'œuvre, répondit-elle. Je connais le fermier, c'est un brave homme. Il acceptera sûrement d'embaucher Ahmed Benissou. Je lui en parlerai.

– Quand ?

– Quand j'aurai l'occasion de le voir, dans une quinzaine...

– Une quinzaine ! Mais ils seront tous morts de faim ! Voilà déjà quatre jours qu'ils n'ont presque plus rien à manger !

Sans m'en rendre compte, je l'avais saisie par le bras ; je n'avais nullement l'intention de lui faire du mal : mon geste était plutôt celui d'un naufragé qui s'accroche à une bouée de sauvetage. Elle grimaça sous la pression de ma main :

– Lâchez-moi ! gémit-elle. Je n'y suis pour rien ! De toute façon, les grands travaux ne commencent pas avant quinze jours au moins. Et puis, les Benissou toucheront l'aide sociale, ils...

Elle s'interrompt, se mordant les lèvres. Elle avait trop parlé ! Cette fois, je la secouai rudement, lui criant à la face :

– Parle ! Quelle aide sociale ? Personne n'a jamais rien eu de tel, ici !

Affolée, balbutiante, elle finit par avouer que nos prestations sociales avaient toutes été détournées, dès le début de notre installation en France, pour construire, rénover et entretenir les camps de harkis, sur ordre du Secrétariat d'État aux Rapatriés¹³. Bref, cet argent qui nous était dû, nous n'en verrions jamais la couleur, le gouvernement estimant qu'il était juste de l'employer pour consolider les cellules et les barbelés de nos propres prisons !

Je lâchai brusquement l'assistante, qui se sauva comme une voleuse. Elle n'y était pour rien, pourtant... quoique complice silencieuse de ce système inique.

Quant à moi, je ressentais tout à coup comme un grand calme s'emparer de moi, de celui qui s'installe en soi lorsqu'une grande décision vous anime et vous apaise en même temps. Je venais de décréter la révolte, que j'animerais moi-même. Elle se déroulerait sans armes, sans violence si possible, avec notre seule volonté de défier ces procédés et ces lois qui nous emprisonnaient et attentaient depuis trop longtemps à notre dignité d'hommes – à défaut de droits de libres citoyens.



Le surlendemain était le « jour du méchoui », c'est-à-dire une journée bénie d'Allah durant laquelle toutes les familles se retrouvaient pour partager un repas commun, chacune y ayant apporté sa participation selon ses moyens. Comme nous n'étions qu'au début du printemps et qu'un froid encore aigre balayait le camp, ces réjouissances communes mensuelles se déroulèrent dans la « salle

¹³ Authentique.

des fêtes », sorte de grande baraque sans meubles ainsi pompeusement nommée parce que des fêtes s’y déroulaient. Lors de cette existence de bêtes enfermées, toutes les occasions de réunions étaient considérées comme des agapes. D’ailleurs, la plupart étaient de véritables fêtes : naissances, fiançailles, mariages même s’y voyaient couramment célébrés – pour ma part, j’y avais organisé un repas de fiançailles entre ma sœur Najma et mon ami et compagnon d’armes Abdeslam. Ils se marieraient officiellement à la fin de l’été.

D’ordinaire, le capitaine et Madame Meillard participaient à ce repas commun – pour mieux dire, ils s’y invitaient en y prenant leur large part, avec la même tranquille assurance que manifestait Madame Meillard en « faisant son marché » de porte à porte. Mais, cette fois, ils avaient été retenus ailleurs. Le lieutenant Gamal, auquel Meillard avait jadis sauvé la vie et qui, dans le camp, était devenu son âme damnée, remplaçait son chef. Bien entendu, il venait pour nous espionner mais aussi pour régler une affaire personnelle avec moi, car il avait des vues sur Najma.

C’est pourquoi je débutai le discours que j’avais coutume de prononcer dès le commencement de la fête par l’annonce officielle des fiançailles de ma sœur et d’Abdeslam Ziaffar. Les youyous et les applaudissements traditionnels saluèrent cette grande nouvelle. Jetant un regard vers Gamal, je surpris l’éclair de rage qui passait dans ses yeux noirs, tandis qu’il s’efforçait de demeurer impassible, sans pour autant participer à la liesse générale.

Il n’était cependant pas au bout de ses surprises, puisque je poursuivis mes annonces par une série de nouvelles recommandations pour la communauté. D’habitude, secondé par Najma, je me contentais de donner des conseils d’économie, de gestion de nos pauvres biens, d’éducation pour les enfants et d’exhortations contre tout penchant pour la boisson ou la violence. Meillard et Gamal comptaient d’ailleurs sur moi pour maintenir la « discipline », du fait de mon ancien grade. Cette fois, le lieutenant allait tomber de son haut : il ouvrit de grands yeux en m’entendant annoncer que le début des travaux agricoles, dans les fermes de la région, sollicitait de la main-d’œuvre en grand nombre et que tous, hommes et femmes, seraient embauchés pour les labours, le sarclage, les semailles et, plus tard, les récoltes. En outre, il existait à Rivesaltes une épicerie et des magasins de vêtements moins chers que l’épicerie et la lingerie du camp. Enfin, une bourse aux fournitures scolaires et aux vêtements d’enfants serait organisée en mai-juin, où les familles pourraient équiper leurs écoliers à moindres frais pour la rentrée de septembre.

Je fus acclamé encore plus haut et plus longtemps que précédemment. Ces nouvelles arrivaient comme des cadeaux du Ciel, mettant bien des ménages à l’abri de la disette et leur ôtant bon nombre d’autres soucis matériels, à court ou à moyen terme. Cette fois, le méchoui, bien mieux qu’un repas commun, fut une véritable fête. Les harkis musiciens sortirent leurs *oud*¹⁴, leurs *nira*¹⁵, leurs *kamandja*¹⁶ et leurs *bendir*¹⁷ et l’on dansa jusque tard dans la nuit – sans Gamal, qui s’était éclipsé dès la fin de mon discours.

La réaction ne se fit pas attendre : dès le lendemain après-midi, je fus convoqué par le capitaine qui, sans me laisser placer un mot, m’accusa de semer le trouble et la dissidence dans le camp :

– Tu te rends compte de ce que tu fais ! criait-il. La France t’a accueilli, t’a logé et nourri et toi, tu la remercies en incitant tes harkis à la révolte ! Tu les as commandés pendant les opérations en Algérie et maintenant, tu les pousses à l’insubordination ! Es-tu un soldat, un vrai sous-officier ? Et ton père, tu crois qu’il serait fier de toi, s’il te voyait ?

J’étais décidé à laisser passer l’orage mais, à l’audition de cette dernière phrase, mon sang ne fit qu’un tour : je fis un pas vers le chef et le saisis au collet, lui crachant au visage :

¹⁴ Sorte de guitare arabe.

¹⁵ Flûte de roseau.

¹⁶ Violon arabe.

¹⁷ Tambourin en peau de chèvre.

– Je suis un soldat, un vrai sous-officier. Mon père était soldat lui aussi, c'est pour ça que le FLN l'a mutilé et qu'il est mort. En ce moment, il me voit et il est fier de moi. Je n'en dirais pas autant de tes ancêtres, *mon capitaine !*

J'avais prononcé ces deux derniers mots avec hargne, pour bien lui faire comprendre que je ne le sentais plus digne de ces termes de respect. Lorsque je le relâchai, je plongeai ma main sous ma veste et la crispai sur quelque chose qu'un militaire pouvait parfaitement deviner sans le voir : le revolver que m'avait donné « mon » capitaine, le seul qui s'était montré digne de ce titre.

Désormais, j'étais catalogué comme « élément subversif ». Sans doute, Meillard, même si je lui avais fait peur sur le moment, ne s'en tiendrait pas là : il enverrait un rapport à la Préfecture pour demander notre mutation, à mes sœurs et à moi, rapport qui suivrait la voie hiérarchique. Avant qu'une décision fût prise à notre rencontre, il s'écoulerait bien deux ou trois mois. De toute façon, plutôt que d'être internés dans un nouveau camp, nous préférierions tenter notre chance à l'extérieur et je savais pouvoir compter sur le soutien d'Abdeslam, qui allait devenir mon beau-frère, ainsi que sur celui de Messaoud, qui s'était marié le mois dernier et dont la femme était enceinte. Nous émigrerions en tribu, tentant de rejoindre un restant de la famille Ziaffar établi dans la région lyonnaise. Des nouvelles fraîches allaient très bientôt conforter cette décision.



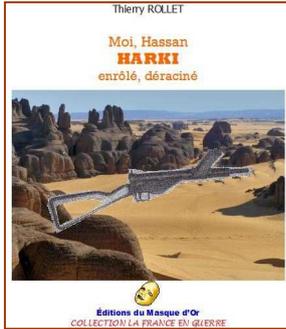
Lisez la suite dans Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné

Pour commander ce livre :

(voir page suivante :)

Thierry ROLLET

Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné



Éditions du Masque d'Or
COLLECTION LA FRANCE EN GUERRE

« *Je m'appelle Hassan Boulaïd* » : ainsi débute, tout simplement, le récit du narrateur. Dès son adolescence, il va se retrouver engagé dans un terrible conflit sans nom.

Parce qu'il a pris le parti de la France en Algérie, parce que sa famille a souffert dès le début des exactions du FLN, Hassan va connaître les horreurs d'une guerre civile et surtout, le destin de ces combattants qu'on appelle les *harkis*.

De combats en représailles, du djebel aux Champs-Élysées, Hassan et les harkis vont représenter le pays et les idéaux qu'ils ont choisis.

Un loyalisme bien mal récompensé : quel sera le destin de Hassan et des siens ? Seront-ils abandonnés par cette France qu'ils ont défendue, comme tant d'autres ? Seront-ils sauvés mais aussi indignement traités lors d'une errance de camp en camp ?

Un hommage aux harkis et une reconnaissance de leur tragédie, tels sont les thèmes de ce roman qui s'inspire de faits rigoureusement authentiques.

BON DE COMMANDE

À découper et à renvoyer à :

SCRIBO DIFFUSION – Éditions du Masque d'Or
18 rue des 43 Tirailleurs 58500 CLAMECY

NOM et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

désire commander ... exemplaire(s) de l'ouvrage

« **Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné** »

au prix de **21,50 € frais de port compris**

Joindre chèque à l'ordre de SCRIBO DIFFUSION

Signature indispensable :

SCRIBO VOUS PROPOSE CES LIVRES A PRIX REDUIT remise de 15% port compris – *Attention : stocks limités !*

DEGENERESCENCE, par François COSSID (roman SF) Ouvrage remarqué au Prix SUPERNOVA 2013 1 exemplaire disponible

En cette fin de 38^{ème} siècle, la génétique semble ne plus avoir de secrets pour l'Humanité. Il y a quelques décennies, a eu lieu le premier contact avec une civilisation extraterrestre. Alors que s'organise la première expédition vers la planète mère des Pterles, un fléau inconnu décime la population mondiale. Tous les gouvernements se mobilisent pour lutter contre la « dégénérescence » qui n'épargne désormais plus personne. Alex, un homme du 20^{ème} siècle, régénéré à partir de ses propres fragments d'ADN, attire la convoitise des États les plus puissants sans en comprendre les enjeux politiques et scientifiques. L'humanité a connu des avancées technologiques majeures, les progrès les plus fous et les guerres les plus dévastatrices. Qu'a-t-elle donc perdu en chemin pour ne plus arriver à endiguer cette maladie qui ressemble de plus en plus à une malédiction ?

Prix public : 19 €

Prix réduit : 16,15 €

L'ANNEE DU DIABLE, par Anne CANDELON (roman) Ouvrage remarqué au Prix SCRIBOROM 2012 2 exemplaires disponibles

Qu'on le nomme sorcellerie, magie noire, diable, peste bubonique, tuberculose, poliomyélite, cancer ou sida, le Mal endémique est sur terre et frappe les hommes tour à tour, sans relâche au long des siècles.

À partir de cauchemars provoqués par des traitements lourds et de réminiscences de voyages, à travers l'histoire d'une famille sous l'emprise de l'Homme Noir, *l'Année du Diable* met en scène sous une forme allégorique et fantastique originale, les aléas d'une guerre contre une « longue maladie ». Les mots sur les maux ont toujours un pouvoir bénéfique sur ce combat contre ces forces démoniaques

Prix public : 21 €

Prix réduit : 17,85 €

LE VISAGE DE LA CAMARDE, par Alexandre SERRES 2 exemplaires disponibles

Ouvrage remarqué au Prix SCRIBOROM 2012 / Nominé au Prix de l'Embouchure 2013

Toulouse, la « ville rose », va-t-elle devenir la ville pourpre ?

On pourrait le penser car des crimes barbares vont se succéder en série. Égorgement, décapitations, s'agira-t-il de crimes rituels perpétrés par quelques psychopathes ou de crimes crapuleux ainsi camouflés ?

Le capitaine Fred Rueda, bien qu'étant un policier aguerri, aura fort à faire pour dénouer cet écheveau aux allures de nœud gordien. Il sera en cela involontairement aidé par un archiviste, Philippe Dupré, qui se retrouvera pris dans le tourbillon de cette affaire de façon tout à fait imprévisible.

Les investigations du dynamique policier le mèneront de la « ville rose » aux confins de l'Ariège, en des lieux et sur des sites encore hantés par les souffrances multiséculaires des anciens cathares.

Prix public : 22 €

Prix réduit : 18,70 €

MON HISTOIRE NIPPONNE, par Frédéric FAGE (Roman) 2 exemplaires disponibles

Mon histoire nipponne relate la vie d'un homme, Guillaume, ayant le désir de tout recommencer pour oublier un lourd passé. Guillaume choisit pour cela un pays diamétralement opposé à son mode de vie très latin et s'installe au Japon, quitte à perdre l'amour que lui porte Justine, sa complice de toujours. Un changement de décor suffit-il pour tout remettre à plat ? Et la

mentalité nipponne peu expressive peut-elle lui permettre de se fondre dans la masse ? C'est malheureusement sans compter sur une constitution psychologique qui le poursuit et le mine et sa rencontre avec cet homme, Kaori, va encore une fois tout bouleverser. Autodestructeur, il foncera à nouveau vers sa destinée jusqu'à une prise de conscience brutale mais nécessaire. Il découvrira alors enfin le monde et les gens qui l'entourent tels qu'ils sont réellement.

Ce livre est le récit de sa psychanalyse. Séance après séance, il nous dévoile les facettes les plus intimes de sa personnalité en nous faisant partager les méandres les plus profondes de sa structuration psychologique.

Prix public : 17 €

Prix réduit : 14,45 €

PARTIE ITALIENNE, par Laurence VANHAEREN (nouvelle) 1 exemplaire disponible

« Partie italienne » est le nom d'une ouverture ou début de partie aux échecs. Récemment installée dans les Vosges, la nouvelliste belge Laurence Vanhaeren, nous livre ici les itinéraires de personnages qui se cherchent sous la lune...

Dans ce texte, une vision de cristal du lien qui peut exister entre un homme et une femme.

Prix public : 8,50 €

Prix réduit : 7,22 €

1870 (ouvrage collectif) (récits et nouvelles) 1 exemplaire disponible

1870 : l'année de la honte pour la France et son armée, l'année de la chute du Second Empire, qui n'aura su résister ni à ses contradictions internes – passage d'une dictature à une libéralisation fragmentaire – ni aux égarements de sa politique extérieure. Napoléon III s'était cru l'arbitre de l'Europe et même du monde, jusqu'à la désastreuse expédition du Mexique. Il n'avait su comprendre à temps la montée du nationalisme allemand qui, avec Bismarck, semait déjà la mauvaise graine du national-socialisme : elle n'aurait plus qu'à germer avec Hitler, un peu plus de soixante ans plus tard...

Mais c'est avant tout sur le plan littéraire que nous nous intéresserons à cette année terrible où la plume des romanciers s'efforcera de suturer les plaies d'une France vaincue, humiliée et amputée de trois de ses départements.

Émile ZOLA, Guy de MAUPASSANT, Alphonse DAUDET, Laurence VANHAEREN et Thierry ROLLET prêtent leurs plumes à l'illustration littéraire de cette époque douloureuse, afin de ne pas laisser dans l'oubli les exploits des Français qui, malgré leurs faibles moyens devant un empire prussien avide de conquête et de massacre, ont su conserver intact le courage et la ténacité propres à notre pays.

Prix public : 19 €

Prix réduit : 16,15 €

❖ **BALTHAZAR, par Camille LELOUP (roman) OUVRAGE REMARQUE AU PRIX SCRIBOROM 2011 3 exemplaires disponibles**

Céline et Alexandre sont tous les deux éducateurs. C'est en empruntant le même chemin qu'eux vers Balthazar, que vous aurez les réponses aux questions suivantes :

- La violence, l'amour et l'indifférence peuvent-ils être des outils pédagogiques ?
- Que risque un professionnel qui ne l'est plus du tout ?
- Quelles sont les trente-sept bonnes manières pour un ado de mettre fin à ses jours ?
- La poésie japonaise adoucit-elle les mœurs ?
- Comment cuisiner des pêches au thon mayonnaise ?
- Les hommes et les femmes peuvent-ils enfin se comprendre ?
- Quelle place tient le frigo sur le chemin de la sagesse ?

Prix public port compris : 18 €

Prix réduit port compris : 15,30 €

❖ **LE MASQUE DU DÉMON 2011 (ouvrage collectif)** **2 exemplaires disponibles**

L'édition 2011 du prix le Masque du Démon avait pour thème : « **Un être humain, suite à un sortilège, se sent régresser vers l'animalité.** » C'est pour illustrer la très riche imagination des 5 candidats primés que les Éditions du Masque d'Or ont choisi, pour la 2ème fois consécutive, de publier un recueil collectif regroupant les 5 meilleurs textes. On ne manquera pas d'y remarquer la maîtrise et les qualités littéraires dont savent faire preuve ces auteurs non professionnels mais dont les capacités méritent de retenir l'attention. Tous les auteurs vous souhaitent une excellente découverte et beaucoup de plaisir à la lecture de ce recueil.

Prix public port compris : 16 € Prix réduit port compris : 13,60 €

❖ **LE MASQUE DU DÉMON 2012 (ouvrage collectif)** **5 exemplaires disponibles**

L'édition 2012 du prix *le Masque du Démon* avait pour thème : « **Des voyageurs arrivent sur une île inconnue et y subissent des transformations maléfiques.** »

C'est pour illustrer la très riche imagination des cinq candidats primés que les Éditions du Masque d'Or ont choisi de publier un recueil collectif regroupant les cinq meilleurs textes. On ne manquera pas d'y remarquer la maîtrise et les qualités littéraires dont savent faire preuve ces auteurs non professionnels mais dont les capacités méritent de retenir l'attention. Tous les auteurs vous souhaitent une excellente découverte et beaucoup de plaisir à la lecture de ce recueil.

Prix public port compris : 16 € Prix réduit port compris : 13,60 €

❖ **WOLFGANG M., par Valérie CLAUZURE (roman)** **2 exemplaires disponibles**

L'auteur : « *J'ai écrit Wolfgang M. comme une déclaration d'amour à mon musicien préféré: Mozart, mais mon récit est une fiction. Dans cette aventure, les partitions de Mozart ont disparu, et notre siècle ne garde de lui que le souvenir d'un prodige à la carrière avortée.*

Dans ce contexte, mon personnage principal est un chef d'orchestre: sous prétexte qu'on lui donne Mozart en contre-exemple, il se met en tête d'aller à la recherche de ce musicien. Il part sur ses traces, vers Salzbourg, Paris, Londres, Prague et Vienne. Son enquête sera un parcours initiatique, vécu comme une re-découverte.

La postface rétablit brièvement la biographie de Mozart, et suggère au lecteur quelques beaux chefs-d'œuvre à écouter. »

Prix public port compris : 19 € Prix réduit port compris : 16,05 €

❖ **LA REINE GRUACH, par Sylvie FRESSIGNE (roman)** **1 exemplaire disponible**

Depuis quelques temps, la lande se couvre trop souvent d'un brouillard étrange et effrayant. Sûr et certain, il n'annonce rien de bon ! Les épidémies ont contribué à ravager la population qui se presse vers d'autres demeures, notamment dans l'Enfer des Hautes Terres, de plus en plus débordé. Au milieu de ce chaos, deux démons, Eséchias et Trill, cherchent à s'enfuir. Mais les obstacles se multiplient : une sorcière hystérique, un sorcier aux pouvoirs dangereux, dangereux certes mais pour lui-même, et surtout, les Portes de l'Enfer, qui dès qu'elles s'ouvrent, ameutent toutes les créatures de l'ombre qui se déchaînent au son des cornemuses.

Par contre, dans le royaume de la reine Gruach, aux confins septentrionaux des Hautes Terres, règne le silence, pesant et désespérant. On attend depuis une longue éternité, ce qui favorise les pires complots révélateurs de la vraie nature des elfes.

Prix public port compris : 21 € Prix réduit port compris : 17,85 €

❖ *La Belle endormie* suivi de *Et la Terre tourne* (novellas de Vincent MARTORELL) **5 exemplaires disponibles**

La Belle Endormie : Philippe, écrivain à succès est en panne d'inspiration. Avec Marie, sa compagne, douce et discrète et Hélène, l'attachée de presse un brin déjantée, ils décident de se mettre au vert dans une maison isolée au pied des Pyrénées. Mais le destin va les rattraper...

De Francfort à Venise, d'une maison nichée entre deux collines du Sud-ouest aux petits détails qui rythment un voyage en train. La belle Endormie est une histoire d'amour, un récit qui vous touche au cœur et nous rend plus humains.

Et La Terre Tourne : Dans un petit port de pêche en Bretagne, *Zélie Legæ nec* à 93 ans. Son mari Léon est mort depuis longtemps, et voilà que la vie lui réserve un drôle de tour. *Rencontre au jardin* : Un texte qui nous fait vivre la toute première rencontre entre Adam et Eve dans un jardin paradisiaque. *Brouillard* ou l'histoire d'une vengeance terrible. Dans ses trois nouvelles, l'auteur nous invite de l'autre côté du miroir, pour y découvrir peut-être, notre propre visage.

Prix public port compris : 18,50 €

Prix réduit port compris : 15,72 €

❖ *Le Seigneur des deux mers* (roman de Thierry ROLLET)

10 exemplaires disponibles

Lorsqu'au début de 1560, le très jeune Khaled est enrôlé de force dans les janissaires du sultan Soliman II le Magnifique, il ne sait pas encore quel extraordinaire destin sera le sien.

Soumis à une dure discipline parmi les enfants soldats de la Sublime Porte, Khaled connaîtra les combats, les privations, la guerre et toutes ses horreurs. Ayant acquis des qualités de combattant, il obtiendra quelques privilèges, puis profitera de la confusion lors de la bataille de Lépante pour fuir le despotisme de l'Empire Ottoman.

Devenu un fameux pirate, craint et respecté sur la Méditerranée et la Mer Egée, Khaled, qui ne veut plus porter ce nom, recherchera ses vraies origines, tout en se taillant un empire maritime et en créant une puissante Fraternité.

Mais cet homme né de la guerre et vivant de la piraterie saura-t-il échapper aux terribles démons qui l'assaillent lorsque, adulé par les uns, haï par tant d'autres, il partira à la recherche de lui-même ?

Prix public port compris : 18,50 €

Prix réduit port compris : 15,72 €

❖ *La Malédiction de Château Nerval* (roman de Marie BERGERAULT)

2 exemplaires disponibles

Résumé : Christophe Dorval, jeune et talentueux chirurgien spécialisé dans les interventions cardiaques, quitte la France précipitamment à la suite d'un incident professionnel grave, pour une mission humanitaire.

Il emporte avec lui un lourd passé dont il ne peut se libérer depuis l'adolescence : le décès tragique et mystérieux de sa petite sœur et l'assassinat de son père, treize ans plus tôt. L'enquête policière a classé l'affaire sans suite...

De retour d'Afrique, décidé à tirer un trait sur sa jeunesse qui lui pèse trop, Christophe décide de reprendre l'enquête. Mais ses investigations, illogiques et désordonnées, l'entraînent dans une spirale infernale qui le conduit sur le chemin tortueux de l'occultisme...

Christophe parviendra-t-il à se délivrer de cette obsession ? Une rencontre inattendue avec une cavalière montant un cheval blanc marqué par le destin l'aidera-t-il à lever le voile sur les mystères de la propriété maudite ?

Prix public port compris : 21,50 €

Prix réduit port compris : 18,27 €

❖ *Spartacus – la Chaîne brisée* (roman de Thierry ROLLET)

4 exemplaires disponibles

Résumé : *Spiros*, vieux médecin grec, raconte à son petit-fils *Thaddeus* comment il a connu l'homme qui a bouleversé sa vie : *Spartacus*, l'Homme à la Peau de Bête, le gladiateur qui a mené de front plusieurs batailles contre les légions de Rome parce qu'en 71 avant JC, il n'était pas question pour les esclaves de rêver de liberté ni même d'humanisme. D'événements en rebondissements, d'aventures en combats, c'est toute une saga épique qui se déroule d'après le récit de *Spiros*. Par la suite, ce récit ne manquera pas d'avoir une influence marquante sur le destin de *Thaddeus*...

Prix public port compris : 18,80 €

Prix réduit port compris : 15,98 €

❖ *Cryptozoo* (recueil de nouvelles de Thierry ROLLET)

1 exemplaire disponible

Résumé : *La cryptozoologie a pour souci d'étudier les animaux disparus. Elle se donne également pour but de démontrer la survivance d'espèces qui n'auraient pas dû subsister dans notre monde moderne. Mais que peuvent découvrir les cryptozoologues :*

- ❖ *Dans les profondeurs du loch Ness ? Une famille de « monstres » à étudier... Mais est-ce pour le bien ou le mal que s'effectuent ces recherches ?*
- ❖ *Dans les glaces de la Sibérie ? Un fossile, sans doute, mais sans oublier qu'il a une histoire...*
- ❖ *Dans les mers ? Qui est le « monstre », entre les hommes et la pieuvre géante ?*
- ❖ *Dans les régions encore mal connues des terres émergées ? Une race de géants forestiers ? Un lion géant à crinière noire ? Comment s'effectuèrent ces terribles confrontations ?*
- ❖ *Et dans le futur de la Terre, que découvriront d'autres êtres intelligents quand l'être humain aura disparu ?*

Sans doute est-il nécessaire de toujours chercher, afin qu'aucun animal, même légendaire, ne puisse échapper à la connaissance des hommes. Ce recueil se veut donc un hymne à la nature et au respect qu'elle peut légitimement réclamer, par-delà les curiosités et les émotions qu'elle sait nous faire partager.

Prix public port compris : 20,30 €

Prix réduit port compris : 17,25 €

❖ *le Roi Yéti* (roman de Patrice PARISIS)

3 exemplaires disponibles

Résumé : *Mado et Simon Cabinet, un couple d'anthropologues, sont pour la troisième fois partis au Métib pour essayer de capturer un yéti et le ramener (de force et en silence) en Phrançoisie. L'opération est risquée mais le couple opiniâtre va réussir à emporter au loin (en Phrançoisie plus précisément) le fils de Tartok, un yéti male plus que bourru. Le plus que bourru en question s'est juré d'aller au bout du monde pour récupérer son fils et punir violemment... les hommes. Ce roman sort, c'est le moins que l'on puisse dire, des sentiers battus. Il véhicule le lecteur dans un monde à la fois connu et inconnu, la surprise se tapit à chaque coin de phrase pour justement... vous surprendre. L'aventure est extraordinaire et le dénouement vraiment inattendu. Je ne peux (hélas et tant mieux) vous en dévoiler plus, cela nuirait au plaisir que vous allez éprouver à la lecture de ce livre.*

Prix public port compris : 18,80 €

Prix réduit port compris : 15,98 €

❖ *Instantanés* (recueil de nouvelles de Gilbert MARQUÈS)

2 exemplaires disponibles

Résumé : *Les vingt textes composant ce recueil appartiennent-ils réellement au genre littéraire de la nouvelle ? Les puristes épris de doctes définitions répondront par l'affirmative pour certains, non pour d'autres. Le plus important pour le lecteur ne réside-t-il toutefois pas dans ce chacun d'eux raconte plutôt que dans une vaine querelle d'experts ? À ce propos, le*

titre de ce recueil paraît suffisamment explicite. Il s'inspire d'un terme technique attaché à la photographie qui fige, comme savait si bien les capter DOISNEAU, des instants fugaces de vie. Ici et faute d'image, ces courtes tranches d'existence, ces portraits, ces réflexions ont été fixés par l'écriture. Qu'ils soient imaginaires ou le fruit de faits divers, d'expériences vécues, ne revêt pas une grande importance. Plus essentiel semble le prisme au travers duquel l'auteur les a déformés par ses propres visions et par la perception qu'en aura chaque lecteur. D'où l'illustration de couverture, cette femme à la position statufiée dans le marbre, qui n'a pas été choisie par hasard. Elle symbolise à la fois l'immobilisme et l'infini que, finalement, la photographie, la sculpture et l'écriture immortalisent dans une œuvre achevée.

Prix public port compris : 18,30 €

Prix réduit port compris : 15,50 €

❖ *la Robe rouge de Geneviève* (roman de Gilbert MARQUÈS)

2 exemplaires disponibles

Résumé : *La robe rouge de Geneviève* relate le développement d'une rencontre étrange puis d'une liaison tourmentée entre un homme et une femme. Thème éternel mettant en scène n'importe qui, n'importe où, n'importe quand mais pas tout à fait n'importe comment. *La robe rouge de Geneviève* peut laisser imaginer une histoire d'amour, de passion même. Il s'agit bien davantage de la description presque analytique du sauvetage d'une femme malmenée par la vie. Le narrateur, anonyme, se borne au rôle d'acteur impliqué mais passager, un révélateur qui se donne pour mission de l'empêcher de sombrer avant de disparaître. De cette histoire banale aux acteurs ordinaires jaillit tout le merveilleux de la vie malgré les doutes, les hésitations et les interrogations. Rien d'autre sinon un partage intimiste tout en touches de tendresse auquel l'auteur vous convie. La même chose peut vous arriver demain et alors, l'incroyable devient... possible.

Prix public port compris : 18,30 €

Prix réduit port compris : 15,50 €

❖ *le Trône du diable* (roman de Jenny RAL) 2 exemplaires disponibles

Résumé : « UN DES PLUS GRANDS INDUSTRIELS DE TOUTE L'AMERIQUE JOHN NELSON RETROUVÉ MORT DANS SA MAISON DE CAMPAGNE. SUICIDE ? ASSASSINAT ? LE F.B.I. ENQUÊTE » Kevin Morane aussi... Après avoir découvert ce titre dans la presse matinale, le détective est mis sur cette affaire. Jusqu'où ira-t-il pour enquêter sur la secte dont cette affaire semble issue ? Jusqu'au dépassement de soi-même ? Jusqu'au-delà de son être... ou de son âme ?

Prix public port compris : 18,30 €

Prix réduit port compris : 15,50 €



AUTRE CATALOGUE DE BRADERIE DE LIVRES :

<http://www.scribomasquedor.com/rubrique,articles-d-occasion,1802437.html>



OUVRAGES PUBLIES EN LIGNE

Nous tenons à rappeler que tous les ouvrages publiés par le Masque d'Or sont également disponibles sous format EPUB, donc sous la forme de e-books téléchargeables sur le site www.amazon.fr (Amazon Kindle) selon l'article 11 alinéa 2 du contrat d'édition. Des ouvrages sont aussi disponibles sur Google, pour ceux dont les auteurs nous ont donné leur accord. Il s'agit d'extraits publicitaires, comme ceux déjà publiés sur www.calameo.fr, qui servent à présenter les livres Masque d'Or à l'ensemble du lectorat connecté, constituant ainsi un important apport publicitaire. Enfin, ils seront disponibles au fur et à mesure sur Amazon (papier et ebooks).

En bleu, les nouveautés

- | | |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none">❖ <i>Le Fauve du Grand Cirque</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>L'Exploratrice</i>, de Claude JOURDAN❖ <i>La grammaire française à l'usage de tous</i>, ouvrage didactique❖ <i>Cryptozoo</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Mars-la-Promise</i>, de Jean-Nicolas WEINACHTER (Prix SCRIBOROM 2005)❖ <i>Commando vampires</i>, de Claude JOURDAN❖ <i>Le Trône du Diable</i>, de Jenny RAL, polar (Prix SCRIBOROM 2006)❖ <i>Pour Celui qui est devant</i>, de Claude JOURDAN❖ <i>Les Broussards</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Vénus-la-Promise</i>, de Jean-Nicolas WEINACHTER❖ <i>Les Fils d'Omphale</i>, de Pierre BASSOLI❖ <i>Les Nuits de l'Androcée</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Jean-Roch Coignet, capitaine de Napoléon I^{er}</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Mes poèmes pour elles</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Sébastien Roch</i>, d'Octave MIRBEAU | <ul style="list-style-type: none">❖ <i>Starnapping (Arthur Nicot 2)</i>, de Pierre BASSOLI❖ <i>La Sainte et le Démon</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Dieu ou la rose</i>, de Georges FAYAD❖ <i>Le Testament du diable</i>, de Roald TAYLOR❖ <i>Au rendez-vous du hasard</i>, de Pierre BASSOLI (Prix SCRIBOROM 2012)❖ <i>Comme deux bouteilles à la mer</i>, de Georges FAYAD❖ <i>Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Sauvez les Centauriens</i>, de Roald TAYLOR❖ <i>L'Île du Jardin Sacré</i>, de Roald TAYLOR❖ <i>Dix récits historiques</i>, de Thierry ROLLET❖ <i>Retour sur Terre</i>, d'Alan DAY❖ <i>Tout secret</i>, de Gérard LOSSEL❖ <i>L'Inconnu de Saint-Joseph</i>, de Pierre BASSOLI❖ <i>Alloïx, druide de Bibracte</i>, de Thierry ROLLET |
|---|---|

Dorénavant, nous présenterons les livres comme sur les pages des catalogues Masque d'Or.

Pour toute commande, remplissez et imprimez le BDC en fin de liste.

Pour voir les ouvrages en pré-publicité, [cliquez ici](#).

Pour voir le catalogue n°1 des éditions papier du Masque d'Or, [cliquez ici](#).

Pour voir le catalogue n°2 des éditions papier du Masque d'Or, [cliquez ici](#).

Pour voir le catalogue des livres de Thierry ROLLET, [cliquez ici](#).

NB : tous ces liens fonctionnent parfaitement.

Si vous avez des difficultés à les ouvrir, veuillez le signaler à rolletthierry@neuf.fr

COLLECTION SCRIBO, Agent littéraire

SCRIBODOC, par SCRIBO, Agent littéraire (essai technique)

50 pages ISBN 978-2-9515992-0-X 7,63 €

Cet ouvrage a pour but de renseigner les auteurs sur l'essentiel des démarches à suivre et des écueils à éviter pour, en premier lieu, produire un texte de qualité en prose : nous nous limiterons donc aux écritures romanesques (romans, récits, nouvelles). En second lieu, on examinera les attentes, les démarches, les pièges que peuvent rencontrer les auteurs lorsqu'ils se lancent dans l'aventure de l'édition. Enfin, une 3ème partie présentera en détail l'entreprise SCRIBO, ses travaux au bénéfice des auteurs et sa filiale éditrice : les Éditions du MASQUE D'OR.

Une information concise et précise au profit des auteurs.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

CAHIER D'EXERCICES DE GRAMMAIRE ET D'ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE par SCRIBO, Agent littéraire (essai technique)

32 pages ISBN 978-2-915785-26-5 11 €

Ce cahier d'exercices vise à l'apprentissage des connaissances indispensables en matière de grammaire, d'orthographe grammaticale et de conjugaison. L'accent y est mis quant aux difficultés inhérentes à l'emploi de certains mots aux variations multiples, ainsi que sur les différentes pratiques de la conjugaison. Ce cahier assure enfin un entraînement soutenu à la rédaction et au réemploi de tournures posant souvent problème, afin de faire acquérir aux élèves une souplesse nécessaire dans le maniement de la langue écrite.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

ENFER D'ENFANCE, par Christian FRENOY

NOUVEAU 161 pages ISBN 978-2-36525-062-7 Prix : 18 €

Ce récit de vie romancé se présente comme un journal tenu par un enfant de dix ans qui voit sa famille se déliter sous ses yeux : sa mère en proie à une neurasthénie chronique, son père qui, dépassé par les événements, sombre dans l'alcoolisme. L'enfant souffre et s'invente un monde imaginaire afin de se soustraire à la réalité car le père, d'un naturel plutôt doux quand il est à jeun, se montre extrêmement violent lorsqu'il a bu, sa colère se dirigeant essentiellement vers sa femme qu'il accuse de tous les maux ; quant à l'enfant, il ne se sent jamais menacé par ce père qu'il adore. Cependant, la violence des scènes d'alcoolisme va le traumatiser pour le restant de ses jours. Après le naufrage de la mère et du père vient l'avènement de Frank, le frère alcoolique et maltraitant envers l'enfant dont il est secrètement jaloux... Les coups, les bleus aux bras et aux jambes, les nuits passées à la belle étoile... tout cela aboutit fatalement à l'Assistance publique, à la DDASS ! Familles d'accueil, brimades, errance de collèges en collèges, l'enfant n'a qu'une seule planche de salut : l'École, sur laquelle il va tout miser, un peu trop peut-être...

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

LA GARDELLE, par Sophie DRON

138 pages ISBN 978-2-36525-057-3 Prix : 18 €

À la fin des années 80, Thomas, jeune auteur de romans policiers commençant à flirter avec le succès, hérite de la maison de ses grands-parents, *la Gardelle*. Il partage depuis peu sa vie avec Isabelle, une actrice superbe et ambitieuse, dont la carrière est en plein essor.

La découverte d'une vieille photographie, d'une statue inachevée et d'une lettre mettent à jour un secret de famille : pendant la guerre, ses grands-parents ont caché un couple juif. Mais le jeu de piste ne s'arrête pas là et l'écrivain va aller de révélations en révélations.

L'histoire de ses grands-parents et sa rencontre avec Diane, la petite fille du couple recueilli, vont bouleverser son existence.

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

L'EXPLORATRICE, par Claude JOURDAN (roman)

116 pages ISBN 978-2-915785-34-0 Prix : 16 €

Marino est jeune, célibataire et pas ordinaire. Entre son frère officier de police et son neveu, elle ne vit pas : elle observe la vie, les gens, les failles de la société. Cette société est-elle vraiment « responsable », comme l'affirment les démagogues, ou au contraire fait-on tout pour la déresponsabiliser ? Y a-t-il d'ailleurs une seule société ou un ensemble d'individualités qui tentent souvent de marcher les unes sur les autres ? Qu'est-ce qu'un citoyen ? Qu'est-ce que la famille ? Quelles sont les nouvelles cellules où s'enferment les humains d'aujourd'hui ? Mais vit-on pour observer ? Ne passe-t-on pas à côté de l'essentiel lorsqu'on s'occupe d'additionner des détails et de les faire revivre par écrit ? Marino l'apprendra à ses dépens lorsque éclatera le drame, rapide et bouleversant...

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,50 € sur www.amazon.com

SEBASTIEN ROCH, par Octave MIRBEAU (roman)

292 pages ISBN 978-2-3525-001-6 Prix : 22 €

Victime d'un père démesurément orgueilleux, le jeune Sébastien Roch intègre Saint-François-Xavier de Vannes, collègue de Jésuites qui ne reçoit que les fils de nobles bretons. Du fait de ses

modestes origines, Sébastien devient tout de suite la risée, puis le souffre-douleur de ses camarades. Rares sont ceux qui, comme Jean de Kerral et Bolorec, lui accordent une amitié succincte. Son hypersensibilité rend Sébastien encore plus malheureux. Il croit trouver le réconfort auprès de l'un de ses maîtres, le Père de Kern, qui le prend sous sa protection... jusqu'au jour où le drame éclate... ! Sébastien en restera marqué pour la vie. *Un roman sensible et bouleversant...*

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

COLLECTION LA FRANCE EN GUERRE

NOUVEAU LE DENOUEMENT DES JUMEAUX, par Jean-Louis RIGUET (roman)

123 pages ISBN 978-2-36525-053-5 18 €

Les jumeaux sont issus d'une famille de négociants à Orléans pendant la guerre de 1870. L'un part à Paris pour un stage d'agent de change, l'autre, souhaitant être avocat, est incorporé dans les Mobiles. La guerre survient.

Une terrible bataille (celle de Coulmiers en Loiret) se déroule avec l'armée de la Loire et l'un des jumeaux. L'autre subit le siège de Paris par l'armée prussienne.

Comment les jumeaux réagiront-ils à cause des phénomènes relationnels de la jumeauté ? Survivront-ils ?

Un docu-fiction historique est le cadre de ces échanges particuliers.

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

QUAND TOURNENT LES ROTORS, par Georges FAYAD (roman)

150 pages ISBN 978-2-36525-054-2 18 €

Ce 10 août 1940, une longue colonne grise avait quitté le *Fronstalag* de Lunéville, et sous un soleil de plomb cheminait sur la route de Sarrebruck. Au milieu de cette procession de prisonniers de guerre éclata une émeute et s'ensuivit un incident gravissime. Le caporal Théodore Lesvignes et son ami le caporal René Maze y avaient assisté probablement de trop près et, pour ce qu'ils avaient vu, ils étaient devenus le centre d'intérêt de mille forces officielles ou clandestines qui, en Allemagne comme ailleurs, se livraient un combat idéologique forcément souterrain. Leur captivité aussi bien que leur évasion allaient désormais en dépendre, manipulées suivant les divers objectifs des intervenants anonymes, dans une ambiance paranoïaque.

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

MOI, HASSAN, HARKI, ENRÔLÉ, DÉRACINÉ, par Thierry ROLLET (roman)

147 pages ISBN 978-2-36525-026-9 19 €

« *Je m'appelle Hassan Boulaïd* » : ainsi débute, tout simplement, le récit du narrateur. Dès son adolescence, il va se retrouver engagé dans un terrible conflit sans nom. Parce qu'il a pris le parti de la France en Algérie, parce que sa famille a souffert dès le début des exactions du FLN, Hassan va connaître les horreurs d'une guerre civile et surtout, le destin de ces combattants qu'on appelle les *harkis*. De combats en représailles, du djebel aux Champs-Élysées, Hassan et les harkis vont représenter le pays et les idéaux qu'ils ont choisis. Un loyalisme bien mal récompensé : quel sera le destin de Hassan et des siens ? Seront-ils abandonnés par cette France qu'ils ont défendue, comme tant d'autres ? Seront-ils sauvés mais aussi indignement traités lors d'une errance de camp en camp ?

Un hommage aux harkis et une reconnaissance de leur tragédie, tels sont les thèmes de ce roman qui s'inspire de faits rigoureusement authentiques.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,50 € sur www.amazon.com

LA SAINTE ET LE DÉMON – Jeanne d'Arc et Gilles de Rais, par Thierry ROLLET (roman)

272 pages ISBN 978-2-36525-008-5 22 €

Gilles de Laval-Blaison, devenu baron de Rais, connaît une enfance tourmentée, à la fois par son caractère téméraire et emporté et par l'invasion des Anglais, à laquelle sa famille est très tôt confrontée. C'est ce qui lui dictera de mettre son épée, tout d'abord souillée de ses brigandages, au service du Dauphin Charles. La rencontre qu'il fera à la cour de Chinon bouleversera à jamais sa vie : celle d'une sainte, une fille du peuple nommée Jeanne d'Arc, dont les avis et les conseils célestes décideront des victoires françaises contre l'Anglais. À la mort de Jeanne, Gilles de Rais perdra l'étoile qui brillait dans sa nuit. Ses mauvais démons le reprendront. Quel sera alors son destin ? Ce roman est celui d'une improbable rencontre, du heurt quasi-magique de deux personnalités qui finiront par se compléter alors que tout les séparait...

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

L'IMPASSE GLACÉE, par Thierry ROLLET (roman)

198 pages ISBN 978-2-9515992-1-8 16,79 €

François, Gilberte, Jacques : 3 jeunes Français pris dans les remous qui constituèrent les prémices de Seconde Guerre Mondiale... François, brutal, fanatisé épouse Gilberte qui va l'entraîner dans les crimes de la Collaboration. Au-dessus d'eux plane l'ombre de Jacques, qui aveuglé par son ambition mégalomane, sera responsable lui aussi de crimes collaborationnistes... Trois drames qui s'achèveront dans l'IMPASSE GLACÉE, celle qui fut le tombeau de tant de malheureux pervertis par l'atroce et meurtrière politique du nazisme... Pour que l'on n'oublie pas de terribles erreurs de la jeunesse.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,50 € sur www.amazon.com

JEAN-ROCH COIGNET, CAPITAINE DE NAPOLEON Ier, par Thierry ROLLET (récit historique)

176 pages ISBN 978-2-9515992-98-1 18 €

JEAN-ROCH COIGNET : un nom d'illustre inconnu...

POURTANT, QUELLE EPOPEE NA-T-IL PAS VECUE, cet homme qui a connu de son temps une gloire sans pareille !

PETIT PAYSAN né entre le Morvan et la Puisaye, il fuit le domicile parental et, dès 8 ans, travaille comme un homme, dans les champs, dans les bois encore infestés de loups...

ADULTE, valet de ferme estimé de son maître, il devra pourtant quitter cette place pour vivre son destin : les guerres que le général, puis le Premier Consul, enfin l'Empereur Napoléon 1er sera contraint de livrer aux autres nations d'Europe.

AVENTURE sanglante, héroïque, hallucinante même, qui permettra au grognard Jean-Roch COIGNET d'être le premier chevalier de la Légion d'honneur.

FAUT-IL laisser tomber dans l'oubli un tel personnage ? Jamais encore sa vie n'avait été contée, sinon par lui-même, dans quelques cahiers d'écolier couverts de la grossière écriture d'un homme qui n'avait appris l'alphabet qu'à 33 ans...

SUIVONS-LE DONC de la Bourgogne en Italie, de la Manche à la Russie, en passant par des lieux désormais historiques : Marengo, Ulm, Austerlitz, Wagram, Borodino, Waterloo...

SUIVONS CET HOMME peu ordinaire dans la prodigieuse destinée qui le conduisit jusqu'au près de l'un des plus extraordinaires hommes d'Etat français.
(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)
Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

COLLECTION LYRES ET DELYRES (ouvrages poétiques)

MES POEMES POUR ELLES, par Thierry ROLLET (poèmes)

48 pages ISBN 978-2-915785-96-8 Prix : 14,50 €

Elles, ce sont les femmes aimées

Elles, elles ont été mal aimées

Elles, ce sont les femmes chantées

Elles, ce sont amours constamment recréées

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 7,50 € sur www.amazon.com

COLLECTION BIOSTAR (essais biographiques sur des stars)

BRUCE LEE – LA VOIE DU POING QUI INTERCEPTE, par Claude JOURDAN et Thierry ROLLET (essai biographique)

83 pages ISBN 978-2-915785-71-5 16 €

Une réédition attendue !

Quel destin exceptionnel n'a-t-il pas vécu, ce Petit Dragon si tôt marqué par sa destinée de combattant et d'acteur de cinéma ! À cette époque, en effet, le cinéma était un combat quotidien, beaucoup moins défini par l'argent que par l'intégration fort malaisée d'un acteur asiatique parmi les « hollywoodiens » de race blanche ! Une biographie de cris, de coups, de lutte perpétuelle et d'appels à la dignité, à la philosophie, à la voix des arts martiaux...

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

COLLECTION TREKKING (livres régionalistes et d'explorations)

NOUVEAU LA SŒUR DE MOWGLI, par Yves BOURNY (roman)

209 pages ISBN 978-2-36525-056-6 Prix : 23 €

Tamima est une vieille conteuse. Tous les vendredis, elle raconte aux enfants de son village les aventures de son frère, qui, à l'instar de Mowgli, fut recueilli dans son enfance par une meute de chiens sauvages. Tamima et sa famille vivent en Birmanie mais ils ne sont pas totalement birmans. Ils appartiennent à l'ethnie musulmane Rohyngya, opprimée par l'armée et détestée par la population bouddhiste. Les Rohyngyas sont considérés comme la minorité la plus persécutée au monde.

COLAS BREUGNON, par Romain ROLLAND (roman)

207 pages ISBN 978-2-36525-045-0 Prix : 22 €

Colas Breugnon est un simple artisan de Clamecy (Nièvre), ville natale de l'auteur.

Sympathique et bon vivant, il fait marcher ses affaires, sa famille et ses amis avec un mélange de ruse, d'autorité, d'affection et surtout d'optimisme.

Romain Rolland nous fait ainsi découvrir le monde paysan bourguignon des débuts du 20^{ème} siècle.

Publié pour la 1^{ère} fois en 1914, ce roman qui prône l'optimisme n'eut pour écho que le grondement des canons de la 1^{ère} Guerre mondiale.

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

FAUX SOCLE EN TRIGONE, par Gérard LOSSEL (roman)

218 pages ISBN 978-2-36525-047-4 Prix : 22 €

Que se passerait-il si notre logiciel mémoriel effaçait d'un trait d'obus toute la première partie de notre vie ? Comment vivre sans passé et défier la mort sans avoir refermé la boucle de la vie ? Des questions auxquelles tentent de répondre trois témoins capitaux d'une histoire ordinaire mêlée à l'Histoire du siècle avec ses drames et ses espoirs. Des plaines d'Ukraine aux collines alsaciennes, des déflagrations de la Grande Guerre à la chute du Mur, c'est à une traversée du siècle et d'un continent que nous invitent ces trois héros du quotidien aux destins croisés. Trois récits pour une même épopée. Trois regards posés avec férocité, tendresse et humour sur l'Europe et ses mutations. Une quête des origines qui mènera un trio improbable des environs de Tchernobyl aux contreforts vosgiens pour un road-movie anachronique.

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

DEUX ROMANS D'AVENTURES : la Voix de Khararah Khan suivi de les Broussards, par Thierry ROLLET (romans)

284 pages ISBN 978-2-36525-044-3 Prix : 23 €

La Voix de Khararah Khan

Marina et Bob, jeune couple d'amoureux, sont deux « Croisés » désirant aider à reconstruire enfin l'Afghanistan, après vingt années de guerre, six de dictature et l'intervention militaire américaine en 2002. Bob est le premier à partir, en direction d'un complexe géothermique financé par les Etats-Unis. Mais il ne donne bientôt plus de nouvelles. Marina s'inquiète et s'envole aussitôt pour ce pays en ruines. Elle découvre rapidement que, sur le chantier en question, l'on aime cultiver le mystère, dans une atmosphère des plus suspectes...

Les Broussards

BVH (*Bushmen Volunteers for Humanity*) s'est créée en Afrikand. Elle dispose d'une université où sont formés les Volontaires (médecins et infirmiers). Tout commence au moment où une nouvelle promotion est accueillie. Ce soir-là, l'infirmier Jason Armstrong prend son service. On amène une femme blessée par un *sniper*. Jason et ses amis aident ses enfants, puis apprennent que les criminels ont voulu empêcher cette femme de révéler l'emplacement d'une cache d'armes. Jason et ses amis réussiront-ils à préserver la famille menacée ?

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

ALLOÏX, DRUIDE DE BIBRACTE, par Thierry ROLLET (récit historique)

146 pages ISBN 978-2-36525-038-2 Prix : 20 €

Alloïx est un jeune druide qui, à travers divers aspects de la Gaule celtique, nous dévoile les conditions d'existence et la destinée de cet ensemble de peuples et tribus très divers qui furent « nos ancêtres les Gaulois ».

Cet ouvrage est un récit historique qui mêle les souvenirs d'un héros imaginaire quoique réaliste à diverses descriptions et récits qui forment l'existence des Gaulois aux points de vue ethnologique,

ethnographique et historique. On découvre ainsi à travers les yeux du héros tout le quotidien et le vécu des tribus gauloises, en particulier celle des Éduens à laquelle appartient Alloix. On découvre notamment comment ce peuple, d'abord ami des Romains, finit par s'allier aux Arvernes et autres tribus gauloises rassemblées sous l'autorité de Vercingétorix contre les légions de César.

Ces deux personnages historiques sont particulièrement évoqués (biographies) et la Guerre des Gaules, qui termine le récit, en constitue le point culminant par rapport à la destinée commune des Gaulois et des Romains engagés dans ce conflit. L'ouvrage est illustré de graphiques, dessins, cartes et photographies qui évoquent en images ce que furent les Gaulois et leurs réalisations, ainsi que la Guerre des Gaules.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

LE FAUVE DU GRAND CIRQUE, par Thierry ROLLET (roman)

128 pages ISBN 978-2-9515992-4-5 Prix : 15 €

Deux vagabonds citadins à la recherche de la sauvagine vont découvrir un monde peu banal dans la forêt entourant le Grand Cirque de la région d'Anost, dans le Morvan. Un fauve s'y cacherait ! Il commet des crimes odieux. Qui est-il ? D'où vient-il ? Et à qui la faute ? Aux étrangers... à moins que ce ne soit à ces promeneurs en armes, qui se targuent d'être les véritables écologistes et ont souvent tôt fait de choisir leurs cibles !

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

CONTES ET LEGENDES DE LA PUISAYE, par Thierry ROLLET (nouvelles)

117 pages ISBN 978-2-915785-31-7 Prix : 17,50 €

Connaissez-vous la version puisayenne du Petit Chaperon Rouge ou de Cendrillon ? Avez-vous idée des aventures sans pareilles de Jean des Haricots ? De celles de Grand-Nez, de Cadet-Cruchon, de Ricochon et de Jean(pas si)Bête ? Savez-vous qu'en Puisaye le « Peut » (le diable) peut se révéler bénéfique ? Connaissez-vous la légende des Neuf Pas ? Dans cet univers de bois, de champs et paysages, l'auteur vous promène à travers une foule d'aventures, de dictons, d'épisodes tragi-comiques qui font de la Puisaye une terre riche en rebondissements et en suspense. Thierry ROLLET ajoute sa touche personnelle à ces contes populaires afin de faire partager au lecteur la vie exceptionnelle de cette région de France qui a connu ses fées, sa chasse sauvage, ses meneurs de loups, ainsi que des personnages issus de sa magie : l'Amour des trois oranges, la petite Fanchette et ses sept frères, un grand mouton noir à éviter absolument si vous le rencontrez la nuit au détour d'un chemin... Tant de magie pour faire rêver, tant d'aventures pour dire l'histoire d'une région de France !

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,50 € sur www.amazon.com

SANS QUE SANG NE COULÂT, par Georges FAYAD (roman)

92 pages ISBN 978-2-915785-83-8 Prix : 15 €

Salahi est né dans le Nord Cameroun vers les années 50, en pleine époque coloniale. Il avait 9 ans quand son père fut arrêté par les soldats du sultan, fut mis en prison où il mourut quelques années plus tard. L'enfant traumatisé, compris progressivement qu'il aurait deux combats à mener : le premier consisterait à survivre, le second, à venger la mort de son père qui lui semblait consécutive à une décision hâtive et arbitraire, voire injuste. La belle Afrique des années 50 était vierge, mystérieuse et combien envoûtante. Marabouts et médecins, églises, mosquées et sorciers, sultan

autochtone et gouverneur blanc, autant de pièces que la mosaïque en devenait illisible, et l'esprit susceptible de se perdre. Quel chemin choisira Salahi ? Ne se perdra-t-il pas dans ce monde lui-même en quête de sa voie ? Sera-t-il David ou Goliath ? Pensez-vous que l'on puisse réduire Salahi à une époque et un pays ? Ne serait-il pas de tous les continents et de tous les temps, sous différents visages ?

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

JOKER, CHAT DE GUERRE, par THIERRY ROLLET (roman)

69 pages ISBN 978-2-915785-97-5 Prix : 16 €

Joker est un chat américain, très affectueux en même temps que très patriote, puisqu'il accompagne son maître jusqu'en Irak, pour y faire la guerre au sein du 6ème USMC. Intrépide jusqu'à la témérité, dévoué jusqu'au sacrifice suprême, Joker apportera une aide fort précieuse aux G.I.s en portant des messages d'alerte, en sauvant la vie d'une patrouille grâce à son instinct, en évitant à tout le régiment d'être empoisonné par des médicaments falsifiés, en mobilisant une armée de ses congénères contre une armée de terroristes, etc... Joker aurait pu être un chat sans histoire, il ne restera pas sans avenir – ni, comme on peut l'espérer, sans exemple, aussi bien par son intelligence surféline que par l'émulation qu'il peut donner aux chats... et aux hommes.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

COLLECTION ADRENALINE (polars et aventures)

NOUVEAU UN MEURTRE... POURQUOI PAS DEUX ? par Opaline ALLANDET (polar)

PRIX ADRENALINE 2016

159 pages ISBN 978-2-36525-061-0 Prix : 20 €

Roxane Martinier se présente au commissariat de Vesoul pour se dénoncer d'un crime qu'elle a commis sous l'emprise de la colère, après une violente scène de ménage : elle a tué son mari de cinq coups de couteau car il était alcoolique, violent et qu'il la maltraitait.

Incarcérée à la maison d'arrêt de Dijon, elle doit s'adapter aux dures conditions de détention. À sa libération, elle fait la connaissance d'un jeune homme, David Rainy, qui l'encourage à effectuer des vendanges dans le Jura. Elle se rend là-bas pour cueillir les raisins, mais pourquoi retrouve-t-elle David sur le lieu des vendanges ? Que lui veut-il ? Finira-t-elle par accepter de le seconder dans un projet, réellement criminel celui-là ?

Ce roman aux multiples péripéties entraîne le lecteur dans les tréfonds de l'âme humaine, où le crime prend parfois les formes les plus inattendues... !

UN CADAVRE POUR LENA (Arthur Nicot 6), par Pierre BASSOLI

Polar 153 pages ISBN 978-2-36525-055-9 Prix : 18 €

– Allô ?

– Allô, Thur ?

Je reconnais immédiatement la voix : c'est Lena. C'est dingue, on parlait d'elle il n'y a pas une heure et la voilà.

– Tu es où ?

– Au cinéma, je lui réponds.

Subitement, elle éclate en sanglots. Un long moment de silence se passe. Philippe, ne me voyant pas revenir, est sorti à son tour et m'interroge du regard. Je lui fais un signe de la main pour lui dire d'attendre.

– C'est Lena, lui soufflé-je... Ça a l'air grave...

Elle a enfin repris son souffle et ses esprits.

- Il faut que tu viennes Thur, tout de suite, c'est important.
 - Qu'est-ce qui se passe, Lena ?
- Elle éclate à nouveau en sanglots et entre deux hoquets je comprends :
- Un... un mort !...

Également disponible en version électronique : 10 € sur www.amazon.com

LA MORT D'OLIVIER BECAILLE, par Émile ZOLA

Nouvelle 60 pages ISBN 978-2-36525-049-8 Prix : 8,50 €

Olivier Bécaille est-il mort ? Tout le monde semble le croire : il ne bouge plus, ne parle plus, n'a plus de respiration ni de battements de cœur perceptibles. Pour sa femme, pour ses proches, il est bel et bien mort.

Mais, sur son « lit de mort », Olivier Bécaille suit ses funérailles de très près. Il commente l'affliction et les autres réactions de son entourage, assiste à sa veillée funéraire et, finalement, à son propre enterrement.

Le voilà donc mort et enterré pour tout le monde, sauf pour lui-même. Comment va-t-il se sortir de cette terrifiante aventure, que nul n'a vécue avant lui ?

Un récit inquiétant, bouleversant... !

Également disponible en version électronique : 4,50 € sur www.amazon.com

DE L'ENCRE SUR LE GLAIVE, de Georges FAYAD (roman)

125 pages ISBN 978-2-365255-042-9 Prix : 18 €

Un événement ponctuel fait découvrir à Ulysse Lencrier, biologiste, que certains serments faits loin dans le temps, ne pourraient être tenus que par les retours financiers d'un succès littéraire.

Il s'y essaye et ne tarde pas à déchanter face aux difficultés de la diffusion et de la promotion, filières plutôt réservées aux dites « grandes maisons d'édition », qui ne s'aventurent que sur les sentiers battus et balisés par les ouvrages des grands noms, gages de succès et de ventes massives.

Mystérieusement averti, un peuple vient lui ouvrir cette inattendue et inaccessible perspective, en proposant à sa plume le sujet de son histoire et de son destin.

- Qui est donc ce peuple ?
- Quels sont ses réels objectifs ?
- Quelle subtile stratégie mettra-t-il en œuvre, pour à la fois se faire connaître et en même temps révéler à un large public, un écrivain inconnu ?

Autant de questions qui se posent tout au long de l'ouvrage, aussi bien à Ulysse Lencrier qu'au lecteur.

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

L'INCONNU DE SAINT-JOSEPH (Arthur Nicot 3) de Pierre BASSOLI (polar)

« Si mon vieil ami Louis Berset, dit Loulou, m'a invité à passer quelques jours dans son auberge de St-Joseph, c'est qu'il avait une idée derrière la tête. En effet, il s'est dit qu'un détective privé de ma trempe serait obligatoirement intéressé par cet étrange jeune homme, trouvé un matin errant dans les rues du village de St-Joseph, sans papiers, semblant avoir perdu la mémoire et de surcroît ne parlant pas le français. D'autant que sa présence va être rapidement liée au viol et au meurtre de cette jeune fille retrouvée dans les environs et les choses vont encore se corser lorsque Carole, la jeune pharmacienne du village, sera retrouvée un peu plus tard, sans vie, violée et étranglée comme la précédente.

Il n'en faudra pas plus pour que je mette mon nez de fouineur dans cette affaire, aux dépens des vacances tranquilles que je voulais y passer et au grand dam des flics locaux qui ne voient pas d'un bon œil l'arrivée d'un privé de la ville. »

A. N.

202 pages ISBN 978-2-365255-036-8 Prix : 22 €

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

L'ÎLE DU JARDIN SACRE suivi de LES FAISEURS D'ANGES, de Roald TAYLOR (polar)

L'Île du Jardin Sacré

Joanna, jeune étudiante à Sydney, tombe follement amoureuse de Jonathan, qui appartient à un mouvement religieux : les *Messagers de Yahvé*, installés sur l'île de New Eden. Joanna accepte d'intégrer la communauté mais se heurte à des traditions contraignantes. Elle ne tarde pas à découvrir également que le Jardin Sacré de cette île cache un terrible secret... qui débouchera sur un drame. Comment va-t-elle l'affronter ?

les Faiseurs d'anges (en collaboration avec Thierry ROLLET)

Alain Pottier, styliste de génie, vient de créer une collection féminine qui a tout pour plaire, au point d'être plagiée et piratée par un couturier important, Ange Savorelli. Le styliste se laissera-t-il déposséder ? Jamais, et ce malgré les manœuvres d'intimidation de son riche concurrent. Il lui faudra l'aide de la journaliste Orlane Béranger pour se dépêtrer de ce guêpier et rentrer dans ses droits. Mais Orlane elle-même semble compter autant d'adversaires que d'alliés au sein même de son propre journal...

118 pages ISBN 978-2-365255-019-1 Prix : 16 €

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

TOUT SECRET, de Gérard LOSSEL (polar)

Quel lien peut-il bien y avoir entre un coin perdu du Limousin et la ville de Mindelo au Cap-Vert rendue célèbre par la divine Cesaria Evora ?

Pas grand chose en apparence... si ce n'est l'énigme de la femme caméléon qu'essaie de dénouer l'inénarrable Pedro.

Aussi bougon et misanthrope qu'anarchiste et cultivé, ce vieux Vendéen, grand récupérateur dans l'âme, s'est mis en tête de mettre un visage sur la voix entendue sur une cassette audio du siècle dernier.

L'opiniâtreté de Pedro va toutefois se heurter à la concurrence effrénée de Louise, sa compagne. Chacun avec ses moyens va se lancer à la recherche d'Alice.

Une enquête pleine de rebondissements, de retournements de situation et de rencontres fortuites. Mais aussi un voyage en musiques et en couleurs au large de l'Afrique avec des personnages truculents et contrastés.

178 pages ISBN 978-2-365255-034-4 Prix : 20 €

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

DIX RECITS HISTORIQUES, de Thierry ROLLET (nouvelles et articles)

De l'Antiquité au 20^{ème} siècle, 10 récits tirés de faits ou de contextes historiques authentiques, dont :

- ❖ *la Mirmillonne* ou le monde cruel des gladiateurs de la Rome antique ;
- ❖ *Destins de mains* ou le destin tragique de la masseuse de Gilles de Rais ;
- ❖ *Une petite âme bleue* ou le destin tragique de Joseph Bara, l'enfant-soldat républicain ;
- ❖ *Rue Saint-Nicaise* ou le 1^{er} attentat à la bombe de l'histoire, perpétré contre le 1^{er} consul Bonaparte ;
- ❖ *Une évasion sous surveillance* ou comment un écolier s'évada de Berlin-Est au nez et à la barbe de la police est-allemande ;
- ❖ deux récits de la guerre de 1870, dont une odyssée en ballon et d'autres encore...

Divertissement et philosophie de l'Histoire réunis, grâce aux cinq articles en surplus qui évoquent cinq mystérieuses affaires...

193 pages ISBN 978-2-365255-023-8 Prix : 19 €

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

UNE LUMIERE DANS LA TOMBE (Une aventure de Sherlock Holmes), de Thierry ROLLET (nouvelle)

Une princesse indienne cherche à mystifier sa famille et même à commettre une escroquerie en se faisant passer pour morte. Une passionnante enquête pour Sherlock Holmes et le Dr. Watson... et peut-être une terrible déconvenue pour la princesse, qui compte décidément bien peu sur les traditions de fidélité de son propre pays... ! ***Dans quelle horreur toute cette machination va-t-elle basculer ?***

30 pages ISBN 978-2-365255-024-5 Prix : 10 €

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 5,00 € sur www.amazon.com

COMME DEUX BOUTEILLES A LA MER, de Georges FAYAD (roman)

Beyrouth est à feu et à sang. Pour Myriam et Basbous, il fut choisi le chemin de l'exil apparemment salvateur. Amputée du milieu naturel de leur douce enfance, leur vie sera ébranlée par sa confrontation brutale aux frustrations du déracinement et aux morsures de la nostalgie. Tout comme deux bouteilles à la mer, leur destin sera soumis au gré des vents et aux humeurs d'autres rivages ; certes deux bouteilles à la mer, mais tout à fait singulières, n'emportant aucun message, mais de leurs divers univers renvoyant les leurs. Que deviendront-ils ? Qui deviendront-ils ? Ils sauront nous le dire.

130 pages ISBN 978-2-365255-021-4 Prix : 18 €

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

AU RENDEZ-VOUS DU HASARD, de Pierre BASSOLI (roman) Prix SCRIBOROM 2012

Comment plusieurs personnes, venant de milieux très différents, ne se connaissant pas entre elles, peuvent toutes se retrouver un jour précis, à une heure précise, dans un endroit précis où va se dérouler un drame épouvantable ?

Qui, de l'employé de banque, du P.-D.G., de la petite intérimaire, de la jeune étudiante et son fiancé militaire, du dangereux truand récemment évadé avec ses complices, du commissaire de police et ses inspecteurs et bien d'autres encore va s'en sortir indemne ?

Certains sont liés à ce drame, de près ou de loin, d'autres se trouvent là... par hasard.

195 pages ISBN 978-2-365255-010-8 Prix : 20 €

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

UNE ÂME ASSASSINE, de Philippe DELL'OVA (roman)

120 pages ISBN 978-2-365255-013-9 Prix : 19 €

Mon nom est Maxime Letellier, je ne suis pas vraiment un meurtrier. Disons plutôt que je suis une âme assassine. En au-delà, c'est de cette façon qu'on désigne ceux à qui l'on demande de commettre un crime post-mortem. Ne vous marrez pas, et n'allez pas me prendre pour un dingue.

Là-haut, ils appellent ça le *deal*. Une saloperie de chantage qui sert autant les intérêts du diable que ceux du Bon Dieu. Bref, je n'ai pas tellement eu le choix. Ils m'ont fait *redescendre* pour que je tue. Ça paraît un comble, mais c'était mon seul moyen d'échapper à l'enfer, l'unique façon d'obtenir ma rédemption : tuer, et faire en sorte de ne pas mourir une deuxième fois !

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,50 € sur www.amazon.com

STARNAPPING, par Pierre BASSOLI (roman) [Arthur NICOT 2]

220 pages ISBN 978-2-915785-99-9 Prix : 19 €

« Fanny Russin, jeune actrice pleine de promesses, disparaît un jour alors qu'elle est en vacances chez ses parents à la campagne. La police la recherche activement, puis l'armée vient à la rescousse. On organise des battues dans toute la campagne avoisinante, mais sans résultats. Lorsque les recherches sont abandonnées, les parents de Fanny font tout naturellement appel à moi, Arthur Nicot, le privé le plus réputé de la ville et de ses environs. Je m'attelle donc à cette affaire, mais c'est loin d'être facile : des témoins, il y en a, mais ils se contredisent. Certains ont vu la victime faire du stop au carrefour du village le soir de sa disparition ; d'autres l'ont vue, mais le lendemain matin. Daniel Merlin, acteur connu et compagnon de Fanny, va peut-être me mettre sur une piste qui me mènera à Paris, où je tomberai encore sur bien des embûches. Alors, Fanny Russin a-t-elle chuté dans un ravin ? A-t-elle été victime d'un enlèvement ? Des questions auxquelles j'apporterai évidemment des réponses. Sinon, je ne m'appellerais pas Arthur Nicot !...
A. N.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,50 € sur www.amazon.com

LES FILS D'OMPHALE, par Pierre BASSOLI (roman) [Arthur NICOT 1]

234 pages ISBN 978-2-915785-85-2 Prix : 19 €

« Lorsque mon vieux pote, l'avocat Philippe Royer, m'a adressé une de ses clientes qui se disait menacée de mort, je ne savais pas que j'allais me retrouver en plein Moyen Age. Moi, Arthur Nicot, détective privé plus habitué aux affaires « Bidet & Co. » comme je les appelle, à savoir de sordides histoires d'adultères, me voici plongé au cœur d'une secte d'illuminés pour lesquels, je m'en rendrai compte plus tard, le sexe est plus important que la spiritualité qu'ils prônent. Évidemment, il y aura quelques morts violentes, de l'action aussi mais des planques interminables qui sont le lot de tout privé qui se respecte. Heureusement, la belle Thérèse – ma cliente – est là pour servir de « repos du guerrier. » Les rapports avec la police officielle ne sont pas non plus des plus faciles et, finalement, tout se terminera... après tout, lisez vous-même ! »
A. N.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

LE TRONE DU DIABLE, par Jenny RAL (roman)

PRIX SCRIBOROM 2006

110 pages ISBN 978-2-915785-39-5 Prix : 18 €

« UN DES PLUS GRANDS INDUSTRIELS DE TOUTE L'AMERIQUE JOHN NELSON RETROUVÉ MORT DANS SA MAISON DE CAMPAGNE SUICIDE ? ASSASSINAT ? LE F.B.I. ENQUÊTE » Kevin Morane aussi... Après avoir découvert ce titre dans la presse matinale, le détective est mis sur cette affaire. Jusqu'où ira-t-il pour enquêter sur la secte dont cette affaire semble issue ? Jusqu'au dépassement de soi-même ? Jusqu'au-delà de son être... ou de son âme ?
Un polar haletant et angoissant à souhait !

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)
Également disponible en version électronique : 10,50 € sur www.amazon.com

COLLECTION FANTAMASQUES (littérature fantastique, fantasy)

Le Cauchemar d'Este suivi de Commando vampires par Claude JOURDAN

142 pages ISBN 978-2-36525-039-9 18 €

La villa d'Este, non loin de Rome, offre des trésors architecturaux dans ses merveilleux jardins. Mais ceux-ci ne dissimulent-ils pas autant de terreur que les 7 récits suivants, dans lesquels on plonge dans un univers où anciens dieux et démons ne pardonnent pas aux humains, dont ils apprécient la chair et le sang ? Le Commando Vampires se forme lorsque le Docteur Farrère, en butte avec son frère jumeau le commissaire Farrère, se lance à la poursuite de toute une famille atteinte d'une maladie monstrueuse : la Porphyria. Mais s'agit-il bien d'une maladie ou d'une forme de possession démoniaque ?

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

le Testament du diable par Roald TAYLOR

108 pages ISBN 978-2-36525-015-3 18 €

Ce recueil de Roald TAYLOR s'inscrit dans la tradition du renouvellement de l'inspiration satanique et gothique. Qui ne pourrait s'empêcher de trembler devant l'inexplicable ? Bien souvent, on reste sans voix et parfois sans réflexion devant un crime odieux, une attitude cynique et servile devant l'horreur ou la prétendue justification d'un génocide. N'est-ce pas le Diable et son train qui nous conduisent à ce genre de réflexion ?

Mais parfois, l'auteur conduit alors son lecteur dans un cheminement sarcastique où le Diable fait peur, certes, mais sait aussi faire rire, jaune ou noir, selon les situations et les personnages évoqués. Ainsi, l'enterrement de l'aïeule sorcière n'a rien de triste : il est empreint d'une forme de terreur et d'humour grinçant. *Le Puits de l'oncle Pavel* plonge au cœur de l'âme vers un inconnu angoissant à souhait. La *Première sortie* d'un démon le révèle à lui-même, tandis qu'un pauvre garçon qui a connu les horreurs de la rue ne retrouve, dans une fausse sécurité, que des horreurs fanatiques pire encore que ses propres démons. Et si, par ailleurs, *les Chats-garous* nous invitent au respect en même temps qu'à la crainte d'animaux que l'on croyait familiers, *le Testament du Diable*, conte éponyme du recueil, nous rappelle que le modernisme peut engendrer la crainte et rappelle parfois la mort sous ses plus énigmatiques aspects...

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,00 € sur www.amazon.com

NAOMI-LA-DEESSE, par Arlène SYLVESTRE et Thierry ROLLET (roman)

86 pages ISBN 978-2-915785-35-7 Prix : 16 €

Naomi est une petite Haïtienne sur laquelle une terrible malédiction s'est abattue : dès sa naissance, elle a été zombifiée, c'est-à-dire maudite et vouée à la mort, par la sorcière Arilyse. Comment se sortir d'une si terrible situation ? D'abord, avec l'aide d'une famille aimante et d'amis compatissants. mais surtout à l'aide du vaudou, la magie noire aux multiples dieux et démons, dont il faut se faire des alliés contre la malfaisante Arilyse. Une lutte terrifiante, qui plonge jusque dans les tréfonds des anciennes croyances et de l'âme humaine, va ainsi se livrer contre le mauvais sort. Arlène SYLVESTRE nous raconte ici, avec de nombreux détails, comment Naomi passera du statut d'enfant maudite à celui de magicienne vénérée de son peuple.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 7,50 € sur www.amazon.com

COLLECTION KOBUDO (romans et essais sur les arts martiaux)

POUR CELUI QUI EST DEVANT, par Claude JOURDAN (Roman

158 pages ISBN 978-2-915785-00-7 Prix : 16 €

Kim Loon Tao, maître de taekwondo, vient en France au début des années 80 pour enseigner sa façon de pratiquer cet art martial, hérité de sa famille. Il y enseignera sa Voie à des adolescents d'un quartier réputé difficile. Lorsque survient le Toulonnais et sa bande, qui viennent apprendre à des jeunes trop vite séduits le sambo, l'art de combat jadis interdit des anciens commandos soviétiques... Houssine devra choisir : entre la marginalisation et la Voie du maître, aucun compromis n'est possible.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 8,00 € sur www.amazon.com

COLLECTION SUPERNOVA (science-fiction)

NOUVEAU : LA NUIT DES 13 LUNES, par Gérard LOSSEL (Prix SUPERNOVA 2015)

285 pages ISBN 978-2-36525-051-1 Prix : 23 €

« Je sais qu'il reste encore tant et tant de choses à faire et à écrire. Les événements que toi, ami lecteur, tu découvriras en lisant ce récit, c'est moi qui te les rapporte tels que je les ai vécus. Tantôt au cœur de l'action, tantôt comme simple témoin impassible et muet. Quoique ! Tu me diras que mon physique te rebute et que mon imagination s'emballe. Que je ne suis qu'une illusion, un mirage de papier. T'as pas tort. J'étais né pour être compilateur de goûts et de saveurs. Les circonstances de l'ère du soleil immobile m'ont fait éveilléur de conscience. Ce n'est pas le terrible NK6, 13^{ème} de la dynastie des Karoff qui pourra dire le contraire après notre longue nuit en tête-à-tête pour suivre la quête des moissonneurs de lune. Roman, utopie ou vision d'un passé composé et d'un futur pas très rieur, ce flash-back sur les treize lunes passées est un mariage entre la raison, la déraison, l'émotion, le drame, les rires et les larmes. Tu veux en savoir plus ? Alors, embarque avec moi pour entretenir la chaîne de lumière que commencent à tisser le vieux Conrad avec la sage Paleska et la belle Hannah, fille ordinaire des années 2600... »

Grinotte (Eh oui ! C'est moi en couverture du livre)

Également disponible en version électronique 11 € sur www.amazon.com

MINKAR – LE TOURNOI DES ÂMES PERDUES, par Mathilde DECKER (Prix SUPERNOVA 2014)

209 pages ISBN 978-2-36525-040-5 Prix : 22 €

Minkar. Pour certains, c'est un rêve, pour d'autres ce n'est qu'un jeu, pour d'autres encore c'est une échappatoire. Dans ce monde tombé en ruines, seuls quelques élus ont le pouvoir de tout changer : les pilotes. D'autres ont reçu le privilège de franchir la frontière qui sépare cet univers du vrai monde et d'aller l'explorer à loisir : les voyageurs. Si, pendant de longues années, pilotes et voyageurs ont travaillé main dans la main pour aider ce monde lointain à se reconstruire, à présent tout a changé. Les pilotes ont pris le pouvoir : Minkar n'est pour eux qu'un immense échiquier, dont les pions sont les voyageurs. Alors qu'un grand tournoi se prépare, un adolescent, Virgile Castalie, se retrouve pris au milieu de cet incroyable engrenage. Enrôlé par le mystérieux Vassili Waldeck, pilote haut en couleurs, Virgile, que rien ne prédisposait à l'aventure, devient un voyageur. S'il veut sauver sa vie, il va devoir se battre... !

Également disponible en version électronique 11 € sur www.amazon.com

LES SCRIPTEURS DE TEMPS, par Alan DAY (roman)

237 pages ISBN 978-2-36525-043-6 Prix : 24 €

Un nouveau Rouage de Temps vient de naître, dans la Forteresse des Scripteurs de Temps. Mais, alors que le Chevalier Faiseur s'apprête à apporter dans ce nouveau monde les germes d'écoulement du Temps, le Mal intervient, créant des interférences entre les Rouages. Il s'ensuit que deux hommes et une femme du XXIème siècle de la Terre, une jeune femme venant d'un Rouage technologiquement très avancé, et une autre jeune femme venue d'un Rouage où la Nature prime sur la technologie, vont se trouver précipités dans la Forteresse des Scripteurs, à la rencontre du Chevalier Faiseur et de l'Alchimiste du Temps. Les Rouages de Temps sont tous perturbés et risquent de s'effondrer si l'action du Mal n'est pas contrecarrée, et cela va être la tâche des héros, qu'ils le veuillent ou non, s'ils veulent que les choses reprennent un jour leur place.

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

RETOUR SUR TERRE, par Alan DAY (roman)

PRIX SUPERNOVA 2013

312 pages ISBN 978-2-36525-033-7 Prix : 23 €

Depuis vingt mille ans que les hommes ont essaimé à travers la galaxie, ils n'ont jamais retrouvé leurs origines et ignorent tout de leur passé. Jusqu'au jour où la découverte fortuite d'une très ancienne sonde spatiale les met sur la trace probable de leur histoire. Une expédition va donc être lancée pour remonter cette piste et tenter de retrouver le berceau de l'humanité.

Dans le plus grand secret, le vaisseau *Genesis*, avec à sa tête Randal Crabb accompagné de militaires et de scientifiques, quitte la planète Terra Nova pour un voyage de plusieurs milliers d'années-lumière vers la source probable de la sonde. Mais les premières difficultés ne vont pas tarder à apparaître lorsque le secteur de la galaxie d'où semble avoir émergé la sonde s'avère inaccessible. Il faudra déployer des trésors d'ingéniosité et affronter des risques insensés pour se rapprocher de ce système qui semble maudit... !

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11 € sur www.amazon.com

SAUVEZ LES CENTAURIENS ! par Roald TAYLOR (roman et nouvelles)

190 pages ISBN 978-2-36525-016-0 Prix : 21 €

Les habitants du système PROXIMA CENTAURI, adorateurs du dieu Yamath, sont persécutés par les Sangoriens, secte fanatique qui n'hésite pas à prendre des otages parmi eux. C'est ce qui va se produire lors du détournement du Stratojet S-212, qui rapatrie des Centauriens exilés sur la Terre, dans le système Sol. Terrible situation où se retrouvent les gouvernements centaurien et solarien. Faudra-t-il céder aux exigences des pirates de l'espace et de leurs alliés ? Ou tenter un coup de force pour les libérer tous ? Un suspense haletant entre plusieurs systèmes planétaires amis ou ennemis...

*Ce roman d'aventures spatiales est suivi d'un recueil de nouvelles confrontant les Terriens de toutes époques, dans divers pays, à des rencontres et à des poursuites pour lesquelles ils ne sont guère préparés. Réellement, que se passerait-il si des puissances étrangères à notre univers se révélaient à nous ? Comment les recevoir ? Comment accepter leur présence ou leur aide parfois ? Des récits **D'outre-espace et d'ailleurs** qui ne laissent rien au hasard...*

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,50 € sur www.amazon.com

MARS-LA-PROMISE, par Jean-Nicolas WEINACHTER (roman)

120 pages ISBN 978-2-915785-05-8 Prix : 18 € **PRIX SCRIBOROM 2005**

Cette fois, ça y est : l'homme posera le pied sur Mars ! La spationef FINAMAR, emportant un équipage franco-allemand – avec deux invités d'honneur russes –, est presque parvenue au but. Mais, à neuf jours de l'arrivée, un surcroît d'accélération du vaisseau compromet sa mise en orbite. Peu après un atterrissage mouvementé, une étrange maladie terrasse l'un des spationautes. Plus tard, un SOS mettra en question les compétences et la solidarité humaines.

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 10,50 € sur www.amazon.com

LES NUITS DE L'ANDROCEE, par Thierry ROLLET (roman)

121 pages ISBN 978-2-915785-89-0 Prix : 19 €

L'action se passe dans l'ensemble de la Galaxie, qui est devenue un grand empire. Il est gouverné par deux souverains assistés d'une cour innombrable de dignitaires. Les simples sujets subissent une forme futuriste de dictature : dès leur naissance, on leur plante un *CODE PSYCHIQUE* qui leur interdit de faire autre chose que la fonction qui leur est destinée. En cas de rébellion, le *code psychique* les fait tomber malades ou les tue : tout dépend de l'ampleur de leur révolte interne ou externe. C'est une façon de garantir l'honnêteté des gens, mais aussi leur soumission absolue. Les personnages principaux sont de jeunes gens destinés, toujours grâce au *code psychique*, à satisfaire les plaisirs intimes des dignitaires de la cour impériale. Appelés « éphèbes », ils sont d'abord ramassés de planète en planète pour être « éduqués » à bord d'un « éphébien » ou vaisseau spatial qui leur sert d'école. Puis, ils seront répartis sur différents mondes, naturels ou artificiels, comme le vaisseau ANDROCÉE, véritable centre de plaisirs qui voyage dans l'espace à travers tout l'empire. Au début, ces malheureux estiment avoir de la chance, un avenir, des possibilités de promotion sociale, bien qu'ils soient des esclaves étroitement surveillés par leur *code psychique*. Parviendront-ils à recouvrer la liberté ? Ne leur faudra-t-il pas tout d'abord donner un sens à ce mot ?

(à commander avec le BDC ou par www.paypal.com à l'ordre de scribo@club-internet.fr en précisant l'objet de la commande + la quantité)

Également disponible en version électronique : 11,00 € sur www.amazon.com

COLLECTION PAROLES D'HOMMES

Les Mots ne sont pas des otages (recueil collectif)

78 pages – ISBN : 978-2-36525-048-1 – 16 €

Les attentats de la première semaine de janvier 2015, perpétrés par des islamistes fanatiques contre le journal *Charlie Hebdo* et d'innocents clients d'un supermarché casher de la région parisienne, n'ont nullement découragé la liberté d'expression en France et pas davantage le courage et la détermination d'une population française qui se veut l'héritière des grands hommes qui, au cours de son histoire, ont obtenu, souvent par le sacrifice de leurs vies, les valeurs républicaines qui sont les siennes aujourd'hui. C'est en vertu de ces valeurs et pour soutenir ce courage et cette détermination que les Éditions du Masque d'Or ont composé ce recueil, avec l'aide de leurs auteurs et d'autres écrivains qui nous ont apporté leur précieuse collaboration.

Pour moi-même, qui revendique avec fierté mon statut d'écrivain et d'éditeur, ainsi que ma confession chrétienne, j'éprouve un immense soulagement devant cette mobilisation de ceux qui, comme moi, continuent de lever bien haut leurs stylos devant la face des barbares qui cherchent bien en vain à nous intimider.

Que les barbares fanatiques se souviennent que jamais un écrivain français ne courbera l'échine devant leurs crimes et leurs menaces. Vive la France et sa liberté d'expression ! (**Thierry ROLLET, écrivain et éditeur, Responsable des Éditions du Masque d'Or**

NB : l'éditeur tient à remercier les auteurs qui, en plus de lui-même, ont contribué à ce livre : Opaline ALLANDET, Nathalie BARRIE-LABORDE, Alpha JOY, Gérard LOSSEL, Lou MARCEOU, Jean-Louis RIGUET, Michel SANTUNE et Roald TAYLOR.



LES PUBLICATIONS DE NOS ABONNÉS ET DES CLIENTS DE SCRIBO, Agent littéraire

*Nous présentons ci-dessous un article consacré à la Gardelle,
roman de notre amie Sophie DRON, dans la revue Déols Magazine :*

Culture

Sophie Dron : un horizon de livres

Sophie Dron ne se rappelle pas de son premier livre ; elle en a tellement lu et depuis si longtemps que sa mémoire retient l'instant de celui en cours, avec la gourmandise de l'attente du prochain.

La mémoire est pourtant au cœur de son envie d'écrire et le thème de son premier ouvrage qui vient d'être édité. C'est la stupeur des récents attentats de Paris qui est à l'origine de l'histoire proposée par Sophie, une ouverture par l'actualité pour faire entrer le lecteur dans le passé d'une famille de la région Centre, en un lieu qui est aussi le titre de roman : La Gardelle.

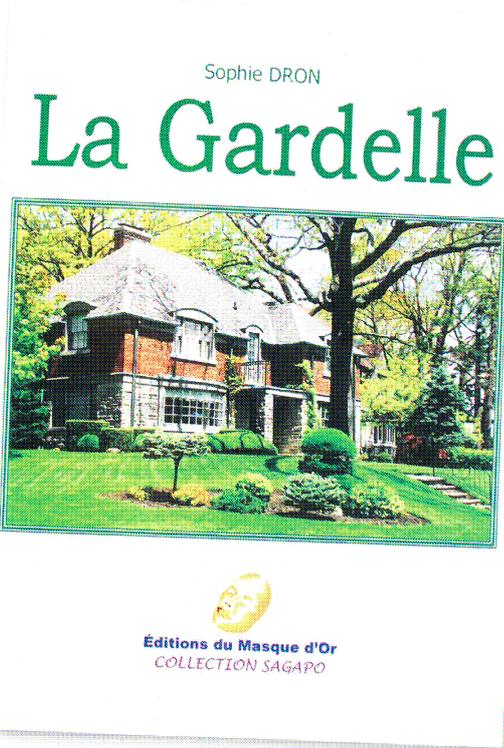
Littéraire de formation, attachée de direction dans la vie, Sophie aime la lecture. Elle aime écrire aussi, ce qui est moins commun. Elle fréquente ainsi depuis cinq ans, à Déols, le cours de lecture et d'écriture, animé par Richard Bernaer à l'Espace Art & Culture.

La Déoloise écrit pour elle-même, pour sa fille, pour ses amis, pour ce cercle de lecteurs qui s'agrandit avec les rencontres que provoque la sortie de son livre.

Passionnée d'histoire, elle goûte particulièrement dans ses voyages immobiliers Victor Hugo, Charlotte Brontë, autant que les auteurs contemporains, pourvu qu'ils se livrent à des descriptions venant nourrir son travail d'écriture, que Sophie qualifie de brodeuse.

Elle goûte et partage la méticulosité des mots ; La Gardelle procède de cette technique très personnelle, faisant de l'actualité une fiction qui parle à tout le monde.

*Sophie Dron, La Gardelle,
éditions du Masque d'Or*



19

*Nous présentons ci-dessous l'ouvrage philosophique et autobiographique de notre amie
Tima URIELLE :*

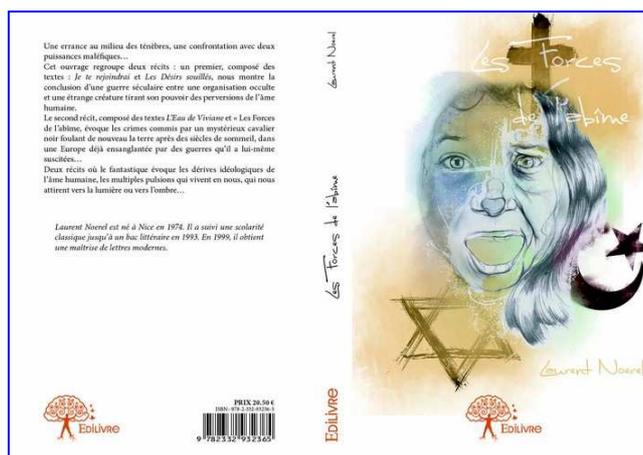


Renaissance, de Tima URIELLE

Éditions Muse www.editions-muse.com

Un récit émouvant, tendre, fort, sur la force de la Foi et de l'Amour. L'auteure, après dix longues années de maladie, connaît une ruine financière, une séparation de couple, un isolement total, qui vont la conduire aux portes de la mort. L'amour, la maturité d'un enfant, vont être le déclic qui va lui sauver la vie. Cet enfant va être la connexion au Divin et à la Foi qui sommeille chez l'auteure. Un chemin d'amour, une renaissance à la vie au bonheur dans la Foi qui chaque jour enveloppe tout son être. Une miséricorde pleine d'amour, de vérités. Une force, une aide, à renaître de ses cendres. Une longue recherche inconsciente et une découverte de Dieu illuminent dorénavant la vie de l'auteure, dans tous les domaines de sa vie. Que l'on soit croyant ou pas, ce livre interroge.

Nous présentons ci-dessous la réédition de deux livres de notre ami Laurent NOEREL :



LES FORCES DE L'ÂME

Ce recueil comprend deux récits composés chacun de deux textes différents, dans lesquels je m'intéresse à un fantastique plus particulier, plus idéologique. Les entités maléfiques y sévissant tirent une partie de leur puissance de la noirceur contenue dans l'âme humaine, de la perversion d'aspirations au départ légitimes. Je les ai écrits dans le courant de l'année 2002, en réaction à l'actualité. Un avertissement au début du recueil précise mes intentions.

Dans le premier récit, deux membres d'une organisation occulte, assistés d'un étrange allié, s'opposent à une créature puisant son énergie dans les tensions religieuses opposant plusieurs communautés. Des tensions dont eux-mêmes subissent l'écho, qui compromettent leur mission. Le second récit présente un monde dans lequel de multiples guerres ont détruit toute technologie. De multiples états se sont reconstitués, se considérant avec méfiance et haine. Subissant déjà leur surveillance et leur propagande, les différentes populations vont également devoir faire face à une menace issue du passé.

Deux agressions surnaturelles alimentées par de multiples fanatismes, par des idéologies meurtrières. Contraignant des individus à des choix complexes mais cruciaux. Quels sentiers emprunteront-ils, quelle lame se lèvera à l'issue de la bataille?

OFFRES COMMERCIALES

Faites des heureux en parlant de ces offres autour de vous !

❖ OFFRE DE REFERENCEMENT SUR LE SITE SCRIBOMASQUEDOR

Cette offre concerne les auteurs ayant publié chez d'autres éditeurs ou en autoédition. Une page sur le site www.scribomasquedor.com peut présenter leurs livres, ainsi que dans les numéros à venir du *Scribe Masqué*.

**Coût du service : un versement mensuel de 15 euros
selon un contrat d'un an renouvelable
DEMANDER UN CONTRAT-TYPE**



TOUT A MOINS DE 15 € : livres, CD et DVD comme neufs

Allez donc voir la boutique MASQUEDOR sur PRICE MINISTER

Cliquez sur ce lien : <http://www.priceminister.com/boutique/scribomasque>



PRIX SCRIBO 2017

(romans)

PALMARÈS

A) PRIX ADRENALINE

- ◆ **PRIX UNIQUE** : *l'Homme aux pieds nus* de Hervé BUDIN

Ont été remarqués : *Des chauves-souris dans les carbeta* d'Ondine FILIPPI-CODACCIONI et *Le Cimetière abandonné* d'Anne GICQUEL

B) Prix SCRIBOROM :

- ◆ **PRIX UNIQUE** : *Sourire amer* de Claude RODHAIN

Ont été remarqués : *le Roncier* de Maryse DAUDENET et *Là où l'aventure garde les yeux clairs* de Marie BERCHOUD

Des propositions d'aide à la correction et à l'édition seront faites par SCRIBO, Agent littéraire aux candidats non primés. Tous les auteurs non primés peuvent concourir de nouveau à la prochaine session, avec un nouveau texte. Les prix ADRENALINE et SCRIBOROM seront reconduits du 1^{er} septembre 2017 au 31 janvier 2018. Les règlements seront disponibles sur le site www.scribomasquedor.com.

SCRIBO remercie tous les candidats pour leur participation.

**Les Prix SCRIBO seront reconduits pour l'année 2016-2017
à dater du 1^{er} SEPTEMBRE 2016 :**

❖ **Prix Scriborom (roman classique)**

❖ **Prix Adrenaline (prix récompensant un polar ou un roman
SF ou fantastique avec intrigue policière)**

NB : les droits d'inscription sont de 12 €

NB1 : les droits d'inscription sont **GRATUITS** pour les auteurs du Masque d'Or et les clients de SCRIBO

NB2 : par « client SCRIBO », il faut comprendre « personne ayant acquis un livre ou un service à SCRIBO depuis moins d'un an »

Date limite d'envoi des textes : 31 janvier 2017

Remise des prix : mars 2017

Les lauréats des différents prix ne peuvent plus participer

Pour en consulter les règlements sur le site scribomasquedor, [cliquez ici](#)



LE SCRIBE MASQUÉ

comportera toujours diverses rubriques : nouvelles, poèmes, feuilletons, textes d'opinions et de critiques, analyses littéraires, infos et petites annonces littéraires, courrier des lecteurs, annonces de parutions d'ouvrages littéraires (*liste non exhaustive*)

N'hésitez pas à envoyer différents textes. Tous les auteurs sont invités à s'exprimer dans les colonnes de ce journal et, si possible, à contacter leurs parents et amis pour la promotion de cette publication.

Précisons qu'il s'agit d'encourager l'envoi de textes ou des abonnements, mais non de fournir des copies pirates de cette revue. Le mot de passe de la page SCRIBE MASQUE du site www.scribomasquedor.com est également réservé aux seuls abonnés.

**Le prochain numéro sortira en mai 2017
Date limite de réception des textes : 25 avril 2017**

Les auteurs restent propriétaires de leurs écrits et en sont seuls responsables

- © Les auteurs mentionnés, pour les textes publiés
- © Éditions du Masque d'Or, février 2016, pour la maquette
- © Éditions du Masque d'Or, février 2017, pour les annonces
(sauf indication contraire)



AMITIÉS LITTÉRAIRES À TOUS !